17e année
chaque mois
no 186
juin 1969

FICTION

autres éditions : anglaise, allemande, espagnole, japonaise.

NOUVELLES

RUBRIQUES

Couverture de Claude Auclair

"Fiction" rénové

Un **Fiction** plus apte à combler les vœux de l'amateur éclairé de SF, c'est ce que nous vous offrons désormais.

De nouveaux contrats passés avec les Etats-Unis nous permettent en effet d'avoir accès à des textes qu'il nous était impossible auparavant de présenter en France.

Des auteurs prestigieux, tenus éloignés pendant longtemps de nos pages, reviendront de la sorte en vedette à nos sommaires. C'est ainsi qu'on pourra lire dans nos pages des récits de **Poul Anderson, Theodore Sturgeon, Alfred Bester, Robert Bloch, Henry Kuttner, Catherine Moore, Clifford D. Simak, A.E. van Vogt, Edmond Hamilton, Arthur C. Clarke, Richard Matheson, Fredric Brown, Fritz Leiber, John Wyndham, Isaac Asimov, Robert Heinlein, James Blish,** etc.

Nous projetons également de faire une place à ce que l'on peut appeler les « grands méconnus » : les auteurs renommés aux U.S.A. mais dont la réputation n'a pas vraiment franchi nos frontières. Ainsi comptons-nous faire découvrir (ou mieux connaître) les noms de **Eric Frank Russell, William Tenn, Randall Garrett, H. Beam Piper, James E. Gunn, James H. Schmitz, Algis Budrys, Christopher Anvil, Lester del Rey,** etc.

Enfin nous continuerons de présenter dans **Fiction** les tendances de la science-fiction moderne, avec les auteurs les plus intéressants dans ce domaine et notamment **Philip K. Dick, Harlan Ellison, J.G. Ballard, Roger Zelazny** et le regretté **Cordwainer Smith.**

Que chacun donc surveille les sommaires de FICTION. Ce sera dorénavant L'ANTHOLOGIE PERMANENTE DE LA SCIENCE-FICTION.

Au prochain sommaire de "Fiction"

CLIFFORD D. SIMAK

La génération finale

LESTER DEL REY

L'enfant qui ne voulait pas grandir

CORDWAINER SMITH

Sur la planète des sables

FRED SABERHAGEN

La jeune fille sur le seuil

Poursuivant son cycle de rééditions, c'est un auteur capital de la science-fiction que le Club du Livre d'Anticipation inscrit aujourd'hui à son programme, avec deux romans restés inoubliables depuis leur parution ancienne au Rayon Fantastique : CRISTAL QUI SONGE et LES PLUS QU'HUMAINS par Theodore Sturgeon.

Sturgeon, comme plus tard Farmer et Dick, a toujours fait figure de novateur et de créateur. Il est même sans doute LE premier grand créateur de la SF : celui qui avant tout autre, ayant choisi de s'exprimer dans ce domaine littéraire, l'a fait sans cesser de poursuivre une inspiration personnelle et fascinante.

Sturgeon fait figure d'isolé parmi l'ensemble des écrivains du genre : c'est qu'il ne peut susciter d'imitateurs, étant lui-même inimitable. Il existe ou il a existé des disciples d'Asimov ou de van Vogt ; il n'y a pas et il n'y aura jamais de disciples de Sturgeon. Son œuvre superbe et solitaire, poursuivie en dehors des normes et avec le seul souci de refléter les multiples facettes d'un étonnant univers intérieur, restera un phénomène littéraire à part, une admirable création qui, étant à l'abri des modes, ne pourra pas vieillir.

Cristal qui songe et **Les plus qu'humains,** deux chefs-d'œuvre où l'inspiration de Sturgeon se hausse à son niveau le plus élevé, étaient depuis longtemps réclamés par une multitude de lecteurs qui souhaitaient les voir bénéficier de la consécration du C.L.A. Ils ont été illustrés pour cette édition par le jeune peintre Raymond Bertrand (dont la couverture pour le numéro 55 de Galaxie a fait figure d'événement). Sa rencontre avec l'univers de Sturgeon a produit des dessins d'une facture exceptionnelle, dont la beauté ne sortira pas des mémoires.

Voir annonce au dos de la couverture

Bon de commande page suivante

Au prochain sommaire de "Galaxie"

La conclusion du roman de

CLIFFORD D. SIMAK

La planète des ombres

C.C. MacAPP

Les démons de Gree

ROGER ZELAZNY

Ange noir, ange noir

DEAN R. KOONTZ

L'oiseau de rêves

Précédents titres disponibles dans la collection Galaxie-Bis :

3 - ISAAC ASIMOV - Les courants de l'espace
4 - A.E. VAN VOGT - La maison éternelle
5 - CLIFFORD D. SIMAK - Les fleurs pourpres
6 - JAMES BLISH - Semailles humaines
7 - PHILIP K. DICK - Loterie solaire
8 - DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
9 - ROBERT SHECKLEY - Oméga

Titres à paraître :

11 - PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure
12 - JACK VANCE - La machine à tuer
13 - HENRY KUTTNER - Les mutants
14 - JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga
15 - PHILIP JOSÉ FARMER - Les portes de la création
16 - WILLIAM TENN - Des hommes et des monstres

Pour commander les précédents titres ou pour s'abonner aux titres à paraître, voir page suivante.

GALAXIE-BIS : BULLETIN D'ABONNEMENT

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je souscris un abonnement aux six prochains volumes à paraître dans la collection Galaxie-Bis, contre la somme de 32 F (Etranger : 33,50 F). Mon abonnement devra débuter avec le numéro : ......

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. Paris 15-813-98
(rayer les mentions inutiles)

Pour la Belgique : FB 335
M. Duchâteau, 196, Av. Messidor
BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

Pour la Suisse : FS 33,50
M. Vuilleumier, 56, bd St-Georges
GENEVE - C.C.P. 12.6112

GALAXIE-BIS : BON DE COMMANDE

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je désire recevoir le ou les volumes suivants, parus dans la collection Galaxie-Bis :

☐ 3 — ISAAC ASIMOV - Les courants de l'espace
☐ 4 — A.E. VAN VOGT - La maison éternelle
☐ 5 — CLIFFORD D. SIMAK - Les fleurs pourpres
☐ 6 — JAMES BLISH - Semailles humaines
☐ 7 — PHILIP K. DICK - Loterie solaire
☐ 8 — DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
☐ 9 — ROBERT SHECKLEY - Oméga
☐ 10 — PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers

(Chaque volume : 6 F. Cocher d'une croix la case correspondant au titre désiré.)

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. Paris 15-813-98
(rayer les mentions inutiles)



Un document essentiel versé au dossier de l'invisible

FANTASTIQUES

d'après les témoignages de :
Georges Conchon • Michelle Maurois
Christine Garnier • Fernand Gravey
Louis Pauwels • Lise Deharme
Minou Drouet • Jean Rigaux
Léonor Fini • Paul Vialar
Marie Bell

PRESSES DE LA CITE

Textes déjà parus

des auteurs de ce numéro

POUL

ANDERSON

Long cours

Après une longue éclipse dans Fiction, *revoici, le glaive au poing, le viking de la science-fiction, le barde des fjords stellaires, l'épique, le réactionnaire, l'hyper-individualiste Poul Anderson.*

L'enfant de Pennsylvanie, auquel un grand-père danois légua un prénom étrange, a aujourd'hui 43 ans et il y a 21 ans que son nom paraissait pour la première fois au sommaire d'un magazine de S.F., en l'occurrence Astounding. *Depuis, il a écrit beaucoup, beaucoup. Le précieux* Index to the S.F. magazines *nous donne un chiffre précis qui laisse rêveur : 175 nouvelles entre 1951 et 1965.*

Il fut un temps, qui paraît maintenant bien lointain, où partisans et adversaires d'Anderson s'empoignaient férocement dans le Courrier des Lecteurs de Fiction. *Les adversaires avaient sans doute des raisons de se plaindre puisque l'auteur honni figurait au sommaire avec une régularité provocante. On en jugera en consultant la table des récits parus. Que reprochaient-ils à Anderson ? Ses thèmes, ses idées sous-jacentes que l'on retrouve en permanence dans toute son œuvre et qui apparaissent nettement dans la présente nouvelle, que l'on peut qualifier de « super-andersonienne ». A savoir : le triomphe du courage et de la force individuelle face aux idéologies, aux systèmes. Pour Anderson, c'est avec le poing, avec l'épée, avec l'épieu que l'individu affronte l'univers. La première qualité du héros andersonien, c'est la volonté de survivre, l'instinct de conservation. Il ne se laisse pas arrêter par les questions, par le*

doute. Quand la bataille est engagée, il la mène jusqu'au bout. Découvreurs, forgeurs d'empires et forceurs de blocus animent le grand opéra d'Anderson, forts de leur droit, de leurs armadas d'astronefs. Et c'est bien là ce qui irrite certains lecteurs qui voient se dessiner, au travers de l'épopée, le vilain masque du militarisme. Dans une galaxie où un Simak établit la paix universelle par le rayonnement des intelligences de tous les mondes, Anderson vient apporter mille conflits, mille guerres qui se résolvent généralement par la victoire du plus fort, du plus audacieux, du plus rusé. Les mondes de tous les soleils sont autant de plaines et de savanes où recommence sans cesse la lutte primitive pour se tailler un territoire, pour se construire un village, une cité. De même que l'espace, le temps, dans La patrouille du temps et les trois récits qui lui font suite (l'ensemble ayant été repris aux éditions Marabout), est soumis au traitement andersonien. Manse Everard, le Patrouilleur, n'est ni plus ni moins qu'un policier qui fait régner la loi par tous les moyens. Dans un roman plus récent, The corridors of time, ce sont deux clans, les Wardens et les Rangers, qui s'étripent joyeusement dans tous les siècles. Et puis, bien sûr, le nom d'Anderson figurait en tête de la liste des « faucons » lors de la prise de position des auteurs de S.F. sur la guerre du Vietnam (voir le numéro 175 de Fiction).

Mais le véritable amateur d'Anderson ne s'arrête pas à des considérations p o l i t i c o-idéologiques. Pour lui, Anderson est, avant tout, le grand auteur épique du genre. Héritier moderne de la tradition du Burroughs du cycle de Mars, d'Otis Adelbert Kline, il occupe une position à part dans la S.F. d'aujourd'hui, celle d'un pur conteur d'aventures ; c'est ainsi, d'ailleurs, qu'il se définit lui-même. Une chose est certaine : la science-fiction lui doit des récits mémorables. C'était une bien douce époque que celle où Fiction nous offrait des joyaux comme Les parias, Superstition, Le Peuple du Ciel, Le Peuple de la Mer, Le voyage prématuré... Gageons donc que beaucoup se réjouiront de ce grand retour qui s'explique par la possibilité que nous avons maintenant d'acquérir les droits des récits d'Astounding, d'Amazing, de Fantastic, etc.

Récemment, de toute façon, Anderson semble avoir délaissé la nouvelle pour le roman. Il est permis d'espérer que, après Barrière mentale (paru dans Satellite numéros 1 et 2), La route étoilée (collection Satellite) et Les croisés du cosmos (Présence du Futur), les amateurs se verront offrir en pâture d'autres romans d'Anderson. D'ores et déjà, l'année 70 verra la parution au C.L.A. des trois volumes regroupant les aventures de Sir Dominic Flandry, agent de la confédération terrienne, qui apparaissait dans Pour la gloire (Fiction numéro 114).

Pour en revenir à Long cours, précisons que ce récit a paru dans le numéro de décembre 1960 d'Analog (Astounding new style). Nous le qualifions plus haut de « superandersonien ». En effet, en plus du cadre (un monde colonisé ayant rompu les liens avec la civilisation galactique) et des personnages (de nouveaux conquistadores), la chute porte en elle toute la morale d'Anderson. Ajoutons, sans rien en révéler, qu'elle paraîtra cruelle et frustrante dans son implacable logique.

M. D.

QUAND pour la première fois nous entendîmes parler du Vaisseau Céleste, nous étions sur une île du nom de Yarzik, pour autant que les langues montaliriennes puissent se plier à reproduire d'aussi barbares syllabes. Près d'une année s'était écoulée depuis que le *Sauteur d'Or* avait quitté le port de Lavre et nous estimions avoir accompli la moitié du tour du monde. Tant les goémons et les coquillages souillaient notre pauvre caravelle que, toutes voiles dehors, c'était à peine si elle parvenait à se traîner à travers les mers. Le peu d'eau douce qui restait dans les tonneaux était verdâtre et fétide, il y avait des asticots dans les biscuits et les premiers signes de scorbut étaient apparus chez quelques-uns des hommes d'équipage.

— « Quels que soient les risques, il faut aborder quelque part, » avait décrété le capitaine Rovic. Je me rappelle avoir vu s'allumer une lueur dans ses yeux. Tout en caressant sa barbe rouge, il avait murmuré : « D'ailleurs, il y a longtemps que nous ne nous sommes enquis des Cités Dorées. Peut-être, cette fois, recueillerons-nous des renseignements sur ces lieux. »

Le cap sur cette planète ogresse qui s'élevait chaque jour plus haut dans le ciel à mesure que nous avancions vers l'ouest, nous franchîmes un vide si vaste qu'il y eut recrudescence de propos séditieux. Au fond de mon cœur, je ne pouvais blâmer l'équipage. Imaginez-vous, messeigneurs... des jours et des jours durant, nous ne voyions rien hormis les eaux bleues, l'écume blanche et les lointains nuages du firmament des Tropiques, nous n'entendions rien sinon le vent, le choc sourd des vagues, le craquement de la charpente et parfois, la nuit, une colossale aspiration accompagnée d'un impétueux clapotis quand un monstre marin crevait la surface des flots. C'était par trop terrifiant pour de simples matelots, gens illettrés qui croyaient encore que le monde était plat. Mais, en outre, il y avait Tambur éternellement suspendue au-dessus du beaupré et qui poursuivait son ascension de sorte qu'un jour nous serions obligés de passer à la verticale de ce corps tumultueux... et les marins se demandaient à voix basse ce qui le maintenait dans le ciel. Un dieu courroucé n'allait-il pas fondre sur nous ?

Aussi une délégation de l'équipage se rendit-elle auprès du capitaine Rovic, garçons rudes et robustes qui lui demandèrent fort timidement et respectueusement de faire demi-tour. Mais leurs camarades étaient massés sous la passerelle, corps musclés et

noueux tannés par le soleil, vêtus de kilts en lambeaux, dagues et cabillots au poing. Certes les officiers ressemblés sur la dunette avaient des sabres et des pistolets, mais nous n'étions que six, y compris le gamin effrayé que j'étais alors et le vieux Froad, l'astrologue, dont la robe et la barbe blanche inspiraient le respect mais qui n'eût guère été efficace dans un combat.

Rovic garda un mutisme prolongé après que le porte-parole eut formulé cette exigence de l'équipage. Le silence s'épaississait et, bientôt, il n'y eût plus que la clameur du vent dans les haubans et le bruissement vide de l'océan roulant vers les frontières du monde. Grande était la magnificence de notre maître : il avait revêtu un justaucorps écarlate et mis des bottes à retroussis en apprenant que la délégation venait lui demander audience ; son casque et son corselet polis brillaient comme miroirs. Son plumet balayait l'éblouissante coiffure d'acier et les éclairs que lançaient ses bagues faisaient étinceler les rubis dont était incrusté le pommeau de son épée. Lorsqu'enfin il prit la parole, ce ne fut pas le beau langage d'un gentilhomme de la Cour qu'il employa mais le parler rustre de son enfance de petit pêcheur andayite.

— « Comme ça, on veut rebrousser chemin, garçons ? Avec ce vent favorable et ce chaud soleil, maintenant qu'on a fait la moitié du tour du globe ? Vous ne ressemblez plus à vos pères ! Vous ne connaissez donc pas la légende ? Jadis, toutes choses se pliaient aux volontés des hommes et s'il nous faut travailler aujourd'hui, c'est à cause de la paresse d'un homme d'Anday ! Car, voyez-vous, ça ne lui suffisait pas d'ordonner à sa hache de lui couper ses arbres et à ses fagots de rentrer tout seuls à la maison : quand il leur a dit de le porter, Dieu s'est mis en colère et lui a retiré son pouvoir. Encore qu'il ait donné en compensation à tous les hommes d'Anday chance en mer, chance aux dés et chance en amour. Eh bien, qu'est-ce que vous voulez de plus, garçons ? »

Eberlué par cette réponse, le porte-parole de la délégation se tordit les mains, rougit, jeta un coup d'œil sur le pont et répliqua en bredouillant que nous allions tous périr misérablement... de faim, de soif, noyés, écrasés sous cette horrible lune ou que nous basculerions de l'autre côté de la limite du monde... le *Sauteur d'Or* était allé plus loin qu'aucun autre vaisseau depuis la Chute de l'Homme et, si nous rentrions immédiatement au port, notre gloire vivrait éternellement...

— « Mais, la gloire, est-ce que ça se mange, Etien ? » rétorqua Rovic, toujours aimable et souriant. « Nous avons lutté contre les tempêtes, oui-da, et nous avons aussi joyeusement ripaillé. Mais, que diable, nous n'avons pas vu la moindre Cité Dorée bien que nous sachions qu'elles se trouvent quelque part, bourrées de trésors pour le premier aventurier assez hardi qui les mettra à sac. Qu'as-tu donc dans les tripes, garçon ? Est-ce là une croisière de tout repos ? Que diront les étrangers ? Comme ils riront, les arrogants cavaliers de Sathayn et les pouilleux colporteurs de Woodland si nous faisons demi-tour. Et ce n'est pas seulement de nous qu'ils riront mais de tous ceux de Montalir ! »

Ainsi les railla-t-il. Il ne toucha qu'une seule fois son épée, la tirant à moitié hors du fourreau, comme s'il pensait à autre chose, quand il leur rappela comment nous avions résisté à l'ouragan au large de Xingu ; mais ses interlocuteurs se remémorèrent la mutinerie qui avait suivi la tempête et comment cette même épée avait percé de part en part trois marins armés qui avaient ensemble attaqué le capitaine. Dans leur patois, il leur dit qu'il était prêt à oublier le passé... s'ils le voulaient. Ses promesses émaillées de paillardises sur le bon temps qu'ils se donneraient parmi les tribus païennes et lascives qui restaient encore à découvrir, les légendes de trésors enfouis qu'il leur débita, ses appels à leur orgueil de marins et de Montaliriens apaisèrent les craintes. Enfin, quand il vit qu'ils étaient malléables, il abandonna son ton provincial. Dressé sur la dunette, son casque empanaché flamboyant tandis que, au-dessus de lui, flottait le pavillon décoloré de Montalir, il s'écria sur le ton qui convient à un chevalier de la Reine :

— « Vous savez maintenant que je n'ai point l'intention de virer de bord avant que nous ayons contourné ce vaste globe pour apporter à Sa Majesté le présent qu'il nous appartient en propre de lui offrir et qui n'est ni l'or, ni les esclaves, ni même le savoir de ces terres lointaines que désirent la Reine et sa très excellente Compagnie des Aventuriers Marchands. Non ! Ce que nous brandirons entre nos mains pour lui en faire don le jour où nous serons à nouveau amarrés aux docks de Lavre, ce sera notre exploit : nous aurons fait ce que nul n'a osé entreprendre dans le monde entier avant nous et nous l'aurons fait pour la gloire de Sa Majesté. »

Il resta immobile quelques instants dans le silence plein du bruit de la mer, puis dit calmement : « Rompez ! » tourna les talons et regagna sa cabine.

Ainsi continuâmes-nous notre route quelques jours encore. Les hommes étaient domptés mais trahissaient une certaine satisfaction et les officiers veillaient à dissimuler leurs doutes. J'étais moi-même fort occupé, moins par les besognes administratives pour lesquelles j'étais payé ou par mes études, car je voulais être capitaine, que par la tâche consistant à aider Froad l'astrologue. Sous ces cieux cléments, même à bord il pouvait se livrer à son travail. Il ne lui importait guère que nous coulions ou que nous flottions : il avait déjà vécu plus d'années qu'il n'était habituel. Mais la connaissance du firmament qu'il lui était loisible d'acquérir sous ces latitudes, c'était autre chose. La nuit, debout sur la dunette avec son rapporteur, son astrolabe et son télescope, il évoquait dans la lumière qui ruisselait sur lui un saint à barbe de neige des vitraux de la cathédrale de Provien.

— « Regarde, Zhean. » Sa main fine désignait quelque chose au-dessus de la mer étincelante et moirée, par-delà le ciel pourpre et les rares étoiles qui osaient encore se montrer... Tambur. Enorme, à minuit elle était à son plein et occupait plus de sept degrés du ciel, écu barré de sinople et d'azur, broché de sable et l'on voyait ces pièces honorables courir le long de sa surface. La luciole que nous avions baptisée Siett scintillait à la limite du bord vaporeux de la lune géante. Balant, que l'on entrevoyait rarement dans nos régions où elle était toujours bas sur l'horizon, était un croissant en plein ciel mais la luminosité de Tambur permettait de distinguer la partie sombre de son disque.

— « Observe bien, Zhean. Il n'y a plus de doute possible : on la voit pivoter sur son axe, on voit les tempêtes qui la balaient. Tambur n'est plus une imprécise et terrible légende, une épouvantable apparition qui s'élève quand on pénètre dans les eaux inconnues : Tambur est réelle. C'est un monde comme le nôtre. Immensément plus grand, certes, mais qui n'est quand même qu'un sphéroïde flottant dans l'espace, un globe autour duquel notre univers tourne, montrant toujours le même hémisphère à son monarque. Les conjectures des Anciens sont triomphalement confirmées. Ce n'est pas simplement le fait que notre monde est rond — bah ! c'est évident pour n'importe qui ! — mais qu'il se meut autour d'un centre plus important lequel, à son tour, a une révolution annuelle dont le soleil est le pôle. Mais alors, quelle est la taille du soleil ? »

— « Siett et Balan sont les satellites intérieurs de Tambur, » récitai-je, m'efforçant de comprendre. « Vieng, Darou et les autres

lunes que l'on observe couramment chez nous ont des trajectoires extérieures à celle de notre monde. Fort bien. Mais qu'est-ce qui maintient tout cela ? »

— « Je l'ignore. Peut-être la sphère de cristal qui contient les astres exerce-t-elle une pression interne. Et peut-être est-ce cette même pression qui a précipité l'humanité sur Terre au temps de la Chute. »

La nuit était chaude ; pourtant, je frissonnai comme si ces étoiles avaient été les astres de l'hiver.

— « En ce cas, » fis-je dans un souffle, « il se peut qu'il y ait aussi des hommes sur... sur Siett, sur Balant, sur Vieng... et même sur Tambur ? »

— « Qui sait ? Il faudra bien des existences pour le découvrir. Et quelles existences ! Remercie le bon Dieu d'être né à l'aube d'un âge nouveau, Zhean. »

Et Froad revint à ses mesures. Fastidieuse occupation, pensaient les autres officiers mais j'en avais, à présent, suffisamment appris sur les arts mathématiques pour comprendre que ces calculs interminables pouvaient nous renseigner sur les dimensions réelles de la Terre, de Tambur, du soleil, des lunes et des étoiles, nous dire quel était leur cheminement dans l'espace et dans quelle direction se trouvait le Paradis. Les marins ignorants qui grommelaient et faisaient des signes conjuratoires en passant devant nos instruments étaient plus proches, ma foi, de la vérité que les gentilshommes de Rovic car c'était une fort puissante magie que pratiquait Froad.

Finalement, nous vîmes des algues flottant sur la mer, des oiseaux, de hautes masses de nuages — autant de signes indiquant la présence de la terre. Trois jours plus tard, nous repérâmes une île. Elle était d'un vert intense sous ces cieux sereins. Le ressac, plus violent encore que dans notre hémisphère, se précipitait à l'assaut des falaises escarpées contre lesquelles il se brisait en gerbes d'écume avant de battre en retraite en mugissant. Nous remontâmes la côte avec précaution, voiles carguées, à la recherche d'une passe, et les canonniers étaient à leurs pièces, mèche allumée. En effet, nous n'étions pas seulement en butte aux courants inconnus et aux hauts-fonds, périls familiers : il nous était aussi arrivé de par le passé d'avoir des escarmouches avec des cannibales attaquant en canots. Mais c'étaient surtout les

éclipses que nous redoutions. Vous pouvez vous représenter, messeigneurs, comment, dans cet hémisphère, le soleil passe chaque jour derrière Tambur. Sous cette longitude, l'événement se produisait vers le milieu de l'après-dîner et durait près de dix minutes. Le terrible spectacle ! La planète primaire — ainsi la nommait maintenant Froad : c'était une planète tout comme Diell ou Coint et notre humble monde n'en était que le satellite ! — devient un disque noir frangé de rouge dans le ciel qui, soudain, fourmille d'étoiles. Un vent froid passe sur la mer et il semble que les vagues qui déferlent sont elles-mêmes réduites au silence. Or, si intrépide est l'âme humaine que nous poursuivions notre tâche, nous interrompant juste le temps de la plus brève des prières, plus préoccupés par le risque de faire naufrage dans la pénombre que par la Divine Majesté.

L'éclat de Tambur était tel que nous continuâmes de caboter autour de l'île pendant la nuit. D'un lever de soleil à l'autre, durant douze heures mortelles, le *Sauteur d'Or* poursuivit lentement sa marche. Le second jour à midi, la ténacité du capitaine Rovic fut récompensée : nous aperçumes une brèche s'ouvrant dans les falaises. Les rives marécageuses de cette espèce de fjord étaient tapissées d'arbres poussant dans l'eau salée, signe que si la marée montait haut en cette baie, elle ignorait les raz de courant que craignent tant les marins. Le vent nous étant contraire, nous ferlâmes les voiles et mîmes les chaloupes à la mer pour remorquer notre caravelle à force de rames. C'était là un moment critique, d'autant que nous avions repéré un village à l'intérieur du fjord. « Ne devrions-nous pas nous tenir au large et les laisser venir à nous les premiers, maître ? » me risquai-je à demander au capitaine.

Rovic envoya un jet de salive par-dessus le bastingage et répondit :

— « J'ai constaté qu'il est préférable de ne jamais montrer d'hésitation. Si une flotille de canoës nous assaille, une décharge de mitraille et notre assurance briseront le moral de l'attaquant. Mais je pense qu'en leur faisant voir dès le début que nous n'avons pas peur, nous risquerons moins de tomber plus tard dans une embuscade perfide. »

Il s'avéra qu'il avait eu raison.

Par la suite, nous apprîmes que nous avions abordé à l'est d'un vaste archipel. Les habitants étaient de fameux gens de mer compte tenu du fait qu'ils ne disposaient que de pirogues à balancier.

Toutefois, elles avaient souvent cent pieds de long. De telles embarcations mues par quarante rames et équipées de trois mâts tendus de voiles faites de fibres végétales étaient presque aussi rapides que notre caravelle et plus manœuvrables. Toutefois, leur manque d'espace utilisable limitait leur rayon d'action.

Bien qu'ils habitassent des cabanes de bois et de chaume et n'eussent que des outils de pierre, les indigènes n'étaient pas des sauvages sans culture. Ils étaient aussi bons fermiers que fins pêcheurs, leurs prêtres avaient un alphabet. Grands et vigoureux, de teint un peu plus sombre et de poil moins fourni que nous, ils étaient impressionnants, qu'ils allassent nus comme à l'ordinaire ou qu'ils fussent vêtus de pied en cap, emplumés et ornés de coquillages. Ils avaient constitué un empire aux liens lâches englobant tout l'archipel, pillaient les îles septentrionales et se livraient aux frontières à un commerce actif. Leur nation portait le nom d'Hisagazi et l'île sur laquelle nous avions abordé s'appelait Yarzik.

Tout cela, nous l'apprîmes peu à peu à mesure que nous nous familiarisions avec leur langue. Car nous restâmes plusieurs semaines dans ce village. Le duc de l'île, Guzan, nous fit bon accueil, nous fournissant vivres, abri et main d'œuvre quand nous le requérions. Pour notre part, nous nous conciliâmes les indigènes avec de la verroterie, des pièces de toile de Wondish et autres objets de troc. Nous rencontrâmes cependant bien des difficultés. Le rivage au-dessus du niveau des hautes marées était trop marécageux pour mettre à échouage un vaisseau aussi lourd que le nôtre et force nous fut de construire une cale sèche pour pouvoir caréner. Nombre de nos hommes souffrirent de flux intestinaux du fait de quelque maladie et, quoique tous finirent par en guérir, cela nous retarda encore.

— « Je crois que nos ennuis se révéleront être un bienfait, » me dit un soir Rovic.

Ayant jugé que j'étais un secrétaire discret, il avait pris l'habitude de s'ouvrir à moi de certaines de ses pensées. Un capitaine de mer est toujours un homme seul et Rovic, ancien petit pêcheur, ancien flibustier, navigateur autodidacte, victorieux de la Grande Flotte de Sathayn et anobli par la Reine en personne, devait fatalement trouver cette inéluctable solitude encore plus pénible qu'un gentilhomme de naissance.

J'attendis en silence. Nous étions dans la hutte de branchages que les indigènes lui avaient donnée. Une lampe en pierre à savon répandait sa lumière vacillante, projetant des ombres gigantesques autour de nous. Quelque chose froissait le chaume. Dehors, le terrain humide descendait en pente douce au-delà des cabanes sur pilotis et des arbres aux frondaisons murmurantes à la rencontre du fjord qui scintillait à la lueur de Tambur. On percevait vaguement des battements de tambourins, une mélopée, une ronde qui piétinait devant quelque feu de sacrifice. Que les fraîches collines de Montalir étaient loin !

Rovic laissa aller en arrière son corps musclé ; il faisait si chaud qu'il ne portait qu'un simple kilt de marin. Il avait fait venir du bord un fauteuil civilisé.

— « Vois-tu, mon jeune ami, » reprit-il, « en d'autres circonstances, nous aurions seulement établi le minimum de communications pour demander où se trouve l'or. Et nous aurions peut-être demandé aussi quelques renseignements quant au cap à prendre. Mais, l'un dans l'autre, nous n'aurions pas appris grand-chose hormis la vieille histoire — « Que oui, noble étranger, il existe un royaume où les rues elles-mêmes sont pavées d'or... à cent milles à l'ouest » — bref, n'importe quoi pour se débarrasser de notre présence. Mais, profitant de cette escale prolongée, j'ai interrogé avec plus de subtilité le duc et ces prêtres idolâtres. J'ai observé une telle réserve quant à l'endroit d'où nous venons et à ce que nous savons déjà qu'ils ont lâché un paquet d'informations qu'ils ne m'auraient pas données autrement, même sur le chevalet de torture. »

Je m'exclamai : « Les Cités Dorées ? »

— « Chut ! Je ne tiens pas à ce que l'équipage s'excite et devienne intenable. Pas encore. »

Son visage tanné où saillait un nez busqué prit une étrange expression rêveuse. « J'ai toujours pensé que ce n'étaient que des contes de bonnes femmes. »

Ma surprise dut se trahir car il sourit et poursuivit : « Mais fort utiles. Comme un aimant au bout d'un bâton, cette histoire nous entraîne autour du monde. » Son amusement se dissipa et il reprit un air grave qui n'était pas sans ressemblance avec celui que Froad arborait en contemplant les cieux. « Ma foi, bien sûr, l'or m'intéresse aussi ! Mais si nous n'en trouvons pas au cours de ce voyage, cela me sera indifférent. Je n'aurai qu'à capturer

quelques navires d'Eralia ou de Sathayn quand nous serons de retour et nous rentrerons dans nos frais. C'était la vérité du bon Dieu que je disais l'autre jour, sur la dunette, Zhean, en affirmant que ce voyage portait sa récompense en lui : l'hommage que j'en ferai à la Reine Odela qui m'a donné le baiser d'adoubement. »

Se secouant pour sortir de sa rêverie, il continua d'une voix animée : « L'ayant amené à croire que j'étais déjà au courant de presque toute l'affaire, j'ai arraché au duc Guzan l'aveu qu'il existe sur l'île principale de l'empire Hisagazi quelque chose à quoi j'ose à peine songer. Un vaisseau des dieux, selon son expression, et un dieu vivant et réel venu des étoiles à bord de cette nef. N'importe quel indigène t'en dira autant mais il y a un secret réservé à la caste des nobles, à savoir que ce n'est ni une légende ni une superstition mais un fait. C'est du moins ce que prétend Guzan. Mais... il m'a conduit dans une grotte sacrée et m'a montré un objet appartenant à ce vaisseau. Une sorte de mécanisme d'horlogerie, me semble-t-il. Enfin, je n'en sais rien. Toujours est-il qu'il s'agit d'une chose faite d'un métal argenté et brillant que je n'avais encore jamais vu. Le prêtre m'a mis au défi de le rompre. Ce métal n'était pas lourd et devait être mince. Mais il a émoussé mon épée, fait éclater en morceaux un rocher que j'avais laissé choir sur lui et le diamant de ma bague ne l'a pas rayé. »

Je fis un signe conjuratoire tandis qu'un frisson glacé me montait le long de l'échine. J'eus soudain la chair de poule. Car les tambours murmuraient dans une jungle de ténèbres et les eaux étaient comme du vif-argent sous Tambur la gibbeuse et, chaque jour, la planète dévorait le soleil. Oh ! par les cloches de Provien, où étaient-elles, les dunes d'Anday que balaient les vents ?

Quand le *Sauteur d'Or* fut à nouveau en état de naviguer, Rovic obtint sans peine la permission de rendre visite à l'empereur d'Hisagazi sur l'île principale. En vérité, il eût été difficile de faire autrement. Les pirogues avaient signalé notre présence d'un bord à l'autre de l'empire et les grands seigneurs étaient tous impatients de voir les étrangers aux yeux bleus. Repus et luisants de santé, nous nous arrachâmes aux bras des filles à la peau fauve et embarquâmes. Nous levâmes l'ancre et appareillâmes en chantant des chants de manœuvre dont les échos faisaient s'envoler des

tourbillons d'oiseaux de mer. Nous prîmes le large mais, cette fois, nous étions escortés. Guzan en personne, corpulent gaillard entre deux âges dont le tatouage d'un vert blafard qu'il était de bon ton d'arborer sur le visage et le corps ne nuisait pas outre mesure à la beauté, nous servait de pilote. Plusieurs de ses fils étalèrent leur paillasse sur le pont tandis qu'une nuée de guerriers jouaient de la rame bord à bord.

Rovic fit appeler dans sa cabine Etien, le maître d'équipage. « Tu as de l'entendement, » lui dit-il. « Je te charge de veiller à ce que les hommes restent en état d'alerte, les armes prêtes, même si tout paraît paisible. »

Le visage hâlé et couturé d'Etien s'affaissa dans une grimace qui était presque de consternation. « Croyez-vous que les indigènes complotent de nous trahir, maître ? »

— « Qui peut le dire ? Mais pas un mot à l'équipage. Nos gens n'ont pas l'art de la dissimulation. Si la cupidité ou la peur les gagnent, les indigènes le sentiront et s'inquiéteront, ce qui ne fera que durcir les marins dans leur attitude et seule la Fille de Dieu pourra alors savoir ce qui arrivera. Assure-toi simplement avec tout le détachement dont tu seras capable que les hommes aient toujours leurs armes à portée de la main et qu'ils demeurent groupés. »

Etien reprit son sang-froid, s'inclina et quitta la cabine. J'eus la hardiesse de demander à Rovic ce qu'il avait en tête.

— « Encore rien, » me répondit-il. « Toutefois, ces mains que tu vois là ont tenu une machine d'horlogerie telle que le Grand Ban de Giair n'a jamais rêvé qu'il en existât une semblable et il m'a été rapporté qu'une Nef était tombée du ciel, portant un dieu ou un prophète dans ses flancs. Guzan est persuadé que j'en sais plus long que ce n'est le cas et il espère que nous serons un élément de perturbation imprévu qui bouleversera l'équilibre des choses, lui permettant peut-être de satisfaire ses ambitions. Ce n'est pas un hasard s'il s'est fait accompagner de tant de guerriers. Quant à moi, j'ai l'intention d'en apprendre davantage sur cette histoire. »

Il resta quelques instants immobile, assis devant sa table, les yeux fixés sur un rayon de soleil qui zigzaguait sur les lambris de la cloison au rythme du roulis. Enfin, il reprit la parole : « Les Ecritures nous enseignent que l'homme, avant la Chute, avait sa demeure par-delà les étoiles. Il y a une ou deux générations, les

astrologues nous ont appris que les planètes sont des corps matériels à l'instar de notre Terre. Un voyageur venu du Paradis... »

Je m'esquivai : ma tête éclatait.

Nous nous faufilâmes sans difficulté entre les îles et, quelques jours plus tard, nous touchâmes la plus grande, Ulas-Erkila. Longue d'une centaine de milles et large de quarante au maximum, elle s'étage en gradins abrupts et verdoyants entourant les montagnes centrales que domine un cône volcanique. Les Hisagazi adorent deux sortes de divinités, celles de l'eau et celles du feu, et croient que ce volcan, le mont Ulas, est la résidence de ces dernières. Quand je vis ce sommet enneigé flottant dans le ciel audessus des crêtes émeraude, souillant l'azur de ses fumerolles, je compris le sentiment qu'éprouvaient ces populations païennes. L'acte le plus saint qu'un homme puisse accomplir consiste, pour elles, à se jeter dans le cratère embrasé d'Ulas ; plus d'un vieux guerrier s'est fait porter jusqu'en haut de la montagne pour s'immoler ainsi. Les femmes n'ont pas le droit d'en gravir les pentes.

Nikum, la résidence royale, est située à l'extrémité d'un fjord comme le village dont nous avions été les hôtes, mais c'est une ville riche et étendue, à peu près de la taille de Raonn. Les maisons y sont bâties, non de chaume, mais de bois et un puissant temple de basalte couronne une falaise, dominant la cité, les jardins, la jungle et les monts, auxquels il tourne le dos. Si grands sont les troncs d'arbres à la disposition des naturels qu'ils ont édifié une série de darses comme dans le port de Lavre au lieu de se contenter des docks flottants qui suivent le mouvement de la marée, en usage dans presque tous les ports du monde. On nous offrit un poste de mouillage d'honneur à l'appontement central mais Rovic refusa sous prétexte que notre navire était difficile à manœuvrer et s'amarra à l'entrée du débarcadère.

— « Au milieu du port, nous aurions été juste au-dessous de la tour de guet, » me souffla-t-il. « Peut-être ces gens-là n'ont-ils pas encore inventé l'arc mais ils ont d'habiles lanceurs de javelot. Sans compter que l'approche eût été malaisée, d'autant que toute une flottille de canoës à l'amarre se serait interposée entre la caravelle et le large. En revanche, ici, une poignée d'entre nous peuvent tenir le quai pendant que les autres se préparent à un appareillage rapide. »

— « Mais qu'avons-nous à craindre, maître ? »

— « Je ne sais pas, » répondit Rovic en mordillant sa moustache. « Cela dépend surtout de leurs croyances réelles en ce qui concerne leur nef divine... et de la part de vérité que contient cette histoire. Mais, même si toutes les puissances de la mort et de l'enfer s'allient contre nous, nous ne repartirons pas sans cette vérité à apporter à la Reine Odela. »

Quand les officiers débarquèrent, il y eut un roulement de tambours et des piquiers ornés de plumes les accueillirent en bondissant. Une passerelle royale avait été dressée au-dessus de la ligne des hautes eaux. (En ce pays, les simples gens nagent de maison en maison quand, à la marée, les flots lèchent leur seuil, ou utilisent un coracle quand ils ont des fardeaux à transporter.) Le palais, long édifice de troncs d'arbres dont le toit reposait sur des piliers sculptés figurant de fantastiques silhouettes de dieux, était niché au milieu d'un jardin gracieux où poussaient le pampre et le bambou.

Iskilip, empereur-prêtre des Hisagazi, était un homme âgé et corpulent. Sa haute coiffure empanachée, sa robe de plumes, son sceptre de bois dont un crâne était le pommeau, ses tatouages faciaux, son immobilité, tout contribuait à le faire paraître inhumain. Il trônait sur l'estrade d'honneur sous des torches à l'odeur suave. Ses fils étaient assis en tailleur à ses pieds et les courtisans rassemblés de l'autre côté. Des gardes s'alignaient le long des murs. Ils ne se tenaient pas au garde-à-vous ainsi que le veulent nos coutumes ; c'étaient cependant de jeunes hommes au corps souple dont les boucliers et les cuirasses étaient faits avec la peau écailleuse de monstres marins ; leurs haches de silex et leurs javelots d'obsidienne étaient tout aussi meurtriers que des armes de fer. Leur crâne était rasé, ce qui leur donnait une apparence encore plus féroce.

L'accueil d'Iskilip fut courtois ; il ordonna que l'on apporte des rafraîchissements et nous pria de prendre place sur un banc à peine moins élevé que son propre dais. Ses questions furent nombreuses et sagaces. Les Hisagazi à l'esprit aventureux savaient qu'il existait des îles fort distantes de leur archipel. Ils pouvaient même nous indiquer la direction et la distance approximative d'un pays aux multiples châteaux qu'ils appelaient Yurakadak, quoiqu'un seul de leurs compatriotes eût été aussi loin. A en juger par la description de troisième main qu'on nous

en fit, il ne pouvait s'agir que de Giair que Hans Tolasson, l'explorateur wondite, atteignit par voie de terre. Je songeai avec éblouissement que c'était vrai : nous étions effectivement en train de faire le tour du monde. Ce ne fut qu'après que cette pensée glorieuse eut perdu un peu de son éclat que je pus à nouveau prêter attention à la conversation.

— « Ainsi que je m'en suis ouvert à Guzan, » disait Rovic, « autre chose nous a attiré ici : le récit selon lequel le bonheur vous est échu de recevoir la visite d'un Vaisseau venu du ciel. Et Guzan m'a prouvé que c'était vérité ».

Un sifflement parcourut la salle. Les princes se roidirent, les courtisans prirent un masque inexpressif et les gardes eux-mêmes s'agitèrent en murmurant. J'entendais la rumeur assourdie de la mer proche de l'autre côté des murs. Quand Iskilip parla, sa voix, bien que ses traits demeurassent impénétrables, était âpre :

— « As-tu oublié que les profanes n'ont pas à voir ces choses, Guzan ? »

— « Non, Très Saint, » répondit le duc. La sueur ruisselait au milieu des démons qui ornaient son visage mais ce n'était pas celle de la peur. « Mais le capitaine étranger était au courant. Ses compatriotes le sont aussi, d'après ce que j'ai cru comprendre, car il s'exprime encore difficilement dans notre langue. Ils sont initiés. Ce qui paraît raisonnable, Très Saint. Vois les merveilles qu'ils apportent. Cette pierre qui n'est pas pierre et dont est fait ce couteau dur et brillant dont il m'a fait présent n'est-elle pas semblable à la matière du Vaisseau ? Ces tubes qu'il t'a offerts et qui semblent mettre à portée de la main les choses distantes ne sont-ils point parents du voyeur-de-loin que possède le Messager ? »

Iskilip se pencha vers Rovic. La main qui tenait le sceptre tremblait tellement que les mâchoires brochées du crâne s'entrechoquaient.

— « Est-ce que ce sont Ceux des Etoiles eux-mêmes qui vous ont enseigné à fabriquer tout cela ? » s'écria-t-il. « Je n'avais jamais pensé... le Messager n'a jamais dit que d'autres... »

Rovic leva les bras au ciel : « Pas si vite, Très Saint, de grâce ! Nous sommes médiocrement versés en votre idiome. Je n'ai pas compris un seul mot. »

C'était le stratagème qu'il avait imaginé : tous les officiers avaient eu ordre de feindre de bien moins comprendre l'hisagazi qu'ils ne le comprenaient en réalité. (Nous nous étions secrète-

ment entraînés entre nous pour maîtriser cette langue.) C'était là un parfait moyen d'atermoiement.

— « Mieux vaudrait parler de cela en privé, Très Saint, » suggéra Guzan en jetant un coup d'œil du côté des courtisans, qui lui décochèrent en retour un regard jaloux.

Iskilip parut se ratatiner dans ses somptueux atours. « Je ne sais pas, » dit-il avec brusquerie mais de la voix faible d'un vieillard incertain. « Si ces étrangers sont déjà initiés, nous pouvons, certes, leur montrer notre secret. Mais si des oreilles profanes entendent le récit du Messager raconté par lui-même... »

Guzan leva une main autoritaire. Cet homme d'orgueil et d'ambition, longtemps frustré, confiné dans son insignifiante province, s'enflammait à présent. « Pourquoi avons-nous gardé le secret durant tant d'années, Très Saint ? En partie pour maintenir nos rustres dans l'obéissance, oui-da. Mais toi-même et tes conseillers ne craigniez-vous pas aussi que, si la chose se savait, le monde entier, avide de science nous envahisse et nous renverse ? Or, si nous laissons les étrangers aux yeux bleus regagner leur patrie sans que leur curiosité ait été assouvie, il est sûr, à mon avis, qu'ils reviendront en force. Aussi n'avons-nous rien à perdre en leur dévoilant la vérité. S'il est faux qu'ils aient eu un Messager et s'ils ne peuvent nous être d'aucune aide il sera toujours temps de les tuer. Mais s'ils ont effectivement été visité comme nous, que ne ferons-nous pas, eux et nous, en conjuguant nos forces ! »

Il avait parlé rapidement et à voix basse pour que nous ne comprenions pas, nous autres Montaliriens, et, de fait, les gentilshommes de l'escorte ne comprirent pas ses paroles. Mais j'avais de jeunes oreilles et en captai le sens général. Et le sourire niais et incompréhensif de Rovic me disait que pas un seul mot du duc ne lui avait échappé.

Finalement, nos interlocuteurs décidèrent de conduire notre chef au temple, accompagné de mon humble personne — car un notable hisagazien ne se déplace jamais sans escorte. Iskilip ouvrait la marche en personne, Guzan et deux princes à la forte carrure sur ses talons. Une douzaine de guerriers armés de piques formaient l'arrière-garde. Je songeai que la rapière de Rovic ne serait pas d'un grand secours si nous devions avoir des ennuis mais, serrant les mâchoires, je marchai derrière lui. Les dents étincelantes dans sa barbe en pointe, son chapeau empanaché

faisant un angle désinvolte, il avait l'air aussi impatient qu'un enfant le matin du Jour d'Action de Grâces. Nul, à le voir, n'eût pensé qu'il craignait quelque péril.

Nous partîmes à l'heure où le soleil se couchait. En cet hémisphère, les gens font moins de distinction que chez nous entre le jour et la nuit en raison de la présence de Tambur. Ayant remarqué que Siett et Balant étaient à leur plus grande hauteur, je ne fus pas surpris que Nikum fût presque invisible. Pourtant, comme nous avançions le long de la piste qui gravissait les falaises en serpentant, je me dis que je n'avais jamais vu paysage plus étranger.

Sous nos pieds s'étendait un plan d'eau à la surface duquel les longs toits de chaume de la ville paraissaient flotter ; on distinguait le port encombré où les mâts et les vergues de notre navire dominaient les figures de proue païennes, le fjord qui se coulait entre deux parois escarpées jusqu'à la mer libre où les lames se brisaient en écumant sur les récifs. Au-dessus de nous, les hauteurs formaient une masse noire se profilant sur les flammes du couchant qui remplissaient la moitié du ciel et ensanglantaient les flots. Entre les nuages, j'entr'aperçus le pâle croissant de Tambur et ses armes parlantes, pièces héraldiques à tout homme indéchiffrables. Une colonne de basalte déchiquetée affectant la forme d'une tête se profilait en travers de la planète. Le chemin était bordé de part et d'autre d'herbes en dents de scie desséchées par l'été. Pâle au zénith, le firmament était pourpre à l'est, où les première étoiles éparses avaient surgi. Cette fois, le spectacle des astres ne m'apportait point de réconfort. Nous avancions en silence. Les indigènes, qui marchaient pieds nus, ne faisaient aucun bruit. Mes chaussures martelaient sourdement le sol et les grelots des bottes de Rovic tintinnabulaient doucement.

Le temple avait fière allure. Une enceinte rectangulaire de basalte devant laquelle de hautes pierres sculptées en forme de tête montaient la garde ceinturait plusieurs constructions, en basalte également. Seules les ramures coupées de frais qui garnissaient les toits étaient vivantes. Toujours guidés par Iskilip, nous passâmes devant les prêtres et les acolytes et nous dirigeâmes vers une cabane de rondins sise derrière le sanctuaire. Deux sentinelles en gardaient la porte mais elles ployèrent le genou devant Iskilip. L'empereur heurta le battant de son sceptre singulier.

J'avais la bouche sèche et mon cœur menait grand tumulte. Quand la porte s'ouvrit, je m'attendais presque à voir émerger un

être hideux ou une créature radieuse. Aussi, grand fut mon étonnement en ne voyant qu'un homme — qui, de surcroît, n'était pas de haute taille. La pièce, qu'une lampe éclairait, était propre et austère mais point inconfortable ; ç'aurait pu être n'importe quel logement hisagazien. L'homme était vêtu d'un simple kilt de toile révélant des jambes maigres et cagneuses — des jambes de vieillard. Son corps était maigre, lui aussi, mais encore droit et le port de tête était noble. Son teint était plus foncé que celui d'un Montalirien mais plus clair que celui d'un Hisagazien. Ses yeux étaient marron et il avait une barbe peu fournie. Par la forme du nez, le dessin des lèvres, la découpe des mâchoires, le visage de cet homme se différenciait de subtile façon du faciès de toutes les races que j'avais rencontrées jusque-là. Mais il était humain.

Rien d'autre.

Nous entrâmes et refermâmes la porte, laissant les porteurs de lance à l'extérieur, et Iskilip, branlant du chef, se livra à une cérémonie d'introduction quasi religieuse. Je notai que Guzan et les princes s'agitaient, pas le moins du monde émus. Les dignitaires de leur classe avaient une longue habitude de ces formalités. La physionomie de Rovic était indéchiffrable. Il s'inclina avec la plus grande courtoisie devant Val Nira, Messager du Ciel, et lui expliqua en quelques mots la raison de notre présence. Mais, comme il parlait, son regard plongea dans celui de l'autre et je vis qu'il jaugeait l'homme venu des étoiles.

— « Voici ma maison, » dit Val Nira. Son discours était de pure routine : il l'avait prononcé à l'intention de tant de jeunes nobles que son fil en était relâché. Il n'avait pas encore remarqué nos instruments de métal ; à moins que leur signification lui eût échappé. « Cela fait... quarante-trois ans, n'est-il pas vrai, Iskilip ? J'ai été aussi bien traité que possible. Peut-être m'est-il parfois arrivé d'être sur le point de hurler tant je souffrais de la solitude. Mais c'est là le sort d'un oracle. »

L'empereur s'agita avec embarras. « Son démon l'a quitté, » expliqua-t-il. « A présent, il n'est plus qu'un simple humain fait de chair. C'est cela, le véritable secret. Il n'en a pas toujours été ainsi. Je me souviens de son arrivée. Il prophétisait de grandes choses et le peuple gémissait en se prosternant. Mais, depuis, son démon a regagné les étoiles et l'arme puissante qu'il portait a, elle

aussi, été vidée de sa force. Mais le peuple ne le croirait pas. C'est pourquoi nous maintenons le simulacre. Autrement, nous risquerions de connaître des troubles. »

— « Qui porteraient atteinte à vos privilèges, » laissa tomber Val Nira d'une voix lasse et sardonique. « Iskilip était jeune en ce temps-là, » continua-t-il, s'adressant à Rovic. « La succession impériale était incertaine. J'ai mis mon influence à son service. En retour, il m'a promis de faire certaines choses pour moi. »

— « J'ai essayé, Messager, » rétorqua le monarque. « Demande à toutes les pirogues qui ont sombré, demande à tous les hommes qui se sont noyés si je n'ai pas essayé ! Mais les dieux ont voulu qu'il en aille autrement. »

Val Nira haussa les épaules. « Evidemment. Ces îles recèlent peu de minerais, capitaine Rovic, et personne n'était capable d'identifier ceux qui m'étaient nécessaires. Nous sommes trop loin du continent pour que les canoës hisagaziens puissent faire le voyage. Mais je ne nie pas que tu as essayé, Iskilip... autrefois. » Il nous considéra en levant un sourcil. « C'est la première fois que des étrangers bénéficient à ce point de la confiance impériale, mes amis. Etes-vous sûrs de pouvoir repartir vivants ? »

— « Comment... comment ? » bredouillèrent presque en chœur Iskilip et Guzan. « Mais ils sont nos hôtes ! »

Rovic sourit :

— « D'ailleurs, je connaissais déjà à peu près tout du secret. Ma patrie a les siens pour contrebalancer celui-ci. Oui, je pense que nous pourrons faire facilement affaire, Très Saint. »

Un tremblement agitait l'empereur.

— « Vous aussi, vous avez un Messager ? » fit-il de sa voix cassée.

— « Quoi ? »

Médusé, Val Nira nous considéra quelques instants. Rougeur et pâleur alternaient sur son visage. Enfin, il se laissa tomber sur un banc et se mit à pleurer.

Rovic posa une main sur son épaule secouée de sanglots.

— « Pas exactement. Je confesse qu'aucun vaisseau céleste n'a jeté l'ancre à Montalir. Mais nous possédons d'autres secrets tout aussi précieux. »

Moi seul qui étais familiarisé avec ses humeurs pouvais sentir la tension qui l'habitait. Ses yeux se vrillaient à ceux de Guzan et son regard matait le duc comme celui d'un dompteur apprivoisant une bête sauvage. Et il continuait de parler à Val Nira

avec une douceur quasi maternelle. « Si je comprends bien, ami, ton vaisseau a fait naufrage sur ces rivages mais il pourrait être réparé si tu avais certains matériaux ? »

— « Oui... oui... écoute... » Haletant et bégayant à la pensée qu'il reverrait peut-être sa patrie avant de mourir, Val Nira s'efforça de s'expliquer.

Les implications théoriques de ce qu'il nous dit alors sont si stupéfiantes, si dangereuses même, que vous ne souhaiteriez pas, j'en suis sûr, que je les répète, messeigneurs. Toutefois, je ne crois pas qu'il mentait. Si les étoiles sont bien des soleils semblables au nôtre, chacun avec son cortège de planètes semblables à la nôtre, cela démolit la théorie de la sphère de cristal. Mais quand, plus tard, il eut été mis au courant, Froad estima que cela ne portait pas atteinte à la vraie religion. Jamais les Ecritures n'ont affirmé d'explicite façon que le Paradis est situé directement au-dessus du lieu de naissance de la Fille de Dieu ; ce n'était qu'une hypothèse émise durant les siècles où l'on professait que la Terre était plate. Pourquoi le Paradis ne serait-il pas les planètes de ces autres soleils, radieuses résidences d'hommes ayant connaissance des arts anciens et voyageant d'un astre à l'autre avec autant d'insouciance que nous quand nous allons de Lavre à Alayn ?

Selon Val Nira, nos ancêtres ont été rejetés sur ce monde, il y a plusieurs milliers d'années. Pour s'être bannis si loin de tout territoire humain, peut-être fuyaient-ils les conséquences de quelque crime ou de quelque hérésie. Leur navire fit naufrage et les survivants retombèrent dans la sauvagerie. Ce ne fut que par degrés que leurs descendants retrouvèrent quelques connaissances. Je ne vois pas en quoi cette explication contredit le dogme de la Chute. Au contraire, elle le magnifie. La Chute n'a pas été le destin de toute l'humanité ; elle n'en a affecté qu'une partie — notre race souillée — tandis que le reste continuait de vivre parmi les étoiles dans la joie et la prospérité.

Même aujourd'hui, notre monde se trouve fort à l'écart des routes de négoce du peuple du Paradis. Très rares sont à présent ceux qui ont le désir de partir à la recherche de terres nouvelles. Val Nira, cependant, était l'une de ces exceptions. Il voyagea de longs mois au hasard et la chance voulut qu'il rencontrât notre Terre. Alors, la malédiction s'abattit aussi sur lui. Quelque chose

marcha de travers. Il se posa sur Ulas-Erkila et son Vaisseau ne voulut plus reprendre son essor.

— « Je sais en quoi réside l'avarie, » dit-il avec chaleur. « Je ne l'ai pas oublié. Comment l'aurais-je pu ? Il ne s'est pas passé un seul jour au cours de toutes ces années où je ne me sois récité les choses qu'il est nécessaire de faire. L'un des délicats moteurs du Vaisseau exige du vif-argent. » (Rovic et lui durent discuter un moment avant de conclure que c'était bien au vif-argent qu'il faisait allusion.) « Lorsque ce moteur tomba en panne, le choc de l'atterrissage fut si rude que la soute explosa. Tout le vif-argent que j'avais en réserve, de même que celui qui était en service, se répandit. Il y en avait tant que je risquai d'être empoisonné dans cet espace confiné où la chaleur était grande. Je m'enfuis hors de l'habitacle, oubliant de refermer la porte. Quand la panique aveugle qui s'était emparée de moi eut reflué, je constatai que tout le métal fluide avait été emporté par une tempête tropicale. C'est à toute une série d'accidents invraisemblables que je dois d'être condamné à l'exil jusqu'à la fin de mes jours. Il eût été plus logique de périr sur le coup ! »

Il agrippa la main de Rovic, les yeux levés vers le capitaine penché au-dessus de lui. « Peux-tu effectivement trouver du vif-argent ? » lui demanda-t-il sur un ton suppliant. « Il ne m'en faudrait pas plus que la grosseur d'une tête d'homme. Rien que cela et quelques réparations faciles à exécuter avec l'outillage que contient le Vaisseau. Lorsque le culte dont je suis l'objet s'est développé, j'ai dû me dessaisir d'un certain nombre d'objets que je possédais afin que chaque temple provincial eût une relique mais j'ai pris soin de conserver par-devers moi tous ceux qui avaient de l'importance. J'ai seulement besoin d'un gallon de vif-argent et... Oh ! mon Dieu, peut-être que ma femme est encore en vie sur Terra ! »

Guzan, tout au moins, avait commencé à comprendre la situation. Il adressa un signe aux princes, qui levèrent leurs haches et dont le cercle se resserra. La porte était fermée et les gardes étaient dehors mais au premier appel ils s'engouffreraient, lance pointée, dans la cabane. Rovic détacha son regard de Val Nira et le posa sur le duc, qui était si crispé qu'une grimace l'enlaidissait. Mon capitaine posa la main sur le pommeau de son épée, sans manifester d'autres signes d'émotion.

— « Je crois comprendre, messire, que tu veux que le Vaisseau Céleste puisse à nouveau prendre l'air, » fit-il d'une voix égale.

Guzan était sidéré : il ne s'était jamais attendu à cela.

— « Bien sûr ! » s'exclama-t-il. « Et pourquoi pas ? »

— « Votre dieu apprivoisé s'en ira. Qu'adviendra-t-il alors de votre puissance en Hisagazie ? »

— « Je... je n'y avais pas pensé, » balbutia Iskilip.

Les yeux de Val Nira allaient des uns aux autres comme s'il suivait une partie de volant. Son corps maigre était secoué de tremblements. « Non, » gémit-il. « Vous ne pouvez pas me garder prisonnier ! »

Guzan hocha la tête. « N'importe comment, tu partiras d'ici quelques années dans la pirogue de la mort, » fit-il sans hargne. « Si, jusque-là, nous te détenions contre ta volonté, tu pourrais ne pas prononcer les bons oracles en ce qui nous concerne. N'aie crainte : nous irons quérir ta pierre qui coule. » Il lorgna Rovic du coin de l'œil. « Qui ira la chercher ? »

— « Mes compatriotes, » répondit le chevalier. « Notre navire peut aisément rallier Giair : il y a là des nations civilisées qui possèdent certainement du vif-argent. Je pense que nous pourrons être de retour au terme d'une année. »

— « Accompagnés par une flotte d'aventuriers qui t'aideront à t'emparer du vaisseau sacré ? » s'écria Guzan. « D'ailleurs, une fois au large de nos îles, tu pourrais fort bien regagner ton pays natal au lieu de mettre le cap sur Yurakadak, tout raconter à ta Reine et revenir avec toutes les forces dont elle dispose. »

Rovic, négligemment appuyé à l'un des piliers qui soutenaient le toit, tout à fait à l'aise dans sa collerette, son justaucorps et sa cape écarlate, ressemblait à un gros chat prêt à bondir. Sa main droite reposait toujours sur le pommeau de son épée. « Je suppose que Val Nira est seul capable de faire marcher ce Vaisseau, » fit-il d'une voix traînante. « Que ce soit l'un ou l'autre qui l'aide à le réparer, cela n'a pas d'importance. Vous n'imaginez quand même pas que l'une de nos nations respectives pourrait conquérir le Paradis ! »

— « Le Vaisseau est très facile à manœuvrer, » dit Val Nira avec animation. « N'importe qui est capable de lui faire prendre l'air. J'ai montré à beaucoup de nobles quels sont les manettes à utiliser. Ce qui est compliqué, c'est de naviguer parmi les étoiles. Aucune des nations de votre monde ne pourrait rejoindre — et encore moins combattre — mon peuple sans assistance.

Mais pourquoi songer à combattre ? Je te l'ai dit mille fois, Iskilip : les habitants de la Voie Lactée ne représentent un danger pour personne, tant ils sont pleins de sollicitude pour tout le monde. Leurs richesses sont si vastes qu'ils ont du mal à en trouver l'emploi. Ce serait avec joie qu'ils dépenseraient sans compter pour contribuer à civiliser de nouveau les peuples de ce monde. » Il lança à Rovic un regard anxieux, à demi hystérique. « A les civiliser totalement, j'entends. Nous vous enseignerons nos arts. Nous vous donnerons des machines, des automates, des homoncules qui se chargent de toutes les besognes pénibles, des navires qui volent dans les airs et vous aurez des services réguliers de navires de ligne circulant entre les étoiles... »

— « Tout cela, il y a quarante ans que tu le promets, » fit observer Iskilip. « Nous n'avons guère que ta parole. »

J'intervins pour ajouter : « Et, enfin, l'occasion de la voir confirmée ! »

— « Les choses ne sont pas si simples, Très Saint, » reprit alors Guzan avec un pessimisme calculé. « J'ai observé ces hommes venus de l'océan pendant les semaines qu'ils ont passées à Yarzik. Même s'ils se conduisent bien, ils sont féroces et rapaces. Je ne leur fais confiance que lorsque je les ai sous les yeux. La preuve est faite qu'ils nous ont dupés : ils connaissent mieux notre langue qu'ils ne le prétendaient. Et ils nous ont fait croire à tort qu'ils avaient une sorte de Messager. Si le Vaisseau était à nouveau en état de voler et s'ils en prenaient possession, qui sait ce qu'ils feraient ? »

— « Que proposes-tu donc, Guzan ? » demanda Rovic d'un ton encore plus affable.

— « Nous en parlerons plus tard. »

Je vis les doigts se serrer autour des haches de pierre. Pendant quelques instants, on n'entendit plus que le souffle haletant de Val Nira. Guzan se caressait le menton, les yeux songeurs. Enfin, il rompit le silence.

— « Un équipage presque exclusivement hisagazi pourrait peut-être manœuvrer ton navire et aller chercher la pierre qui coule, Rovic. Quelques-uns de tes hommes accompagneraient les nôtres comme instructeurs. Les autres resteraient ici en otages. »

Mon capitaine ne répondit pas.

— « Vous ne comprenez rien ! » gémit Val Nira. « Vos querelles sont vaines ! Lorsque viendra mon peuple, il n'y aura plus ni guerres ni oppression. Il vous guérira de ces maux. Il sera

l'ami de tous et ne favorisera personne en particulier. Je vous supplie de... »

— « Il suffit, » laissa tomber Iskilip d'une voix rauque. « Restons-en là pour le moment et allons dormir... s'il est possible de dormir après avoir ouï de si étranges choses. »

Rovic dévisagea Guzan. « Avant de prendre une décision... » Tant ses doigts se crispaient sur son épée que je vis ses ongles devenir blancs. Une idée avait germé dans son esprit. Pourtant, son ton demeurait égal. « Je veux d'abord voir le Vaisseau. Pouvons-nous y aller demain ? »

Iskilip était le Très Saint ; il restait néanmoins recroquevillé dans sa robe de plumes. Ce fut Guzan qui acquiesça d'un signe de tête.

Nous prîmes congé et sortîmes. Tambur, en sa phase ascendante, baignait la cour de sa lumière froide mais la cabane demeurait dans l'ombre du temple, masse sombre que perçait en son milieu l'étroit rectangle éclairé de la porte sur le fond duquel se dessinait la frêle silhouette de Val Nira, l'homme venu des étoiles. Il resta à nous regarder jusqu'à ce que nous fussions hors de vue.

Chemin faisant, Guzan et Rovic négocièrent. Les répliques se succédaient, brèves et sèches. Le Vaisseau se trouvait sur le flanc du mont Ulas, à deux jours de marche. Un détachement mixte se rendrait sur place mais il ne comprendrait pas plus de douze Montaliriens. On débattrait ultérieurement d'un plan d'action précis.

Lanthorns brillait de son éclat jaune à la verticale de la poupe de notre caravelle. Refusant l'hospitalité que nous offrait Iskilip, nous regagnâmes le bord pour la nuit, Rovic et moi. Le piquier de garde à l'échelle de coupée s'enquit de ce que j'avais appris.

— « Demande-moi cela demain, » répondis-je faiblement. « Pour le moment, il y a trop de tumulte dans ma tête. »

— « Entre dans ma cabine, garçon, » me dit le capitaine. « On va boire un cruchon avant de dormir. »

Dieu sait que j'avais besoin de vin !

La petite pièce basse de plafond était encombrée d'instruments de navigation, de livres et de cartes imprimées qui me paraissaient singulières maintenant que j'avais vu une partie de ces espaces où le cartographe avait dessiné des sirènes et des tritons.

Rovic s'assit derrière sa table, me fit signe de prendre le siège qui lui faisait face et remplit deux coupes de cristal de Quaynish. Je compris alors qu'il roulait dans son crâne des pensées capitales — beaucoup plus importantes que le problème de notre sauvegarde.

Nous dégustâmes le breuvage en silence. On n'entendait que le clapotis des vaguelettes léchant la coque, les pas lourds des sentinelles et le bruissement lointain du ressac. Enfin, Rovic se laissa aller contre le dossier de son fauteuil, les yeux fixés sur le vin couleur de rubis. L'expression de son visage était insondable.

— « Eh bien, mon garçon, qu'est-ce que tu en penses ? »

— « Je ne sais que penser, maître. »

— « Vous êtes, Froad et toi, plus ou moins préparés à accepter l'idée que les étoiles sont des soleils. Vous êtes instruits. Moi, j'ai tant vu de bizarreries au cours de mon existence que cela me semble tout à fait croyable. Mais pour nos hommes... »

— « Quelle ironie que des barbares comme Guzan soient depuis si longtemps familiarisés avec cette notion, que ce vieillard venu du ciel prêche en secret à leur caste noble depuis quarante ans ! Est-il vraiment un prophète, maître ? »

— « Il s'en défend. Il joue ce rôle de prophète parce qu'il y est forcé mais il est évident que les ducs et les comtes de ce royaume savent que c'est une supercherie. Iskilip est un vieillard gâteux plus qu'à moitié converti à la religion qu'il a lui-même inventée. Ne bafouillait-il pas quelque chose sur d'anciennes prophéties de Val Nira... de véritables prophéties ? Bah ! C'est sa mémoire qui lui joue des tours et il prend ses désirs pour des réalités. Val Nira est aussi humain et aussi sujet à l'erreur que moi. Nous autres, Montaliriens, sommes faits de la même chair que les Hisagazi, même si nous avons appris avant eux à nous servir du métal. De même, les compatriotes de Val Nira en connaissent plus long que nous. Mais, par le Ciel, ce sont quand même des mortels ! Il est essentiel que je m'en souvienne ! »

— « Guzan s'en souvient, lui. »

— « Bravo, garçon ! » Un sourire souleva le coin de sa bouche. « C'est un malin, ce Guzan. Et un audacieux ! Il a compris qu'il avait enfin une chance de devenir autre chose qu'un nobliau régnant sur une île éloignée. Et, cette chance, il ne la lâchera pas sans se battre. Comme l'ont fait avant lui tant de fourbes pleins de duplicité, il nous accuse de comploter des intrigues que lui-même compte mener à bien. »

— « Qu'espère-t-il donc ? »

— « A mon avis il rêve de s'approprier le Vaisseau. Val Nira l'a dit facile à manœuvrer, mais personne, sauf lui, ne saurait naviguer entre les étoiles. Et il n'est pas un homme sain d'esprit qui envisagerait de se lancer dans la flibuste le long de la Voie Lactée. Cependant, si le Vaisseau ne quittait pas cette Terre, s'il ne s'élevait pas à plus d'un mille au-dessus de sa surface... le seigneur de la guerre qui l'utiliserait ferait plus de conquêtes que Lame Darveth lui-même. »

J'étais stupéfait. « Vous voulez dire que Guzan ne chercherait même pas à trouver le Paradis ? »

Rovic examinait sa coupe d'un air si sombre que je devinai qu'il voulait être seul. Je m'éclipsai et regagnai ma couchette à l'arrière.

Le capitaine fut debout avant l'aube et fit se préparer nos hommes. Il avait visiblement pris une décision — et elle ne lui était pas agréable. Mais une fois qu'il s'était arrêté à un plan d'action, il était rare qu'il l'abandonne. Il eut un long entretien avec Etien, qui avait l'air effrayé en quittant sa cabine. Comme pour se rassurer, le maître d'équipage lança ses ordres avec brutalité.

Les douze membres de l'expédition devaient être Rovic, Froad, moi-même, Etien et huit de nos marins. On nous distribua à tous des casques, des corselets, des mousquets et des armes blanches. Comme Guzan nous avait fait savoir qu'il existait un chemin battu menant au Vaisseau, nous chargeâmes une charrette de matériel sous la direction d'Etien. Je fus étonné de voir que la quasi-totalité de ce matériel était composée de barils de poudre : on en mit jusqu'à ce que les essieux commençassent de gémir. Je protestai : « Mais nous n'emmenons pas de canons ! »

— « Ce sont les ordres du capitaine, » répliqua Etien d'une voix grinçante. Et il me tourna le dos. Je me contentai de jeter un coup d'œil à Rovic sans me risquer à lui demander la raison de tels ordres. Et je me souvins que nous allions gravir une montagne. Un charreton bourré de poudre avec une mèche allumée dégringolant sur une armée ennemie en contrebas peut gagner une bataille. Mais Rovic prévoyait-il qu'un conflit ouvert éclaterait si vite ?

Assurément, les consignes qu'il donna aux officiers et aux ma-

telotsl qui demeuraient au port permettaient de le penser : ils devaient rester à bord et se tenir prêts à prendre le large ou à combattre à tout instant.

Le soleil se leva. Nous récitâmes nos prières du matin à la Fille de Dieu et nous nous ébranlâmes. Nos bottes sonnaient le creux en martelant les planches du débarcadère. Des nappes de brume ténues flottaient au-dessus de la baie. Le croissant de Tambur flottait dans le ciel. Le silence régnait sur la cité de Nikum quand nous la traversâmes.

Guzan nous attendait au temple. L'un des fils d'Iskilip était en principe le chef de l'expédition mais le duc ignorait ce jouvenceau comme nous l'ignorions nous-mêmes. Une centaine de gardes les accompagnaient, vêtus de cuir écailleux, le crâne rasé, tatoués de tempêtes et de dragons. Les piques d'obsidienne miroitaient au soleil levant. Les Hisagazi nous regardèrent approcher sans mot dire mais, quand nous arrivâmes devant leurs rangs désordonnés, Guzan se dirigea vers nous. Il était, lui aussi, tout de cuir vêtu et portait l'épée dont Rovic lui avait fait présent à Yarzik. Sa cape de plumes scintillait de rosée.

— « Qu'y a-t-il dans cette voiture ? » nous demanda-t-il.

— « Du ravitaillement, » répondit Rovic.

— « Pour quatre jours ? »

— « Renvoyez tous vos hommes sauf dix et je renverrai ce chariot, » répliqua sèchement le capitaine.

Les regards des deux hommes se croisèrent comme des lames. Finalement, Guzan fit demi-tour et lança ses ordres. Nous nous mîmes en marche — une poignée de Montaliriens entourés de guerriers païens. Devant nous s'étendait une jungle d'un vert profond et lumineux. Elle s'interrompait à mi-chemin du flanc de la montagne. Au-dessus, la pente, noire et nue, continuait à s'élever pour s'achever par un cratère fumant couronné de neige.

Val Nira était encadré par Rovic et Guzan. Etrange, songeai-je, que l'instrument de la volonté de Dieu fût si ratatiné. Il aurait dû marcher haut et fier, une étoile au front.

Tout le jour durant, la nuit quand nous eûmes installé le camp et le lendemain, Rovic et Froad ne cessèrent de l'interroger avec passion sur sa patrie. Naturellement, la conversation était fragmentaire et je n'entendais pas tout car il me fallait prendre mon tour pour pousser la charrette sur cette satanée piste, étroite et montueuse. Les Hisagazi n'ayant pas d'animaux de trait se servent

fort peu de la roue et n'ont pas de bonnes routes. Mais le peu que j'entendis quand même me tint longtemps éveillé.

Ah ! merveilles telles que jamais n'en purent imaginer les poètes pour décrire le pays des Elfes ! Des cités entières qui n'étaient qu'une seule tour, haute d'un demi-mille, le ciel rendu lumineux de sorte qu'il ne fait pas vraiment noir après le couchant, la nourriture qui ne croît pas dans la terre mais que l'on fabrique dans des laboratoires alchimiques ! Le plus modeste des paysans possédant des dizaines de machines qui le servent plus subtilement et plus humblement qu'un millier d'esclaves, possédant un char aérien capable de lui faire faire le tour du monde en moins d'une journée, possédant une fenêtre de cristal où apparaissent des images théâtrales pour distraire ses loisirs surabondants ! Des expéditions de soleils en soleils, cales gonflées de richesses de mille planètes, et ces nefs voguant sans armes ni escortes parce qu'il n'y a pas de pirates et que cet empire entretient depuis tellement de temps de si bons rapports avec les autres nations stellaires que la guerre a cessé d'exister. (Ces autres nations, semble-t-il, sont plus proches du surnaturel que le peuple de Val Nira car les races qui les peuplent ne sont point humaines, encore qu'aptes à discourir et raisonner.) En cet heureux royaume, le crime est quasi inexistant. Quand crime il y a, le meurtrier est aussitôt capturé grâce aux services du corps des prévôts. Pourtant, on ne le pend point, on ne le bannit même pas outremer. Au lieu de cela, on extirpe de son esprit tout désir d'enfreindre la loi et il retourne vivre chez lui, entouré d'un respect particulier puisque tout le monde sait qu'il est désormais pleinement digne de confiance. Quant au mode de gouvernement — mais, là, je perdis le fil du discours —, ce paraît être une forme de république mais, dans la pratique, c'est une confrérie d'hommes zélés, choisis par examens, qui veille au bien-être de tous.

C'était sûrement le Paradis, me dis-je.

Nos marins écoutaient bouche bée. Rovic affichait une attitude réservée mais il n'arrêtait pas de se mordiller la moustache. Guzan, pour qui tout cela était une histoire familière, devenait rogue. Cette intimité avec Val Nira lui déplaisait, c'était visible, tout autant que l'aisance avec laquelle nous saisissions ses propos.

Mais, en vérité, nous venions d'une nation qui favorise depuis

longtemps la philosophie naturelle et le perfectionnement des arts mécaniques. Moi-même, au cours de ma courte existence, n'ai-je point vu la roue à aubes remplacée par le moulin à vent moderne dans les régions où il y a peu de rivières ? L'horloge à balancier fut inventée l'année qui précéda ma naissance. J'ai lu de nombreux romans traitant des machines volantes que plus d'un a essayé d'agencer. Habitué à ce rythme de progrès vertigineux, nous sommes on ne peut mieux préparés, nous autres Montaliriens, à concevoir des notions d'une ampleur encore plus vaste.

A la nuit tombée, assis autour d'un feu de bivouac en compagnie de Froad et d'Etien, je fis part de quelqu'unes de ces réflexions à mon savant ami.

— « Ah ! » murmura-t-il d'une voix chantonnante, « aujourd'hui, la Vérité s'est tenue devant moi, dépouillée de ses voiles. Tu as entendu ce qu'a dit l'homme des étoiles ? Les trois lois du mouvement planétaire et celle, la grande et unique loi qui les explique, la loi de l'attraction ? Bienheureux saints ! Cette loi peut s'exprimer en une seule et courte phrase. Pourtant, son développement occupera les mathématiciens pendant trois ans ! »

Son regard se perdit au loin — au-delà des flammes, au-delà des autres feux autour desquels les païens étaient endormis, au-delà de la masse ténébreuse de la jungle et de l'éclat courroucé du volcan illuminant le ciel. Je me remis à poser des questions à l'astrologue mais Etien grommela : « Laisse-le en paix, garçon. Tu ne vois pas quand un homme est amoureux ? »

Je me rapprochai un peu du maître d'équipage. Il était massif et rassurant.

— « Que penses-tu de tout cela ? » demandai-je sur un ton assourdi car la jungle bruissait et craquait de toutes parts.

— « Moi, ça fait déjà un moment que j'ai arrêté de penser, » répondit-il. « Depuis le jour où, sur la dunette, le capitaine nous a persuadés par ses railleries de le suivre par-delà le bord du monde pour sombrer dans l'écume parmi les étoiles inférieures. C'est que je ne suis qu'un pauvre marin et ma seule chance de revoir un jour le pays, c'est de suivre le capitaine. »

— « Même au-delà du ciel ? »

— « Peut-être bien que c'est moins risqué que de faire le tour de la Terre. Ce petit bonhomme a juré que son vaisseau était sûr et qu'il n'y a pas de tempêtes entre les soleils.

— « Et tu ajoutes foi à ses dires ? »

— « Oui-da ! J'ai assez roulé ma bosse et connu de gens pour

deviner quand un homme est trop timide et trop passionné pour raconter des menteries. Je n'ai peur ni des habitants du Paradis ni du capitaine. Sauf que d'une certaine manière... » Se renfrognant, Etien gratta son menton hirsute. « D'une manière que je ne comprends pas, ils font peur à Rovic. Ce n'est pas qu'il craigne qu'ils s'amènent ici pour tout mettre à feu et à sang, non. Mais il y a quelque chose d'autre qui le tracasse. »

Je sentis frémir imperceptiblement le sol : Ulas s'éclaircissait la gorge. « C'est que nous allons défier l'ire de Dieu... »

— « C'est pas ça qui turlupine le capitaine. Il n'a jamais été tellement pieux, cet homme-là. » Etien se gratta, bâilla et se leva. « Je suis content de ne pas être à sa place. Laissons-le se creuser la cervelle pour savoir ce qu'il convient de faire. Toi et moi, il est temps d'aller dormir. »

Mais je dormis peu cette nuit-là.

Je crois que Rovic, quant à lui, se reposa bien mais, le lendemain, je notai qu'il y avait chez lui quelque chose de hagard, ce qui ne laissa pas de m'intriguer. Craignait-il que les Hisagazi ne se retournent contre nous ? Mais dans ce cas, pourquoi était-il venu ? La montée se faisant de plus en plus raide, la charrette devenait de plus en plus dure à pousser et à haler de sorte que mes appréhensions se dissipèrent : j'étais trop essoufflé pour penser.

Pourtant, quand, à la fin du jour, nous atteignîmes le Vaisseau, j'oubliai ma fatigue. Après avoir lancé une volée de jurons d'étonnement, nos marins se reposèrent en silence sans quitter leurs piques. Les Hisagazi, qui n'étaient jamais d'humeur bavarde, se prosternèrent en signe de respect à l'exception de Guzan, qui fut le seul à rester debout. Comme il contemplait la merveille, je fus frappé par son expression : la convoitise brillait dans son regard.

Le décor était sauvage. Nous avions dépassé la zone de végétation de sorte que, à nos pieds, la terre était une vaste mer verte que frangeait les argents de l'océan. Nous étions dans un chaos de rochers noirs et le sol était recouvert d'un tapis de cendres et de tuf poreux. La montagne se dressait, abrupte, déchiquetée, coupée de ravins, coiffée de neige et surmontée de fumées qui s'étiraient sur un mille dans le ciel pâle et glacé. Et il y avait le Vaisseau.

Et le Vaisseau était la beauté même.

Je m'en souviens. Sa longueur — sa hauteur, plutôt, car il était posé sur sa queue — égalait à peu près celle de notre caravelle, sa forme évoquait un fer de lance et il était d'une blancheur étincelante que quarante années n'avaient pas terni. C'était tout. Mais les mots sont bien pâles, messeigneurs. Comment peindraient-ils la pureté des courbes élancées, l'iridescence du métal poli, l'orgueilleuse beauté de cette chose qui, de par sa structure même, frémissait de prendre son essor ? Comment pourrais-je évoquer le nimbe radieux palpitant autour de ce Vaisseau dont la carène avait déchiré la lumière stellaire ?

Nous restâmes longtemps à le regarder. Mes yeux se brouillèrent ; je les essuyai, mécontent qu'on puisse me voir ainsi ému jusqu'à ce que je remarque une larme qui brillait dans la barbe de Rovic. Mais les traits du capitaine étaient totalement neutres. Quand il parla, ce fut simplement pour dire d'une voix dépourvue d'intonation : « Venez. Il faut dresser le camp. »

Le Vaisseau était devenu une si puissante idole que les gardes hisagazi n'osaient pas s'en approcher de moins de plusieurs centaines de pieds et nos matelots se tenaient à la même distance respectueuse. Mais, lorsqu'il fit nuit et que tout fut en ordre, Val Nira nous conduisit, Rovic, Froad, Guzan et moi-même, jusqu'à la nef.

Quand nous fûmes à proximité, une porte double s'ouvrit sans bruit dans son flanc et il en jaillit une passerelle métallique. Scintillant sous la lueur de Tambur, baigné de la lumière rouge sombre que réfléchissaient les nuages de fumée, le Vaisseau était déjà d'une étrangeté qui m'était presque intolérable. Mais quand il béa ainsi comme si un spectre montait la garde, je m'enfuis en geignant. Mes bottes broyaient la cendre ; j'aspirai une bouffée d'air à l'odeur de soufre.

Cependant, arrivé à la périphérie du camp, je me dominai suffisamment pour avoir le courage de regarder derrière moi. Le sol noir effaçait toute lumière, de sorte que le Vaisseau se dressait, solitaire, dans toute sa splendeur. Je me hâtai de revenir sur mes pas.

L'intérieur de la nef était éclairé par des panneaux lumineux, froids au toucher. Val Nira expliqua que le grand moteur qui l'entraînait — comme le troll de l'antique légende faisant tourner la cage d'écureuil — était intact et dispenserait de l'énergie si l'on frôlait seulement un levier. Pour autant que je comprenais ce qu'il disait, cela s'opérait en transformant la partie métallique

du sel ordinaire en lumière... Réflexion faite, je ne comprends pas. Le vif-argent était nécessaire pour activer certains mécanismes qui véhiculaient l'énergie fournie par le moteur vers un autre dispositif destiné à propulser le Vaisseau vers le ciel. Nous examinâmes le réservoir rompu. Pour tordre et arracher un alliage d'une pareille épaisseur, le choc, lors de l'atterrissage, avait dû être colossal. Mais Val Nira avait été protégé par un bouclier d'invisibles forces et le reste du Vaisseau n'avait pas subi de dommages importants. L'homme des étoiles alla chercher des outils qui crachaient des flammes, bourdonnaient et tournoyaient pour nous montrer comment il était possible de réparer les parties abîmées. Il n'aurait manifestement pas de difficultés à les remettre en état. Et, cela fait, il suffirait d'un gallon de vif-argent pour rendre vie à la nef.

Il nous fit voir beaucoup d'autres choses cette nuit-là mais je n'en dirai rien car je ne puis clairement me rappeler de choses si étranges et, à plus forte raison, je ne saurais trouver les mots pour les décrire. Qu'il me suffise d'ajouter que Rovic, Froad et Zhean passèrent de longues heures sur la Colline de l'Elfe.

Guzan aussi. Bien qu'il fût déjà venu au cours de son initiation, il n'en avait jamais vu autant par le passé. Toutefois, comme je l'observais, je notai que, chez lui, la cupidité passait l'émerveillement.

Sans nul doute, Rovic fit la même constatation. Il était rare que quelque chose lui échappe. Quand nous quittâmes le Vaisseau, son silence n'était pas le silence stupéfait que Froad ou moi-même observions. Sur le moment, je pensai vaguement que le capitaine s'inquiétait des complications que, très certainement, le duc allait provoquer. Maintenant, avec le recul du temps, je crois que le mutisme de Rovic était celui de la tristesse.

Longtemps après que nous nous fûmes glissé dans nos sacs de couchage, il resta debout, solitaire, à contempler le Vaisseau qu'éclairait la planète Tambur.

Il était très tôt quand Etien me secoua. L'aube était froide. « Debout, garçon ! On a du travail. Charge tes pistolets et accroche ta dague à ta ceinture. »

— « Comment ? Qu'y a-t-il ? » Je me battais maladroitement avec une couverture raide de gelée. Ce qui s'était passé la veille semblait être un rêve.

— « Le capitaine ne me l'a pas dit mais il est clair qu'il s'attend à la bagarre. Viens nous donner un coup de main pour faire entrer la charrette dans cette tour qui vole. » Etien resta encore un instant accroupi près de moi avant de laisser tomber d'une voix lente : « J'ai comme une idée que Guzan a l'intention de nous tuer tous autant que nous sommes sur cette montagne. Un officier et quelques marins suffiront pour manœuvrer la caravelle et la conduire à Giair. Le gosier tranché, nous autres, on lui causera moins d'ennuis. »

Claquant des dents, je pris mes armes et allai manger un morceau. Les Hisagazi en expédition transportent du poisson sec et une espèce de pain fait d'herbes réduites en poudre. Les Saints seuls savaient quand j'aurais l'occasion de faire mon prochain repas ! Je fus le dernier à rejoindre Rovic devant la charrette. Les indigènes s'approchèrent, l'air renfrogné, ne sachant quels étaient nos desseins.

— « Allons-y, garçons ! » dit Rovic. Et il nous donna ses ordres. Quatre hommes s'attelèrent à la charrette et la halèrent sur la piste rocailleuse menant au Vaisseau qui luisait à travers le brouillard. Les autres attendirent, l'arme au poing. Presque aussitôt, Guzan surgit, Val Nira trottant péniblement derrière lui. La colère assombrissait le visage du duc.

— « Qu'est-ce que vous voulez faire ? » hurla-t-il.

Rovic le regarda calmement. « Comme nous sommes peut-être ici pour un bout de temps, examiner de près les merveilles qui sont à bord du Vaisseau... »

Guzan l'interrompit :

— « Quoi ? Que veux-tu dire ? Tu n'en as donc pas assez vu en une seule visite ? Il faut rentrer et faire nos préparatifs pour nous mettre en quête de la pierre qui coule. »

— « Rentre si tu le désires, » répliqua le capitaine. « Moi, j'ai envie de m'attarder un peu. Et comme tu n'as pas confiance en moi, je te rends la pareille. Mes hommes restant dans le Vaisseau pourront le défendre si cela est nécessaire. »

Et Rovic fit mine d'ignorer les protestations furibondes du duc tandis que les quatre hommes continuaient à remorquer la charrette sur le sol accidenté. Guzan fit alors un signe à ses guerriers qui s'approchèrent, masse désordonnée mais sur ses gardes. Etien lança un ordre et nous fîmes front, piques pointées, mousquets braqués.

Guzan recula. Nous lui avions fait une démonstration de nos

armes à feu sur son île. Certes, il pouvait nous écraser sous le nombre, s'il était assez déterminé, mais cela lui coûterait de lourdes pertes.

— « Il n'y a aucune raison de se battre, n'est-ce pas ? » fit Rovic avec un ronronnement félin. « Je prends simplement une précaution raisonnable. Le Vaisseau est une prise de grande valeur. Il peut apporter le Paradis à tous... ou l'empire de la Terre à un seul. J'en connais qui choisiraient cette dernière solution. Je ne t'accuse pas d'être de ceux-là. Cependant, par prudence, je préfère que le Vaisseau soit mon otage et ma forteresse aussi longtemps qu'il me plaira de demeurer ici. »

C'est alors, je pense, que je cessai de douter des véritables intentions de Guzan. Ce n'était plus une hypothèse mais un fait d'évidence. S'il avait sincèrement souhaité rallier les étoiles, le duc n'aurait eu qu'un seul souci : assurer la sécurité du Vaisseau. Il n'aurait pas empoigné le petit Val Nira entre ses mains puissantes et ne se serait pas replié en entraînant l'homme des étoiles comme un bouclier pour se couvrir de notre feu. Ses intentions n'ont, d'ailleurs, que peu d'importance, sinon aux yeux de ma conscience. La rage déformait sa figure tatouée. « Eh bien, » hurla-t-il, « je garde un otage, moi aussi ! Et grand bien vous fasse votre citadelle ! »

Les Hisagazi piétinaient et murmuraient, brandissant piques et haches, mais ils n'étaient pas disposés à nous poursuivre. Nous gravîmes en grognant le noir versant de la montagne. Le soleil tapait avec une force accrue.

— « Seigneur, maître capitaine, » dit Froad en tordant sa barbe, « croyez-vous qu'ils vont nous assiéger ? »

— « Je ne vous conseillerais pas de vous aventurer au-dehors tout seul, » répondit sèchement Rovic.

— « Mais, sans Val Nira pour nous donner des explications, à quoi bon demeurer dans le Vaisseau ? Mieux vaudrait repartir. J'ai des traités de mathématiques que je dois consulter. La loi qui maintient les planètes en révolution me donne le vertige. Il faut que je demande à l'envoyé du Paradis ce qu'il sait de... »

Rovic lui coupa la parole en ordonnant d'un ton revêche à trois matelots de soulever la roue de la charrette qui s'était coincée entre deux pierres. Il était d'une humeur massacrante. J'avoue que je trouvais son comportement insensé. Si Guzan méditait une perfidie, nous ne gagnions pas grand-chose en nous réfugiant à l'intérieur du Vaisseau, où il lui était possible de nous réduire

par la faim. Il eût été préférable d'attaquer en terrain découvert : là, nous aurions eu une chance d'effectuer une percée par les armes. D'un autre côté, si Guzan n'avait pas l'intention de fondre sur nous dans la jungle — ou à tout autre moment — nous nous livrions à une provocation absurde. Mais je ne m'aventurai pas à poser de questions.

Cette fois encore, l'échelle de coupée du Vaisseau se rabattit pour nous en permettre l'accès. Les marins, tout effarés, se répandirent en malédictions et Rovic se contraignit à oublier ses sombres pensées pour prononcer des paroles rassurantes :

— « Ne vous affolez pas, garçons ! Je suis déjà monté à bord. Il n'y a rien de périlleux à l'intérieur. Il faut maintenant charger la poudre là-haut et la répandre conformément à mon plan. »

Etant de médiocre carrure, je fus dispensé de transporter les lourds barils mais ordre me fut donné de me poster au pied de la passerelle afin de surveiller les Hisagazi. Nous étions trop loin pour entendre ce qui se disait dans leur camp mais je vis Guzan escalader un bloc de rocher et les haranguer. Les indigènes brandirent alors leurs armes en poussant de bruyantes clameurs. Mais ils ne se risquèrent pas à nous attaquer. Je me demandai avec désespoir ce qui se tramait. Si Rovic avait prévu que nous aurions à soutenir un siège, cela expliquait pourquoi il avait emporté une telle quantité de poudre... mais non, cela n'expliquait rien : il y en avait plus que douze hommes pourraient en utiliser en tirant au mousquet une semaine durant, à supposer qu'ils eussent du plomb en suffisance... et nous n'avions presque pas de vivres ! Au-delà des nuages empoisonnés que vomissait le volcan, Tambur se balançait dans le ciel, parcourue de tempêtes furieuses qui auraient pu engloutir notre Terre. Quels démons s'y tenaient à l'affût d'hommes à posséder ?

Je revins à la réalité en entendant un cri d'indignation. Froad ! Je faillis gravir la passerelle quatre à quatre mais me rappelai mon devoir. La voix tonnante de Rovic ordonnant aux hommes d'équipage de poursuivre leur besogne retentit à son tour. Puis le capitaine et l'astrologue durent s'isoler en tête à tête dans le compartiment de la timonerie, où ils restèrent enfermés une heure et plus. Quand, enfin, le vieil homme en ressortit, il ne protestait plus. Mais il pleurait en descendant l'échelle de coupée.

Rovic le suivait : jamais je ne lui avais vu mine si farouche.

Les matelots émergèrent à la queue-leu-leu ; les uns paraissaient atterrés, d'autres soulagés mais c'était surtout vers le camp des Hisagazi que se tournaient leurs regards. C'étaient de simples marins pour qui le Vaisseau n'était rien de plus qu'une chose étrangère et troublante. Etien fermait la marche ; il descendait à reculons, déroulant une longue corde.

— « Formez le carré ! » ordonna Rovic d'un ton âpre. Les hommes s'exécutèrent. « Zhean et Froad, au centre. Il est préférable que vous vous chargiez des réserves de munitions plutôt que de participer directement à la bataille. »

Je tirai Froad par la manche. « Que se passe-t-il, maître, je vous prie ? »

Mais le vieillard sanglotait trop pour pouvoir répondre.

Etien, qui était accroupi, le silex dans une main, le briquet dans l'autre, m'entendit — car il régnait un silence de mort — et dit, le timbre rauque : « Nous avons disposé les barils à l'intérieur et répandu la poudre entre eux pour les relier. Et voici la mèche qui enflammera le tout. »

J'étais incapable de parler et même de penser tant la chose était monstrueuse. J'entendis — cela me parut venir de très loin — le silex cliqueter contre l'acier. Le maître d'équipage souffla sur l'étincelle et ajouta : « M'est avis que c'est une bonne idée. Je disais hier soir que j'étais prêt à suivre le capitaine sans craindre la malédiction divine... mais il est préférable de ne pas trop tenter Dieu. »

Rovic dégaina et son épée fulgura.

— « En avant, marche ! »

Nous nous mîmes en route à vive allure ; nos bottes crissaient horriblement. Je ne regardai pas en arrière : je ne le pouvais pas. Je me débattais en plein cauchemar.

Comme Guzan aurait n'importe comment opéré un mouvement tournant pour nous intercepter, nous nous dirigeâmes droit sur la troupe hisagazi. Le duc avança à notre rencontre quand nous nous fûmes arrêtés à l'orée du camp. Val Nira, tremblant, le suivait, la démarche furtive. Les mots qui s'échangèrent me parvinrent comme à travers un brouillard :

— « Alors, Rovic ? Tu es disposé à rentrer ? »

— « Oui, » répondit le capitaine d'une voix blanche. « A rentrer. »

Soudain méfiant, Guzan plissa les paupières : « Pourquoi avez-vous abandonné votre chariot ? Pourquoi l'avoir laissé là-bas ? »

— « Pour qu'il y ait des vivres. Allons... mettons-nous en chemin. »

Val Nira fit errer son regard sur les pointes acérées de nos piques. Il dut s'humecter les lèvres à plusieurs reprises avant de pouvoir s'exclamer en chevrotant :

— « Qu'est-ce que tu racontes ? Il n'y a aucune raison de laisser de la nourriture dans le Vaisseau. Elle sera gâtée avant que... avant que... » Il ne termina pas sa phrase. Ses yeux se rivèrent à ceux de Rovic et le sang se retira de ses joues. « Qu'as-tu fait ? » souffla-t-il.

Soudain, le capitaine cacha son visage derrière sa main. « Ce que je devais faire, » répondit-il avec peine. « Que la Fille de Dieu me pardonne ! »

L'homme des étoiles demeura encore un instant immobile à l'étudier, puis il s'élança en courant, bousculant les guerriers surpris, et se rua vers son navire.

— « Reviens ! » hurla Rovic. « Malheureux ! Jamais tu ne... »

Il avala sa salive, contemplant la petite silhouette solitaire qui, s'éloignant en vacillant sur le versant cendreux de la montagne de feu, se précipitait vers la Sublime Chose. Son épée échappa à sa main. « Peut-être est-ce mieux ainsi, » murmura-t-il comme s'il prononçait une bénédiction.

Guzan sortit sa propre épée du fourreau. Avec sa cuirasse d'écailles et sa cape de plumes flottant au vent, il avait aussi fière allure que Rovic dans son corselet d'acier. « Dis-moi ce que tu as fait, » dit-il d'une voix grinçante, « ou je t'abats sur-le-champ ! »

Il ne prêtait nulle attention à nos mousquets. Il avait rêvé, lui aussi.

Et il vit ses rêves se briser également quand le Vaisseau explosa.

Même cette carène adamantine ne pouvait résister à la déflagration de tous ces barils de poudre à canon soigneusement répartis sautant en même temps. Dans un vacarme tel que je tombai à genoux. la coque se fendit et des fragments de métal incandescents plurent en miaulant sur le flanc de la montagne. Je vis l'un d'eux s'abattre sur un rocher et le fracasser. Val Nira disparut, trop rapidement anéanti pour pouvoir se rendre compte de qui arrivait ; ainsi, finalement, Dieu lui fut-il miséricordieux. A travers les flammes, la fumée et la clameur de Jugement dernier

qui suivirent, je vis le Vaisseau chavirer. Il roula le long de la pente, éparpillant derrière lui ses entrailles lacérées. Puis la montagne elle-même gronda, glissa et l'inhuma tandis que la poussière montait jusqu'au ciel.

Je n'ai pas le cœur à plonger plus profond dans ma mémoire. Les Hisagazi se débandèrent en hurlant. Sans doute crurent-ils que l'enfer tout entier s'abattait sur la Terre. Seul Guzan ne fut pas ébranlé. La poussière nous enveloppa, dissimulant le tombeau du Vaisseau et le blanc cratère à nos regards. Le soleil, à présent, était rouge. Quand le duc se rua sur Rovic, un mousquet se leva mais, d'un geste sec de la main, Etien en dirigea le canon vers le sol. Immobiles autour des deux combattants qui s'affrontaient sur le versant cendreux et bouleversé du volcan, nous savions, plongés que nous étions dans l'obscurité qui nous avait submergés, que c'était là leur privilège. Des étincelles jaillissaient des lames entrechoquées. Enfin, l'habileté de Rovic prévalut. Il ouvrit la gorge de son adversaire.

Nous fîmes à Guzan des funérailles décentes et nous enfonçâmes dans la jungle.

Au cours de la nuit, les guerriers hisagazi rassemblèrent leur courage pour nous attaquer. Nos mousquets firent de belle besogne mais c'est principalement à l'épée et à la pique que nous nous frayâmes notre voie à travers les rangs des assaillants car la mer était notre seul point de ralliement. Les Hisagazi battirent en retraite.

Mais ils avaient annoncé la nouvelle et, quand nous atteignîmes Nikum, toutes les forces qu'Iskilip avait pu réunir assiégeaient la caravelle, décidées à empêcher Rovic d'embarquer. A nouveau, nous nous formâmes en carré. Certes, les guerriers étaient des milliers mais jamais plus d'une vingtaine ne pouvait nous accrocher simultanément. Néanmoins, nous laissâmes six braves dans la boue sanglante des rues de la cité. Quand les défenseurs de la caravelle comprirent que Rovic était de retour, ils bombardèrent la ville, mettant le feu aux toits de chaume pour opérer une diversion et faire une sortie. La jonction faite, nous nous taillâmes un passage jusqu'au quai à coups d'estoc et de taille, montâmes à bord et armâmes le cabestan.

Outragés mais fort vaillants, les Hisagazi sautèrent dans leurs pirogues et, souquant ferme, se massèrent contre notre coque hors de portée de nos pièces. Se faisant la courte échelle, ils tentèrent alors de se hisser jusqu'au bastingage. Un groupe réussit à pren-

dre pied sur le pont et nous ne les rejetâmes à la mer qu'après un sauvage combat. C'est ainsi que j'eus la clavicule brisée. Encore aujourd'hui mon épaule me tourmente.

Finalement, nous parvînmes à sortir du fjord. Il soufflait un vent d'est. Toutes voiles dehors, nous distançâmes l'ennemi, comptâmes nos morts, pansâmes nos plaies et dormîmes.

A l'aube, réveillé par la douleur qui me déchirait l'épaule et par une autre douleur, plus cuisante encore, je montai sur la dunette. Le ciel était couvert et le vent avait fraîchi ; la mer froide et verte moutonnait jusqu'à l'horizon que bouchaient des nuages noirs. La charpente gémissait, les agrès grinçaient. Je restai ainsi une heure, face à la poupe, fouetté par la bise glacée qui engourdissait ma souffrance.

Quand j'entendis des pas derrière moi, je ne me retournai pas. Je savais que c'étaient ceux de Rovic. Il resta un long moment à mes côtés. Il était tête nue. Je notai que son teint commençait de virer au gris.

Enfin, toujours sans me regarder, les paupières à demi fermées pour se protéger des bourrasques qui nous tiraient les larmes des yeux, il murmura :

— « J'ai pu m'entretenir avec Froad, hier. Il était chagriné mais il a reconnu que j'avais raison. T'en a-t-il parlé ? »

— « Non, » répondis-je.

— « Il est vraisemblable qu'aucun d'entre nous n'en parlera jamais. »

Le silence retomba. Puis Rovic reprit : « Ce n'était pas par crainte que Guzan ou n'importe qui d'autre s'emparât du Vaisseau pour essayer de se faire conquérant. Nous, hommes de Montalir, sommes sûrement tout à fait capables de faire justice de ce genre de coquins. Pas davantage par crainte des habitants du Paradis. Ce malheureux petit bonhomme ne pouvait pas dire autre chose que la vérité. Ils ne nous auraient jamais nui... volontairement. Ils nous auraient apporté des cadeaux précieux, ils nous auraient enseigné leurs arts ésotériques et nous auraient fait visiter toutes leurs étoiles. »

— « Alors... pourquoi ? »

— « Un jour, les successeurs de Froad résoudront les énigmes de l'univers. Un jour, nos descendants construiront leur propre Vaisseau et ils choisiront leur destin. »

L'écume voletait tout autour de nous et nos cheveux étaient trempés. Mes lèvres avaient un goût de sel.

« D'ici là, » enchaîna Rovic, « nous sillonnerons les mers de cette Terre, nous gravirons ses montagnes, nous en dresserons la carte, nous la maîtriserons et nous finirons par la comprendre. Est-ce que tu saisis, Zhean ? C'est de cela que le Vaisseau nous eût dépossédés. »

Alors, je fus, moi aussi, capable de pleurer. Le capitaine posa la main sur mon épaule blessée, demeurant debout à mes côtés tandis que, toutes voiles dehors, la caravelle cinglait vers l'ouest.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : The longest voyage.

CATHERINE

L. MOORE

Le baiser du dieu noir

En 1933, Catherine Moore est âgée de 22 ans ; elle écrit à cette époque une nouvelle : Shambleau, *devenue depuis un classique mémorable de la science-fiction. Avec ce texte (traduit en 1954 dans l'anthologie* Escales dans l'infini, *au Rayon Fantastique), Catherine Moore devait accéder d'un seul coup au firmament des grands de la SF, et elle entamait ainsi le cycle — maintenant légendaire — des aventures de son héros Northwest Smith (dont toutes les nouvelles ultérieures, au nombre de huit, ont été présentées en 1957 dans le recueil* L'aventurier de l'espace, *également au Rayon Fantastique).*

La carrière de Catherine Moore, par la suite, devait s'infléchir dans des directions notablement différentes, surtout à la suite de son association littéraire — à partir de 1940 — avec son époux Henry Kuttner (leurs récits écrits en collaboration devaient devenir indissociables, au point d'être plus connus sous leurs pseudonymes communs — tel Lewis Padgett — que sous leurs noms véritables). Sous son identité réelle, Catherine Moore

a cependant composé d'autres œuvres remarquables, ainsi ses deux romans La nuit du jugement et La dernière aube (réunis en un volume au Club du Livre d'Anticipation). Et elle a aussi écrit, parallèlement au cycle de Northwest Smith, un autre cycle encore complètement inédit en français : celui des aventures de Jirel de Joiry.

Jirel de Joiry, en un sens, est à la fois l'antithèse et le pendant de Northwest Smith. Northwest est un aventurier du futur, Jirel une guerrière du passé. Northwest est à la fois viril et féminin, Jirel à la fois femme et masculine. Ces deux personnages forment en fait une synthèse : ce sont les deux faces androgynes d'un héros unique que la jeune Catherine Moore porta longtemps dans son cœur (et dont une autre incarnation est Juille, la princesse galactique autour de laquelle se noue l'action de La nuit du jugement).

Les aventures de Jirel ont pour toile de fond un moyen âge de légende, l'hypothétique recréation d'un passé imaginaire. Elles ne sont pas datées dans le temps — ni situées dans le lieu. Elles s'inscrivent en fait dans la tradition de l'heroïc fantasy, dont elles sont d'ailleurs — avec la saga de Conan, de Robert Howard — l'une des premières émanations aux U.S.A. La meilleure définition du cadre de telles histoires consisterait à le qualifier de « passé parallèle » — un passé qui n'a jamais eu lieu mais qui aurait pu avoir lieu : démarche thématique qui rejoint en somme celle de la SF, laquelle se projette dans des futurs qui pourraient avoir lieu.

L'heroïc fantasy, c'est le mélange de l'aventure, du fantastique et de l'épopée. Dans le monde de Jirel, il y a des magiciens et des démons, et le contact avec le surnaturel est une chose concrète. L'âme de l'être humain est en proie aux terreurs que lui causent ses rencontres avec les diverses entités et monstruosités qui peuplent les dimensions du cosmos : procédé qui se retrouve tout aussi bien dans le cycle de Northwest Smith, car dans ses débuts l'œuvre de Catherine Moore — même si elle est d'appellation SF — est inséparable d'un certain fantastique horrifique, plus ou moins hérité de Lovecraft mais transposé à travers le filtre d'une imagination très juvénile et très féminine.

Le baiser du dieu noir, première nouvelle du cycle de Jirel, parut en octobre 1934 dans Weird Tales, soit moins d'un an après Shambleau. Entre-temps, avaient paru trois autres aventures de Northwest Smith, ce qui fait que nous sommes ici en présence de la cinquième nouvelle *publiée* de Catherine Moore. L'ensemble du cycle de Jirel, dont la publication devait s'étaler jusqu'en 1939, comprend au total six longs récits, qui tous seront traduits ultérieurement dans les pages de Fiction. Il existe également une autre nouvelle indépendante, écrite conjointement par Catherine Moore et Henry Kuttner, et qui est une curiosité littéraire : il s'agit de Quest of the star stone, où l'on voit Northwest Smith se faire envoyer dans le passé par un magicien et y rencontrer Jirel de Joiry.

Voici donc, pour la première fois en français et trente-cinq ans après son origine, une série prestigieuse dont les amateurs se murmuraient de bouche à oreille l'existence mais à laquelle seuls les anglicistes pouvaient éventuellement avoir accès. Un événement qui s'inscrit dans le cadre du Fiction rénové que nous venons depuis le mois dernier d'inaugurer.

A. D.

1

ILS firent entrer le commandant de Joiry, grand et droit sous sa cotte de mailles. Il se débattait sauvagement entre les deux hommes d'armes qui maintenaient les cordes liant les poignets de leur captif. Ils durent contourner des monceaux de corps pour traverser la grande salle jusqu'au dais où le conquérant était assis, et par deux fois ils glissèrent sur le sang qui avait éclaboussé les dalles. Ils s'immobilisèrent devant le dais ; le commandant de Joiry était pantelant, et la voix qui résonnait sourdement sous son casque était rauque de fureur et de désespoir.

Guillaume le Conquérant s'appuya sur sa puissante épée, les mains croisées sur la garde, et sourit au captif enragé qu'on lui amenait. Il était robuste et de haute taille, et il le paraissait encore davantage dans son armure tachée de sang. Il y en avait jusque sur son visage dur et couturé de cicatrices ; le sourire de ses dents blanches et étincelantes écartelait sa courte barbe bouclée. Il paraissait aussi dangereux que splendide, cet homme immense qui regardait en souriant, appuyé sur son épée, le seigneur vaincu de Joiry qui se débattait entre les deux hommes d'armes impassibles.

— « Otez-moi la carapace de ce homard, » dit Guillaume de sa voix profonde et légèrement traînante. « Que nous puissions voir à quoi ressemble le drôle qui nous a opposé une pareille résistance. Allez, enlève ton casque ! »

Mais déjà un troisième homme arrivait pour couper les lanières qui maintenaient le casque, car le seigneur de Joiry luttait de telle sorte que les deux hommes qui tenaient ses mains liées n'étaient pas de trop pour le maîtriser. Le captif résista sauvagement, mais les lanières cédèrent et le casque roula avec bruit sur les dalles.

Les dents de Guillaume claquèrent et il poussa un juron. Il regarda avec incrédulité la dame de Joiry, qui le foudroyait du regard de ses yeux de lionne en colère, sa chevelure rousse furieusement échevelée.

— « Que Dieu te maudisse ! » siffla la dame de Joiry entre ses dents serrées. « Qu'il flétrisse ton cœur noir ! »

Guillaume l'entendit à peine. Il la regardait sans en croire ses yeux, comme tous ceux qui voyaient pour la première fois Jirel de Joiry. Elle était aussi grande qu'un homme et aussi sauvage

que le plus féroce d'entre eux, et la chute de Joiry était suffisamment amère pour lui briser le cœur. Son visage n'eût peut-être pas été beau si elle avait porté des vêtements de femme, mais dans le cadre d'acier de l'armure, il avait une beauté mordante et violente comme l'éclat des épées. Sa tête levée en un geste de défi était couronnée de cheveux d'un roux presque rouge, et la lueur jaune de ses yeux était un creuset empli de fureur.

L'expression stupéfaite de Guillaume fit place à un lent sourire. Une petite lueur s'alluma au fond de ses yeux, tandis que, d'un regard expérimenté, il suivait les longues et fortes lignes de son corps. Son sourire s'élargit, et il éclata d'un rire tonitruant.

— « Par les clous du Seigneur ! » rugit-il. « C'est la bienvenue du guerrier ! Et quel gage m'offres-tu en échange de ta vie, ma jolie ? »

Elle lui lança une cinglante insulte.

— « Vraiment ? Quelles vilaines paroles pour une si belle bouche, ma dame. Je ne nie pas que tu te soies battue en brave. Nul homme n'aurait pu faire mieux, et beaucoup auraient fait pis. Mais contre Guillaume... » Il gonfla son torse splendide et lui sourit des profondeurs de sa barbe fournie. « Viens, ma jolie, » ordonna-t-il. « Je parie que ta bouche est plus douce que tes paroles. »

Jirel frappa le tibia d'un des gardes de son talon éperonné et se dégagea tandis que l'homme rugissait de douleur, donnant dans le ventre de l'autre un coup de son genou bardé d'acier. Elle avait déjà fait trois longues enjambées vers la porte lorsque Guillaume la rattrapa. Elle sentit ses bras se refermer autour d'elle et frappa futilement de ses talons hérissés de pointes les jambières de l'armure de Guillaume, se tordant comme une maniaque, luttant avec ses genoux et ses éperons, faisant d'inutiles efforts pour rompre la corde qui immobilisait ses mains. Guillaume éclata de rire puis la tourna face à lui, regardant avec un sourire l'éclat meurtrier de ses yeux jaunes. Ensuite, il lui souleva délibérément le menton de son poing et inclina sa bouche vers la sienne. La bordée d'insultes s'interrompit un moment.

— « Par le Ciel, on croirait embrasser la lame d'une épée, » dit Guillaume en relevant ses lèvres.

Jirel balbutia une phrase qui fut miséricordieusement étouffée lorsque, tournant la tête de côté avec la rapidité du serpent, elle enfonça ses dents dans le cou de Guillaume. Elle rata la jugulaire d'une fraction de centimètre.

Guillaume s'abstint de toute parole. Malgré ses contorsions enragées, il parvint à immobiliser la tête de Jirel et enfonça ses doigts de fer dans ses joues, l'obligeant à desserrer les dents. Lorsqu'il se fut libéré, il contempla un instant le feu jaune de ces yeux dont l'ardeur aurait suffi à brûler son visage tanné ! Il sourit à nouveau et, levant sa main nue, la frappa au visage avec une force telle qu'elle alla s'effondrer au milieu de la salle. Elle ne se releva pas.

2

Les yeux jaunes de Jirel s'ouvrirent sur les ténèbres. Elle resta immobile, essayant de mettre de l'ordre dans ses pensées. Peu à peu, elle se souvint, et étouffa dans son coude un sanglot. Joiry était tombé. Elle resta un long moment sans bouger, se forçant à faire face à la réalité.

Un bruit de pas la sortit de sa détresse. Elle s'assit prudemment, essayant de déterminer dans quelle partie de Joiry sa suzeraine était emprisonnée. Elle savait que les pas qu'elle avait entendus étaient ceux d'un garde, et l'odeur de la pierre humide lui apprit qu'elle se trouvait sous terre. Dans un des petits cachots du donjon, évidemment. Elle se leva sans bruit et marmonna un juron en sentant sa tête tourner puis ses tempes battre. Elle inspecta le cachot à tâtons. Dans un coin, elle découvrit un solide tabouret de bois. Satisfaite, elle le saisit par un pied et longea silencieusement les murs jusqu'à ce qu'elle eût trouvé la porte.

Par la suite, le garde se souvint d'avoir entendu le plus poignant appel à l'aide qui eût jamais retenti à ses oreilles, et aussi d'avoir déverrouillé la porte. Ensuite, il ne se souvenait plus de rien, jusqu'à ce qu'on le retrouve dans le cachot fermé, étendu sur le sol, le crâne fracturé.

Jirel monta à tâtons le sombre escalier de la tourelle nord, le cœur empli de pensées sanguinaires. Dans la nuit totale, elle revoyait le visage méprisant et balafré de Guillaume, sa barbe impertinente fendue par la blancheur de son hilarité. Elle se souvenait du poids de ses lèvres, de la force de ses bras autour d'elle. La violence de la fureur qui l'étreignait lui donna le vertige, et elle dut se retenir aux murs pour ne pas tomber. Un brouillard

sanguinaire l'enveloppa, et son esprit brûlé de folie forgea peu à peu une résolution. Lorsque cette pensée lui apparut, elle s'arrêta un moment et sentit un souffle glacial la caresser. Avec un petit frisson, elle se secoua et continua son ascension, un sourire de louve aux lèvres.

Les étoiles qu'elle apercevait parfois par les meurtrières de la muraille lui apprirent qu'il ne devait pas être loin de minuit. Elle montait d'un pas silencieux et ne fit aucune rencontre. Sa petite chambre au sommet de la tour était vide. Même la paillasse où dormait la petite servante n'avait pas été occupée cette nuit. Jirel parvint à se défaire seule de son armure. Sa chemise de daim était raide de sueur et tachée de sang. Elle la jeta dédaigneusement dans un coin. Ses yeux ne contenaient plus qu'une flamme contenue et secrète. En souriant elle enfila une chemise de daim fraîche par-dessus sa chevelure ébouriffée, puis revêtit une courte tunique en mailles d'acier. Elle enferma ses jambes dans les jambières d'un légionnaire anonyme, relique du temps où Rome régissait le monde. Elle passa un poignard dans sa ceinture et saisit sa longue épée, lame nue. Puis elle redescendit.

Elle savait qu'il y avait eu des réjouissances dans la grande salle cette nuit-là, et le lourd silence qui planait entre les murailles lui apprit que la plupart de ses ennemis avaient sombré dans un sommeil aviné. Elle eut une brève pointe de regret en pensant à ses fûts de vins de France si honteusement gâchés et elle songea qu'une femme déterminée armée d'une bonne épée pourrait faire des ravages dans les rangs des ennemis endormis avant qu'ils parviennent à la maîtriser. Mais elle abandonna ces idées, car Guillaume avait dû poster des sentinelles et il eût été dommage de perdre si tôt sa secrète liberté.

Une fois parvenue en bas des escaliers obscurs, elle traversa un coin de la vaste salle centrale dont les ténèbres cachaient, elle en était sûre, des dormeurs ivres morts et pénétra dans l'obscurité moins impénétrable de la petite chapelle primitive dont Joiry s'enorgueillissait. Elle comptait y trouver le père Gervase et fut heureuse de constater qu'elle ne s'était pas trompée. Il était à genoux devant l'autel et se dressa dans sa robe noire. La lueur des étoiles entrant par l'étroite fenêtre se reflétait sur sa tonsure.

— « Ma fille, » murmura-t-il, « mon enfant ! Comment avez-vous pu vous échapper ? Voulez-vous que je vous trouve une monture ? Si vous parvenez à passer les rangs des sentinelles, vous

pourrez atteindre le château de votre cousin au lever du jour. »

Elle le fit taire d'un geste de la main levée.

— « Non, » dit-elle. « Ce n'est pas dehors que je compte aller cette nuit. Le voyage que je veux entreprendre est plus dangereux encore. Donnez-moi l'absolution, mon père. »

Il la regarda sans comprendre.

— « Dites. »

Elle était tombée à genoux et agrippait la rude étoffe de sa robe avec des doigts suppliants.

— « Donnez-moi l'absolution ! Je vais cette nuit descendre en enfer pour supplier le démon de me donner une arme, et je ne suis pas certaine de revenir. »

Gervase se pencha et lui serra les épaules avec des mains qui tremblaient.

— « Regardez-moi ! » ordonna-t-il. « Savez-vous ce que vous dites ? Vous allez... »

— « En bas, » dit-elle d'une voix ferme. « Seuls vous et moi connaissons l'existence de ce passage, mon père — et encore ignorons-nous ce qui se trouve au-delà. Mais pour obtenir une arme contre cet homme-là, je serais prête à risquer pire encore. »

— « Si j'étais certain que vous parliez sérieusement, » murmura-t-il, « j'irais de ce pas réveiller Guillaume pour vous remettre entre ses mains. Ce serait un sort plus doux, ma fille. »

— « Je traverserais l'enfer pour lui échapper, » murmura-t-elle avec véhémence. « Oh ! Dieu sait que je n'ignore pas les amours légères... mais être livrée au bon plaisir du premier venu pour une nuit ou deux, avant qu'il me brise le cou ou me vende comme esclave — et que de plus cet homme soit Guillaume ! Ne comprenez-vous donc pas ? »

— « Oui, ce serait une grande honte, mais pensez, Jirel ! Pour cette honte-ci, il y a repentir et absolution, et pour cette mort-ci, les portes du ciel s'ouvriront toutes grandes. Mais pour l'autre chose, Jirel... De toute l'éternité vous n'en ressortirez peut-être pas, ni corps ni âme, si vous descendez... là. »

Elle haussa les épaules.

— « Pour me venger de Guillaume, je m'y rendrai, même si je dois brûler en enfer pour toujours. »

— « Jirel, vous ne comprenez pas. Ce serait un sort pire que les feux de l'enfer. Ce serait... au-delà des limites de tous les enfers que nous connaissons. Je pense que les plus cruelles flammes de

Satan seraient un souffle paradisiaque, comparées à ce qui vous attendrait. »

— « Je sais. Croyez-vous que j'irais là-bas si je n'en étais pas certaine ? Mais où trouverai-je l'arme dont j'ai besoin si ce n'est en dehors de l'empire de Dieu ? »

— « Jirel, vous n'irez pas ! »

— « Gervase, j'irai ! Me bénirez-vous ? » Les yeux jaunes et incandescents, chatoyants à la lumière des étoiles, fixèrent ceux du prêtre.

Un moment passa, puis il baissa la tête. « Vous êtes ma dame. Je vais vous donner la bénédiction de Dieu, mais, là où vous allez, elle ne vous servira de rien. »

3

Elle redescendit dans les donjons. Longtemps, elle descendit dans l'obscurité totale, foulant des pierres suintantes dans un air empli de relents d'humidité, au milieu de ténèbres qui n'avaient jamais connu la lumière du jour. Une autre fois, elle aurait eu peur peut-être, mais la flamme de la haine qui brûlait derrière ses yeux lui était une torche éclairant son chemin. Elle ne pouvait se défaire de la sensation des bras de Guillaume l'enserrant, du baiser rageur de ses lèvres. Elle émit une plainte douloureuse tout au fond de sa gorge, et une bouffée de haine brûlante l'envahit.

Dans les ténèbres tangibles, elle arriva enfin à un mur, dont elle commença à déloger les pierres de son unique main libre, car elle ne voulait pas lâcher son épée. Les pierres n'avaient pas été jointes de mortier et elles cédaient facilement. Lorsque l'ouverture fut suffisante, elle passa de l'autre côté et se trouva sur une rampe de pierre polie en pente descendante. Elle débarrassa le trou des débris qui l'encombraient et l'agrandit pour permettre un passage plus aisé. Lorsqu'elle reviendrait — si jamais elle revenait — il était fort possible qu'elle eût à se hâter.

Au bas de la rampe, elle s'agenouilla sur les froides pierres et tâta le sol autour d'elle. Ses doigts suivirent l'imperceptible tracé d'un cercle, et elle chercha à tâtons l'anneau se trouvant à son centre. Il était du métal le plus froid qu'elle eût jamais touché,

et le plus poli. Elle ne put l'identifier. Jamais la lumière du jour n'avait éclairé ce métal-là.

Elle tira. La pierre ne bougea pas, et elle finit par prendre son épée entre ses dents pour y employer ses deux mains. Même ainsi, ses forces furent à peine suffisantes — bien qu'elle fût plus vigoureuse que bien des hommes. Enfin, la dalle se souleva avec un étrange soupir. Un frisson parcourut la peau de Jirel.

Elle reprit son épée à la main et s'agenouilla sur les bords du gouffre invisible. Une fois, et une fois seulement, elle avait suivi ce chemin, et elle n'aurait jamais pensé trouver une raison suffisamment impérieuse pour l'y contraindre de nouveau. C'était le plus étrange chemin qu'elle connût. Sans doute, pensait-elle, n'existait-il nulle part au monde un passage semblable à celui-ci. Il n'avait pas été conçu pour des pieds humains. C'était un puits étroit qui ne cessait de descendre en tournant. Un serpent aurait pu s'engager dans les incessantes spirales de la vertigineuse descente — mais il n'existait pas sur terre de serpent assez gros pour remplir ce puits. Ce n'étaient pas des voyageurs humains qui en avaient usé les parois, et elle préférait ignorer quelles créatures avaient pu les polir, au cours de combien de siècles...

Elle n'aurait jamais pu réussir sa première expédition, pas plus que quiconque après elle, si un humain inconnu n'avait pratiqué des encoches qui permettaient une lente descente ; du moins croyait-elle que c'était un humain. En tout état de cause, la forme des encoches permettait plus ou moins que des pieds et des mains y trouvent une prise, et elles n'étaient pas trop espacées. Quant à savoir quels êtres avaient construit le puits lui-même, en une époque depuis longtemps oubliée : avant l'homme, la terre était habitée par des démons, et le monde était très, très vieux.

Elle se retourna et s'engagea, les pieds en avant, dans le puits en spirale. La première fois, Gervase et elle y étaient descendus en suant de peur à la pensée de ce qui les attendait en bas, et il leur avait semblé que des démons leur tiraient les pieds. Mais cette fois-ci, elle se laissa glisser avec aisance dans l'interminable spirale, ne se raccrochant avec les mains que lorsqu'elle allait trop vite. Elle tourna ainsi, interminablement, toujours plus bas.

C'était une longue descente. Avant peu, le curieux vertige qu'elle avait ressenti la première fois l'envahit de nouveau — un vertige, qui n'était pas entièrement imputable aux innombrables spirales qu'elle décrivait, car il s'y mêlait un déséquilibre plus profond, comme si la matière même qui l'entourait était devenue

instable. Les angles de ces courbes avaient quelque chose de particulier. Elle n'était pas très experte en géométrie, mais elle sentait intuitivement que les courbes et les pentes qu'elle suivait n'étaient pas du même ordre que les angles et les pentes du monde qu'elle connaissait. Ils la menaient vers l'inconnu et les ténèbres, mais elle avait l'obscur sentiment que ces ténèbres et ce mystère étaient plus profonds que ceux du monde physique, comme si le tracé particulier du puits avait été conçu de façon à traverser non seulement le sous-sol mais l'espace polydimensionnel — et peut-être aussi le temps. Tout cela, elle ne le pensait même pas consciemment, mais en descendant, en tournant dans un trouble vertigineux, elle avait la certitude que jamais elle n'avait entrepris un aussi fantastique voyage.

Plus bas, toujours plus bas. Elle glissait rapidement, mais elle savait que cela cesserait. Lors du premier trajet; ils avaient pris peur et, songeant qu'il faudrait remonter cette interminable spirale, avaient tenté de s'arrêter avant qu'il fût trop tard. Cela s'était avéré impossible. Une fois engagé, on ne pouvait plus s'arrêter. Elle avait essayé, mais des vagues épaisses de nausées avaient failli lui faire perdre conscience ; c'était comme si elle avait essayé d'arrêter le cours d'un inexorable processus naturel. Les atomes même de leurs corps se rebellaient contre une telle interférence.

Mais plus tard, contrairement à leur attente, la remontée ne s'était pas avérée difficile. Une fois de plus, la mystérieuse et inquiétante différence de ces angles s'était manifestée. Ils semblaient défier la gravité ou bien, de quelque façon inconcevable, passer hors de sa portée. Comme au cours de la descente, ils avaient souffert de nausées et de vertiges, mais à travers les brumes confuses de leurs esprits il leur avait semblé qu'ils glissaient aussi rapidement en montant qu'en descendant — peut-être, dans ce puits, n'y avait-il ni haut ni bas.

Le tracé vertical du puits s'infléchissait progressivement, jusqu'à se transformer en tunnel en pente douce. Pour un humain, c'était le passage le plus difficile, bien qu'il eût sans doute été conçu pour freiner la descente vertigineuse des êtres pour lesquels le puits avait été creusé. Il était trop étroit pour qu'elle pût s'y retourner ; les jambes allongées et la tête rentrée dans les épaules, elle devait se pousser péniblement avec les bras. Ce fut

avec bonheur qu'elle sentit ses talons émerger dans un espace libre ; elle se dégagea de la bouche du tunnel et se releva dans l'obscurité.

Elle s'arrêta un moment pour reprendre ses esprits. Oui, c'était bien le début du long passage qu'elle avait emprunté avec le père Gervase lors de leur première exploration. Ils ne l'avaient découvert que par un imprévisible hasard, et ce n'était que par défi qu'ils avaient poussé jusque-là. Il s'était avancé plus loin qu'elle — elle était jeune encore, et plus respectueuse de l'autorité — et lorsqu'il était revenu, très pâle dans la lumière de là torche, il s'était hâté de la faire remonter.

Elle se mit à avancer pas à pas, se souvenant de ce qu'elle-même avait aperçu dans les ténèbres non loin de là et se demandant malgré elle, en sentant son cœur se pincer, ce qui avait fait revenir le père Gervase avec une telle hâte. Ses explications ne l'avaient jamais entièrement satisfaite. Ç'avait été ici... ou un petit peu plus loin ? Le silence rugissait dans ses oreilles.

Puis, juste devant elle, les ténèbres bougèrent. Simplement cela — un vaste, un impondérable déplacement des solides ténèbres. Jésus ! Jamais elle n'avait vu cela ! D'une main, elle agrippa la croix qu'elle portait autour du cou et, de l'autre, la garde de son épée. Puis, *cela* la frappa avec la violence d'un ouragan, la précipitant d'un mur à l'autre, en hurlant et glapissant comme les mille démons du vent, cyclone d'obscurité effrénée qui la secouait sans merci, arrachant ses cheveux défaits et délirant à ses oreilles avec les myriades de voix de toutes les choses perdues qui crient et pleurent dans la nuit. La terreur et la solitude de ces voix arrachèrent des larmes à ses yeux et une épouvante sans nom la traversa, car ce tourbillon vivait d'un instinct redoutable, chose animée balayant les ténèbres des profondeurs, chose impie qui la faisait frémir de terreur tout en la touchant au cœur par ces pitoyables voix perdues gémissant dans le vent en un lieu où aucun vent ne pouvait souffler.

Puis le phénomène cessa aussi brusquement qu'il avait commencé, sans que le moindre murmure, le moindre souffle commémore son passage. Seul s'attardait dans le cœur de Jirel l'écho des tristes gémissements de ces voix et du féroce hurlement de ce vent. Abasourdie, elle tenait son épée d'une main vaine ; des larmes coulaient sur son visage. Pauvres petites voix plaintives ! Elle essuya ses larmes d'une main tremblante et serra les dents pour lutter contre la faiblesse qui l'envahissait. Il lui fallut plu-

sieurs minutes avant de pouvoir continuer. Au bout de quelques pas, ses genoux cessèrent de trembler.

Le sol était lisse et sec. Il descendait en pente douce et elle se demandait vers quelles profondeurs insondables elle s'acheminait à présent. Le lourd silence était retombé, et elle s'efforçait de percevoir un autre son que celui de ses bottes de cuir souple. Soudain, son pied glissa sur une zone humide. Elle se baissa pour explorer le sol de ses doigts. Irrationnellement, elle sentait que ce n'était pas de l'eau et que c'était rouge... Ses doigts suivirent les immenses contours d'une empreinte de pied — un pied aplati, à trois orteils comme celui d'une grenouille, mais d'une taille monstrueuse. Et l'empreinte était récente. En un terrible éclair de mémoire, elle revit ce qu'elle avait aperçu lors de sa première descente. Elle avait une torche alors, mais maintenant elle était aveugle dans l'obscurité, qui était l'habitat naturel de la créature...

Elle cessa d'être Jirel de Joiry, furie vengeresse en quête d'une arme démoniaque, et ne fut plus qu'une femme apeurée, perdue, seule dans les ténèbres impies. Ce souvenir était si vivant... Puis elle revit le visage moqueur de Guillaume, sa barbiche noire épousant la ligne de son menton volontaire, les dents fortes et blanches qui riaient. Une flamme la parcourut et lui redonna des forces, et elle redevint Jirel, résolue à assumer sa vengeance. Elle avança lentement, balayant l'air de son épée tous les trois pas pour ne pas être surprise par quelque monstre de cauchemar prêt à l'étreindre dans ses bras écrasants. Mais son dos n'était pas protégé, et des frissons glaciaux le parcouraient.

Le passage semblait ne pas avoir de fin. De ses mains, elle pouvait toucher les murs lisses et froids, et son épée levée effleurait le plafond. Elle croyait suivre un tunnel creusé par un ver, aveuglée sous le poids de myriades de tonnes de terre. Elle en sentait de tous côtés la pression accablante et se surprit à prier pour que ce souterrain s'achève bientôt, quelle que pût être la suite.

Ce fut plus étrange encore qu'elle n'aurait pu le rêver. Brusquement, l'oppression immense et impondérable cessa. Elle ne sentait plus l'immense masse de terre l'écrasant de toutes parts. Les murs également avaient disparu et, au lieu du sol poli, ses pieds foulaient des pierres grossières. L'obscurité qui lui bandait les yeux avait, elle aussi, subi un indescriptible changement. Ce n'était plus tant de l'obscurité que du vide : non pas absence

de lumière mais néant. Des abîmes qu'elle ne pouvait voir s'ouvraient tout autour d'elle. Elle savait seulement qu'elle se trouvait au seuil d'un immense espace dans lequel elle sentait des présences sans nom. Elle luttait en vain pour percer ce néant du regard, et quelque chose lui serrait péniblement la gorge.

Elle leva le bras et toucha la chaîne de son crucifix, qui était tendue et vibrante. Un sourire sans joie naquit sur ses lèvres, car elle commençait à comprendre. Le crucifix ! C'était sa chaîne qui se resserrait autour de son cou. D'une main qu'elle ne pouvait empêcher de trembler, elle la défit et laissa tomber la croix sur le sol. Alors la stupéfaction la suffoqua.

Comme au sortir d'un rêve, le néant qui l'entourait s'était ouvert sur de lointains infinis. Elle se trouvait au sommet d'une colline sous un ciel constellé d'étoiles étrangères. A ses pieds, s'étendaient des vallées brumeuses d'où émergeaient les pics de lointaines montagnes. Autour d'elle, grouillaient furieusement des petites créatures aveugles, pleines de rage et de bave, qui faisaient claquer leurs dents acérées, avec un bruit révoltant.

Elle avait du mal à discerner ces créatures obscènes, tant la colline était sombre. Son épée se leva comme de son propre chef et sabra furieusement dans le tas des êtres immondes et ténébreux qui sautaient autour de ses jambes. Plusieurs moururent avec des glapissements aigus, en éclaboussant de leur sang ses cuisses nues, et les autres prirent la fuite en pantelant désespérément. Leurs pattes faisaient un curieux bruit humide sur les pierres.

Jirel cueillit une poignée de l'herbe grossière qui croissait en ce lieu et frotta les taches impures qui souillaient ses jambes, tout en parcourant du regard cette contrée si impie que nul homme porteur d'une croix ne pouvait la voir. Ici, elle trouverait peut-être l'arme qu'elle cherchait ! Derrière elle, à flanc de colline, s'ouvrait le tunnel par lequel elle était arrivée. Au-dessus d'elle, brillaient les étranges étoiles. Elle ne reconnut pas une seule constellation, et si les éclats les plus vifs étaient vraiment des planètes, elles étaient bien étranges elles aussi, teintées de violet, de vert ou de jaune. L'une d'entre elles était cramoisie, comme une pointe de feu. Au loin, par-delà les collines, elle discerna une majestueuse colonne de lumière — mais cette lumière n'était pas éclatante et n'illuminait pas le ciel aux alentours, pas plus qu'elle ne projetait d'ombres. Ce n'était rien qu'un simple pilier lumineux s'élevant haut dans la nuit. Il semblait artificiel, peut-être même

construit de main d'homme, bien qu'elle n'osât espérer trouver présence humaine en ce lieu.

En dépit de ses efforts pour se rassurer, elle avait presque cru trouver les pavés chauffés au rouge de l'enfer traditionnel et ce paysage agréable, éclairé par des étoiles, la surprenait tout en la rendant plus circonspecte. Ce n'étaient pas des hommes qui avaient construit le tunnel, et rien ne l'autorisait à croire qu'elle trouverait des hommes ici. Elle était certes stupéfaite de trouver un vaste ciel si loin sous terre, mais suffisamment intelligente pour comprendre que, quel que fût le chemin suivi par elle, elle ne se trouvait plus sous terre. Nulle cavité souterraine ne pouvait contenir ce ciel étoilé. Elle appartenait à une époque crédule et accepta sans trop de questions ce nouvel environnement. Tout au plus était-elle un peu désappointée. Dans les rues incandescentes de l'enfer, elle aurait sans doute eu plus de chance de trouver une arme contre Guillaume.

Elle nettoya son épée sur l'herbe, puis descendit lentement la colline. La lointaine colonne de lumière semblait lui faire signe. Après un moment d'indécision, elle alla dans cette direction. Elle n'avait pas de temps à perdre, et peut-être y trouverait-elle ce qu'elle cherchait.

L'herbe rude et sèche lui éraflait les jambes et s'inclinait avec bruit sous ses pas. Parfois, elle trébuchait sur les pierres, car la colline était abrupte, mais elle en atteignit le pied sans encombres et s'engagea dans les prés. Il lui semblait avancer d'un pas curieusement léger. L'herbe se courbait à peine sous son poids, et elle s'aperçut qu'elle pouvait faire d'immenses enjambées en planant comme si ses talons avaient des ailes. Elle avait l'impression de rêver. La gravité devait être moindre que là d'où elle venait. Frôlant à peine le sol, elle progressait à une vitesse stupéfiante.

Elle traversa ainsi des prairies couvertes de cette étrange herbe dure, ainsi qu'un ou deux ruisseaux qui ne cessaient de murmurer solitairement dans un langage presque humain, et ne ressemblant en rien à l'habituel gargouillis des eaux vives de la Terre. Il lui arriva de passer par un espace de ténèbres absolues, comme une poche de vide suspendue dans l'air. Elle s'en dégagea en haletant et en ouvrant des yeux outragés. Elle commençait à comprendre que ce pays était moins innocent et moins normal qu'il ne le paraissait au premier abord.

Longtemps, longtemps, elle avança à cette vitesse surprenante. Les prés filaient sous ses pieds agiles et, peu à peu, la colonne de

lumière grandissait devant elle. Elle voyait maintenant que c'était une tour ronde aux parois lumineuses, pareilles à des murs de flammes s'élevant du sol. Elle paraissait pourtant stable et solide, et elle ne projetait aucune lumière alentour.

Bientôt, grâce à sa vitesse surnaturelle, elle arriva tout près de son but. Le sol devenait marécageux, et une lourde odeur fangeuse monta à ses narines. Elle vit qu'une bande de terrain instable, parsemé de touffes de joncs noirâtres, la séparait de la lumière. Çà et là, dérivaient des taches blanchâtres aux contours imprécis. Peut-être étaient-ce des bêtes, peut-être seulement des lambeaux de brume. La faible lumière des étoiles ne permettait guère de s'en assurer.

Elle avança prudemment entre les fondrières, sautant avec une étonnante légèreté d'une touffe de joncs à l'autre, effleurant à peine du pied la vase noirâtre où de grosses bulles paresseuses venaient crever. Cet endroit lui répugnait.

A mi-chemin, elle vit l'une des masses blanchâtres s'approcher d'elle avec des mouvements lents et erratiques, des bonds apparemment désordonnés. Elle crut d'abord que c'était un objet, tant ses mouvements semblaient dénués de but. Puis un bond disgracieux l'amena plus près, avec force éclaboussements et bruits de succion. A la lumière des étoiles, elle vit soudain ce que c'était ; la nausée lui noua la gorge et son cœur s'arrêta un instant de battre. C'était une femme, belle, dont la blanche nudité affectait les douces courbes d'une statue de marbre. Elle était accroupie à la façon des grenouilles et, comme elles, elle détendit brusquement les jambes pour effectuer un saut maladroit, avant de retomber lourdement dans la vase à quelque distance de Jirel qui l'observait avec stupéfaction. La femme ne semblait pas l'avoir vue, et son visage couvert de boue était dénué de toute expression. Jirel la regarda s'éloigner, jusqu'à ce qu'elle ne fût plus qu'une tache errante dans la pénombre. Une fois le premier choc passé, elle ressentit de la pitié, ainsi qu'un ressentiment mêlé d'incrédulité envers l'être, ou la chose, qui avait pu faire tomber aussi bas une si adorable créature — la condamnant à sauter comme une grenouille maladroite dans une boue noire, avec un esprit vide et des yeux fixes et aveugles. Pour la seconde fois, tout en continuant son chemin, elle sentit la brûlure inaccoutumée des larmes.

En un sens, pourtant, cette vision la rassurait. La forme humaine n'était donc pas inconnue ici. Peut-être y trouverait-elle aussi des démons de cuir pourvus de sabots et de cornes — elle en était presque persuadée — mais du moins ne serait-elle pas seule à être humaine. Mais si tous les autres étaient aussi pitoyables et dénués d'esprit que cette femme... Elle préféra ne pas poursuivre cette pensée déplaisante. Et ce fut avec soulagement qu'elle sortit enfin du marécage peuplé de ces pathétiques formes blanches.

Seul un étroit espace la séparait maintenant de la tour. C'était bien un édifice, et la lumière était la matière même dont il était composé. Elle avait du mal à comprendre comment la chose était possible, mais elle devait se fier au témoignage de ses yeux. La tour était délimitée par des murs et des colonnes de lumière solide, aux contours nettement définis, n'irradiant pas au-dehors. En approchant, elle vit que cette lumière était en mouvement, comme si elle s'élevait d'une source souterraine ou illuminait des parois d'eau jaillissant sous une forte pression. Mais son intuition lui disait que ce n'était pas de l'eau, mais bien de la lumière tangible.

Elle avança d'un pas hésitant, en serrant très fort son épée. Les abords du terrible et majestueux pilier étaient pavés d'une matière lisse et noire qui ne réfléchissait pas la lumière et d'où s'élevaient massivement les murs étincelants aux arêtes fortement dessinées. L'inconcevable immensité de cette tour la réduisait à une taille infinitésimale. Elle leva des yeux que la lumière n'éblouissait pas, essayant de comprendre. De la lumière solide et n'irradiant pas, cela semblait impossible, et pourtant c'était bien ce qu'elle avait devant elle.

4

ELLE ne distingua les détails architecturaux de la grandiose tour qu'en l'examinant de très près. Ils ne lui rappelaient rien de connu, ces grands piliers et ces arches entourant la base, pas plus que ce stupéfiant portail de lumière jaillissante et prisonnière. Elle se tourna vers l'ouverture, car la lumière paraissait si tangible que, même si elle l'avait osé, elle ne pensait pas qu'elle aurait pu la traverser.

Elle s'engagea sous le portail insensé et regarda à l'intérieur, glacée d'effroi par la démesure des lieux. Il lui sembla qu'elle pouvait entendre le sifflement de la lumière s'élançant vers les hauteurs. Elle voyait un globe majestueux, une salle pareille à l'intérieur d'une bulle, tellement immense que l'œil avait peine à en percevoir la courbure. Et au centre de ce globe flottait une lumière. Jirel ferma puis rouvrit les yeux. Oui, une lumière suspendue au centre d'une bulle de lumière. Une flamme pâle et stable, mais en quelque sorte vivante et animée, et plus vive que la sereine lumière de la tour, car ses yeux souffraient de la fixer.

Elle resta figée sur le seuil, n'osant s'aventurer plus loin. Tandis qu'elle hésitait, la lumière se modifia ; sa pâleur se teinta d'un rose d'abord léger, puis de plus en plus soutenu, qui devint enfin couleur de sang. Et sa forme subit d'étranges changements. Elle s'allongea en un ovale, sa base se fendit en deux branches et deux tentacules surgirent de son sommet. Le rouge sang pâlit de nouveau et la lumière s'adoucit, comme si elle se retirait dans les profondeurs de cette chose en formation. Jirel regardait, fascinée, le souffle coupé, se cramponnant des deux mains à son épée. La lumière prenait la forme d'un être humain... d'une femme... une femme de haute taille, vêtue d'une cotte de mailles, aux cheveux roux ébouriffés, dont les yeux fixaient les yeux jumeaux qui, du portail, la regardaient...

— « Bienvenue, » dit la Jirel suspendue au centre du globe, d'une voix résonnante et forte malgré la distance qui les séparait. A la porte, Jirel se retint de respirer, émerveillée et effrayée. C'était elle, jusqu'au moindre détail, une Jirel reflétée — oui, c'était cela, une Jirel reflétée sur une surface éclatante, débordante d'une irrésistible lumière. Cette lumière brillait par ses yeux, et la forme tout entière ne semblait se maintenir que par un effort immense, prête à chaque instant à redevenir lumière pure et sans forme. Mais la voix, non, la voix n'était pas la sienne. Elle était emplie d'un savoir aussi étranger que les murs de lumière eux-mêmes. Son ton était moqueur :

« Bienvenue ! Franchis le portail et entre, femme ! »

Elle leva un regard méfiant sur les murs vivants qui l'entouraient et recula instinctivement d'un pas.

« Entre, entre ! » insista la voix moqueuse émise par l'image de ses propres lèvres. Quelque chose lui déplaisait dans cette voix.

« Entre ! » cria la voix, et cette fois, c'était un ordre.

Jirel plissa les paupières. Son instinct l'avertissait de ne pas y

aller, et pourtant... Elle dégaina le poignard qu'elle avait passé à sa ceinture et le jeta vivement dans l'immense globe. Il frappa le sol sans le moindre bruit et fut instantanément entouré d'une lumière si vive qu'elle dut détourner les yeux, mais il lui sembla que le poignard grandissait, devenait immense et nébuleux, entouré d'un cerne de lumière aveuglante. En un éclair, il se volatilisa, comme si les atomes qui le constituaient avaient explosé et s'étaient dispersés dans la luminescence dorée de la majestueuse bulle. Le poignard disparu, l'éclat lumineux se calma et Jirel resta à fixer un sol vide.

L'autre Jirel éclata d'un rire résonnant, plein de malice et de mépris.

« Soit, » dit la voix, « reste où tu es. Je ne t'aurais pas cru tant d'intelligence. Alors, que cherches-tu ici ? »

Jirel eut du mal à retrouver sa voix.

— « Je cherche une arme, » dit-elle, « une arme contre un homme que je hais tant qu'il n'en existe pas d'assez terrible sur Terre pour l'utiliser contre lui. »

— « Tu le hais tant ? » dit la voix rêveusement.

— « De tout mon cœur ! »

— « De tout ton cœur ! » répéta le voix, avec un rire indéfinissable qui éveilla d'interminables échos tout autour du globe gigantesque. Elle ne savait ce que signifiait cette décision, mais le sang lui monta aux joues. Lorsque les derniers échos se furent tus, la voix reprit, avec une indifférence totale :

« Donne à cet homme ce que tu trouveras dans le temple noir du lac. Je t'en fais don. »

Les lèvres qui étaient celles de Jirel se tordirent en un rire insupportablement moqueur, puis la lumière abandonna cette image qui était sa réplique fidèle. Les contours se fondirent et, avant que le rire de dérision eût cessé de se répercuter dans la vaste salle, les yeux éblouis de Jirel virent qu'il n'y avait plus, de nouveau, qu'une lumière éclatante et sans forme brûlant au milieu de la bulle.

Jirel fit volte-face et, un bras sur ses yeux douloureux, s'éloigna d'un pas incertain. Ce ne fut qu'en atteignant les limites de la zone noire et fangeuse qu'elle se rendit compte qu'elle ne savait comment atteindre le lac où l'attendait son arme. Elle se souvint aussi combien il est fatal d'accepter un cadeau offert par un dé-

mon. L'acheter, le gagner, mais ne jamais accepter qu'on vous en fasse don ! Bah... Elle haussa les épaules et s'engagea sur l'herbe rude. Elle était sûrement damnée de toute façon, pour s'être aventurée ici de son plein gré, et dans un tel but. On ne perd son âme qu'une fois.

Elle leva les yeux vers les étoiles étrangères en se demandant quelle direction prendre. Le ciel la regardait aveuglément avec sa myriade d'yeux sans signification. Une étoile tomba, et son âme superstitieuse y vit un signe. Elle s'engagea d'un pas décidé sur la sombre prairie, dans la direction où la traînée lumineuse s'était évanouie. Il n'y avait pas de barrière marécageuse de ce côté, et elle prit immédiatement la démarche dansante et étrangement légère que la faible gravité de ce lieu autorisait. Tout en glissant rapidement à fleur de terre, elle se souvenait, dans un monde lointain, jadis, de l'arrogante gaieté d'un homme et du poids impérieux de sa bouche sur la sienne. Un chaud bouillonnement de haine monta à ses lèvres et elle éclata d'un rire sauvage, plein de l'espoir d'un triomphe prochain. Quelle chose épouvantable l'attendait dans le temple du lac, quel châtiment infernal qui par ses propres mains serait transmis à Guillaume ? Son âme ne serait pas un prix trop élevé pour faire taire le rire de cette bouche et emplir de terreur ce regard qui l'avait raillée.

De telles pensées l'accompagnèrent durant une bonne partie de son voyage. Elle ne sentait pas sa solitude ni sa peur dans ces ténèbres inquiétantes à travers lesquelles la majestueuse colonne derrière elle ne projetait nulle lumière. La prairie monotone défilait sous ses pieds, insubstantielle comme en un rêve. Peut-être était-elle immobile et était-ce le sol qui bougeait ; il lui fallait si peu d'efforts pour avancer... Elle avait maintenant la certitude d'aller dans la bonne direction, car deux autres étoiles étaient tombées en décrivant le même arc dans le ciel.

La prairie n'était pas inhabitée. Parfois, elle sentait des présences dans l'obscurité et, une fois, elle tomba au beau milieu d'un nid des affreuses petites créatures qu'elle avait rencontrées au sommet de la colline. Elle se précipitèrent sur elle en faisant claquer leurs dents, dans une rage aveugle et féroce. Elle balaya frénétiquement l'air de son épée, écœurée par le bruit mou de leurs pattes et par les souillures immondes dont sa lame se couvrait. Elle les repoussa et continua son chemin, luttant contre une insurmontable nausée, car elle n'avait jamais connu chose aussi répugnante que ces petits monstres.

Elle traversa un des ruisseaux solitaires qui murmuraient en un langage presque humain et, parvenue sur l'autre rive, s'immobilisa soudain en sentant le sol trembler sous le roulement lointain d'un galop innombrable. Elle sonda les ténèbres d'un regard craintif ; le rythme s'accrut et elle entrevit, sur sa gauche, une ligne indécise dont la blancheur tranchait sur l'horizon obscur. Le son des sabots se fit plus distinct et, de la nuit, émergea une troupe de chevaux blancs comme neige. Leur crinière volait au vent de leur course et le panache de leur queue épousait le rythme de leur galop. La beauté de leurs mouvements coupa le souffle à Jirel. Ils passèrent à peu de distance, relevant fougueusement leur fière tête, frappant le sol d'un sabot impatient.

Lorsqu'ils arrivèrent à sa hauteur, elle vit l'un d'eux trébucher contre son voisin le plus proche, qui secoua la tête en tous sens avec surprise, et elle comprit alors qu'ils étaient aveugles, qu'ils menaient leur course folle et splendide dans des ténèbres plus épaisses encore que celles qu'elle traversait à tâtons. Elle vit aussi que leur robe était couverte de sueur, leurs lèvres remplies d'écume et que, de leurs naseaux, coulait un sang écarlate. Parfois, l'un d'eux tombait d'épuisement. Et pourtant ils continuaient à galoper follement et aveuglément dans la nuit, poussés par une force dépassant leur entendement.

Lorsque le dernier passa en chancelant, ses beaux flancs encollés de sueur, elle le vit relever haut la tête en crachant une bave écumeuse et émettre un hennissement aigu vers les étoiles. Il lui sembla que ce son était étrangement compréhensible et il lui parut entendre l'écho d'un nom : « Julienne! Julienne ! » dans ce cri aigu et désespéré. Cette discordance, ce désespoir amer lui serrèrent si fort le cœur que, pour la troisième fois, les larmes lui brûlèrent les paupières.

Le roulement de tonnerre s'éloigna, mais l'écho de ce cri si terriblement humain hanta longtemps ses oreilles. Elle continua, refoulant les larmes versées pour cet animal beau et aveugle, épuisé et chancelant, hurlant de son gosier de bête, hurlant sans espoir un nom de femme dans la nuit totale où il était perdu à jamais.

Puis une autre étoile tomba du ciel, et elle pressa le pas, fermant son esprit à cette étrange et incompréhensible sensiblité qui accompagnait d'un contrepoint de larmes la nuit étoilée de ce pays. Certes, elle n'était pas arrivée dans un abîme de soufre et de poix où des démons cornus dansent dans les flammes, mais

elle commençait à croire qu'elle traversait peut-être, après tout, une sorte d'enfer.

Un moment elle aperçut quelque chose briller au loin, puis une colline cacha à sa vue cette source de clarté. Des choses pâles flottaient autour d'elle avant d'aller se perdre dans le noir. Elle fut heureuse de ne pas avoir l'occasion de les voir de plus près. Lorsqu'elle remonta la pente opposée, elle revit la tache lumineuse : c'était une étendue répandant une douce lueur. Espérant que c'était un lac, elle accéléra le rythme de ses enjambées immatérielles.

C'était bien un lac — un lac comme il ne pouvait en exister que dans cet enfer obscur. Elle fit halte sur ses bords, se demandant si c'était là le lieu dont avait parlé le démon de lumière. L'étendue d'eau noire et luisante se soulevait doucement, lentement, d'un mouvement qui n'évoquait en rien les eaux que connaissait Jirel. Dans ses profondeurs, pareilles à des vers luisants prisonniers dans la glace, brillaient des myriades de petites lumières, immuablement fixes, qui ne participaient pas au mouvement de l'onde. Comme elle regardait, un sifflement étouffé retentit au-dessus d'elle et un trait de lumière perça les ténèbres. Elle leva les yeux à temps pour voir un objet lumineux décrire une courbe dans le ciel et tomber silencieusement dans l'eau ; des ondulations phosphorescentes vinrent paresseusement mourir sur la rive avec de mystérieux murmures, comme si chaque cercle successif prononçait la syllabe d'un mot.

Elle leva les yeux pour chercher l'origine des lumières tombantes mais ne vit que les muettes étoiles étrangères. En se penchant pour scruter le centre d'où partaient les ondulations, elle crut voir, à l'endroit où l'objet était tombé, une nouvelle lumière scintiller dans l'eau. Mais, après un moment, elle abandonna sa vaine curiosité et se mit en quête du temple dont avait parlé le démon de lumière.

Il lui sembla apercevoir quelque chose de noir au centre du lac et, bientôt, son regard distingua une arche de ténèbres se profilant sur le fond étoilé de l'eau. Ce pouvait être un temple, en effet. Elle contourna lentement le lac dans l'espoir de s'en rapprocher. Ce n'était guère que du noir contre le noir constellé de lumières du lac, comme dans un ciel nocturne un espace vide d'étoiles. Soudain, quelque chose la fit trébucher.

Le regard étonné de ses yeux jaunes devina une étrange et indiscernable obscurité. Elle était solide au toucher mais absolument inexistante pour l'œil. Comment l'œil peut-il voir ce qui n'existe qu'en termes de vide et d'absence ? Cela avait la forme d'une marche et, en la suivant attentivement des yeux, elle vit que c'était le début d'un sombre pont s'avançant au-dessus du lac, étroit, incurvé, fait de néant. Il semblait ne pas avoir de surface, et c'était à peine si elle pouvait voir ses contours se détacher sur les ténèbres moindres qui l'entouraient. C'était pourtant un objet tangible : une arche sculptée dans une solide obscurité — et qui menait là où elle désirait aller, car elle avait acquis la naïve certitude que la tache obscure occupant le centre du lac était le temple qu'elle cherchait. Les étoiles tombantes l'avaient guidée, et elle ne pouvait pas se tromper.

Elle serra les dents, agrippa son épée et posa le pied sur le pont. Il avait la fermeté du roc mais n'était guère large et n'avait pas de parapet. Elle n'avait guère fait plus de deux pas lorsque le vertige la saisit ; l'eau s'enflant doucement sous elle lui faisait tourner la tête, ainsi que les étoiles qui scintillaient étrangement dans ses profondeurs. Elle n'osait détourner les yeux de peur de perdre pied sur l'étroite arche de ténèbres, pont suspendu à travers le vide, allée de néant qui seule la séparait d'un gouffre. Arrivée à mi-chemin, le lent mouvement de l'eau, l'illusion de vastes espaces constellés sous elle et ce pont qui, devant elle, semblait n'être fait que d'espace vide se combinèrent pour la submerger d'un insurmontable vertige. Elle chancela, et le pont lui parut osciller du même vertige qu'elle, arc gigantesque se balançant au-dessus du vide étoilé.

Le temple était plus proche, mais elle ne le voyait guère plus nettement que de la rive. Lui aussi semblait n'être qu'un néant confusément délimité sur le fond d'un ciel foisonnant d'étoiles ; ses arches et ses colonnes s'inscrivaient immatériellement sur les eaux scintillantes. Le pont obscur s'inclinait bruquement vers les portes du temple. Jirel parcourut les derniers mètres en courant comme une folle et s'arrêta, pantelante, sous l'arche à peine discernable qui marquait l'entrée du temple. Elle essayait de percer l'obscurité d'un regard méfiant, se protégeant de son épée levée. Car, bien que ce lieu fût vide et totalement silencieux, elle y sentait une présence.

Ce qu'elle regardait semblait n'être qu'un petit espace découpé dans le lac étoilé. Elle distinguait des murs et des colonnes de

ténèbres absolues contre les eaux scintillantes et là où les étoiles mouchetaient le ciel, mais aux endroits où le ciel était noir, elle ne voyait aucune différence. Le temple — si c'en était bien un — était petit : juste quelques mètres carrés de vide et de néant. Mais, en son centre, se tenait une image.

Elle la fixa en silence, sentant monter en elle un désir imprécis, comme un ordre venu d'ailleurs. L'image était faite d'une substance noire de nature indéfinie, mais différente de celle qui composait le bâtiment, car malgré les ténèbres elle la voyait nettement. Elle avait une forme semi-humaine et était accroupie, le corps tendu en avant, la tête levée. Elle était étrange et asexuée. Son unique œil central était fermé comme en extase et ses lèvres s'avançaient comme pour un baiser. Bien que ce ne fût qu'une image n'ayant pas même l'apparence de la vie, elle avait la certitude qu'un être vivant habitait ce temple, un être étranger et innommable dont la présence la fit instinctivement reculer.

Elle resta immobile pendant une longue minute, hésitant à pénétrer dans un lieu où résidait un être aussi inconcevablement différent — et elle sentait à peine le muet désir monter en elle. Elle s'aperçut peu à peu que toutes les lignes et tous les angles de cette structure que la vue avait peine à saisir convergeaient vers un point central qui était occupé par l'image. Même l'audacieuse courbure du pont semblait désigner ce point. Une observation plus attentive lui révéla que les étoiles du lac et celles du ciel formaient des constellations dont le point focal était également cette image. Toutes les lignes, toutes les courbes de cet univers à peine visible semblaient graviter autour de cette chose accroupie devant elle, avec son œil fermé et ses lèvres en attente.

Imperceptiblement, cette convergence universelle commença à exercer sur elle son influence. Sans même s'en rendre compte, elle avança d'un pas hésitant. Mais ce pas suffit à déclencher le besoin impérieux qui sommeillait en elle, engloutissant tous ses sens avec l'impétuosité d'un ouragan. Elle s'approcha, impuissante, tandis qu'une infime portion de son esprit, demeurée lucide, comprenait que la folie la submergeait, qu'elle cédait à l'aveugle et irrésistible envie à laquelle l'incitaient toutes les lignes dont ce temple était construit. Les étoiles tournoyaient autour d'elle tandis qu'elle avançait, posait les mains sur les épaules de l'image — l'épée oubliée semblant donner l'accolade au cou tordu de celle-ci —

levait sa tête auréolée de roux et posait aveuglément sa bouche sur les lèvres charnues.

. Elle reçut ce baiser dans un rêve ; dans un rêve vertigineux et confus elle crut sentir les lèvres froides comme du métal bouger sous les siennes. Et dans l'union née de ce baiser — femme au sang chaud et image de pierre anonyme — dans l'union de ces lèvres, quelque chose pénétra jusque dans son âme, quelque chose de glacial et d'étourdissant, étranger au-delà de toute expression. Cela pesait sur son âme tremblante comme une masse glacée venue du néant, une bulle renfermant une épouvante sans nom. Elle en sentait le poids écrasant, et une partie intangible d'elle-même se dérobait devant ce contact. C'était comme le poids du remords ou du désespoir, mais plus étrange et plus glacial encore et, lui semblait-il, chargé de terreurs futures, comme si ce poids n'était qu'un œuf où couvaient des choses dont l'abomination faisait chavirer la pensée.

Peut-être ce baiser n'avait-il pas duré plus que l'espace d'un soupir, mais pour elle il fut interminable. Dans un rêve, l'irrésistible envie l'abandonna. Dans un rêve vague, elle lâcha les épaules de l'image de pierre, et, de nouveau, son épée fut lourde dans sa main ; elle la regarda longuement tandis que son esprit embrumé se clarifiait un peu. Lorsqu'elle eut complètement repris conscience, son corps était comme brisé et elle se tenait la tête basse devant l'image aveugle et extatique, avec dans le cœur le poids mort et gris d'un très ancien chagrin, porteur d'une menace glaciale qu'aucun mot n'aurait pu décrire.

En même temps qu'elle recouvrait ses esprits, elle chancela sous le coup d'une terreur absolue — terreur née de cette image et de ce temple de ténèbres, de ce froid lac étoilé et de tout cet univers immense, sombre et menaçant. Une nostalgie désespérée l'envahit, un tremblant désir de retrouver son monde, et même la furie sanguinaire, et même le poids de la bouche de Guillaume et la fiévreuse insolence de son regard. N'importe quoi, mais pas ceci. Sans même en avoir conscience, elle se mit à courir. Ses pieds touchaient à peine le pont étroit, légers comme l'aile d'une mouette volant à fleur d'eau. Le vide étoilé du lac passa sous elle en un éclair et ses pieds retrouvèrent la terre ferme. Au loin elle vit la tour de lumière, et les sombres prairies, et plus loin encore une colline oblitérant les étoiles. Elle courait.

Elle courait avec les ailes que donne la terreur, et le vent de sa course éveillait des hurlements démoniaques. Elle courait

comme pour fuir son propre corps devenu curieusement étranger, lourd du poids d'une inexplicable condamnation. Elle repassa le vallon hanté de formes pâles qui s'écartèrent devant elle, parcourut dans une terreur frénétique les prés accidentés. Elle courait, courait et bondissait avec l'agilité surhumaine que lui permettait la faible gravité, plus légère qu'un cerf, mais sa panique l'étouffait et le poids qui pesait sur son âme était trop lourd et trop triste pour les larmes. Elle fuyait pour y échapper, mais la terrible certitude qu'elle portait en elle une chose innommable et impensable ne cessait de croître.

Longtemps, sans sentir la fatigue, elle glissa au ras de l'herbe rude, ses cheveux roux flottant au vent. Sa panique finit par se calmer, mais le sentiment d'un irrémédiable désastre ne la quitta pas. Pleurer l'aurait soulagée, mais les larmes semblaient se congeler dans les froides ténèbres de son âme prise dans de grises glaces étrangères.

Et peu à peu, dans ses ténèbres intérieures, une attente sauvage se fit jour. Se venger de Guillaume ! Du temple, elle n'avait rapporté qu'un baiser ; c'était donc cela qu'elle devait lui donner. Dans une exultation triomphale, elle pensa à ce que ce baiser libérerait sur l'homme sans défiance. Elle l'ignorait mais se faisait une joie cruelle de l'imaginer.

Elle avait dépassé la colonne, longé le marécage où les maladroites formes blanches sautaient toujours avec lourdeur d'un trou de vase à l'autre, et elle courait vers la colline lorsque l'horizon commença à pâlir. Une terreur nouvelle l'étreignit, une peur terrible de voir le jour se lever sur ce pays impie. Elle ne savait pas au juste si c'était la lumière elle-même qu'elle craignait ou ce que cette lumière révélerait. Mais son instinct lui disait que, pour ne pas perdre la raison, elle devait quitter ce pays avant que le jour se lève. Elle redoubla d'efforts, forçant ses membres las à effectuer des bonds encore plus légers. Mais déjà les étoiles disparaissaient, un éclat d'un vert bizarre envahissait le ciel et l'air prenait une désagréable teinte d'un gris indéfinissable.

Elle monta la colline aussi vite que le lui permettaient ses forces déclinantes. Elle était à peine à mi-chemin du sommet lorsque son ombre commença à se projeter sur les pierres ; mais cette ombre était méconnaissable, pareille au symbole épouvantable d'une chose qui échappait à son entendement. Elle en dé-

tourna les yeux, de peur que cette sinistre signification ne vienne assaillir son cerveau.

Au-dessus d'elle, le sommet de la sombre colline se détachait sur un ciel de plus en plus clair. Elle se força à aller plus vite encore, serrant très fort son épée, envahie par l'idée que, si elle voyait en plein jour les petites abominations qui l'avaient accueillie de leurs féroces claquements de dents lors de son arrivée, elle se laisserait aller à des hurlements hystériques et que ce serait la fin.

L'entrée béante du souterrain était déjà visible, et son obscurité serait un refuge bienvenu. Elle fut prise d'un désir presque irrésistible de se retourner pour avoir une vision d'ensemble du pays qu'elle avait traversé et elle se cramponna à son épée pour lutter contre ce besoin insidieux. Un grouillement naquit autour de ses pieds ; se mordant la lèvre inférieure, elle fit décrire de grands arcs à sa lame sans baisser les yeux. Elle entendit des glapissements aigus et le bruit des pattes humides sur la pierre ; par trois fois sa lame trancha des masses molles, tandis que les petites mâchoires claquaient méchamment. Puis elle se dégagea et monta encore, manquant sans cesse de tomber et réprimant le hurlement qui voulait absolument sortir de sa bouche.

Tout au long de ces derniers mètres, elle combattit ce désir croissant car elle savait que, si elle lui cédait, elle ne cesserait pas de hurler avant que sa gorge soit en sang.

Lorsqu'elle arriva à l'entrée, des gouttes de sang tombaient de sa lèvre inférieure où ses dents s'étaient enfoncées. Entre les cailloux, elle vit briller un petit objet familier, un objet qui lui était infiniment cher. Avec un sanglot de soulagement, elle se baissa pour ramasser le crucifix qu'elle avait arraché de son cou lors de son arrivée. Dès que ses doigts se refermèrent sur lui, une obscurité protectrice l'ensevelit de son immense manteau. Avec un indicible soulagement, elle parcourut à tâtons les deux pas qui la séparaient encore du souterrain.

L'obscurité amie recouvrait ses yeux d'un voile impénétrable et elle l'accueillait avec bonheur en repensant à son ombre si affreuse sur la colline et aux premiers rayons de ce sauvage soleil sur ses épaules. Elle avançait dans le noir, reprenant lentement le contrôle de son corps tremblant et de ses poumons douloureux, calmant doucement la terreur que le jour levant avait inexplicablement éveillée en elle. Et lorsque cette terreur se fut dissipée, elle retrouva le poids douloureux qui pesait sur son esprit. Elle l'avait

presque oublié dans sa panique, mais maintenant, dans ces ténèbres souterraines, cet épouvantable pressentiment l'oppressait plus que jamais et elle marchait dans une sorte d'hébétude, alourdie par le destin fatal qu'elle portait en elle.

Rien ne s'opposa à son passage, aucune des menaces imprécises qui peuplaient ces lieux souterrains ne bondit à sa rencontre. Dans l'état de stupeur confuse où elle se trouvait, elle s'en rendit à peine compte. Une seule fois elle entendit des sons témoignant d'une autre présence — un souffle rauque accompagné d'un grincement d'écailles contre la paroi — mais cela devait provenir d'un autre souterrain, car elle ne rencontra rien.

Puis elle buta contre une froide muraille. Avec des gestes automatiques et à peine conscients, elle en tâta la surface jusqu'à ce qu'elle eût trouvé l'ouverture du puits. La pente montait doucement dans le noir. Elle avança lentement en rampant, traînant son épée derrière elle, jusqu'à ce que la pente plus forte et l'étroitesse du puits la forcent à se mettre à plat-ventre. Puis, s'aidant des mains et des pieds, elle remonta la spirale glissante et humide.

Bientôt elle avança sans efforts, comme si elle n'avait plus à lutter contre la gravité. Le curieux vertige propre au puits l'envahit, accompagné de l'impression que d'étranges modifications affectaient la substance même de son corps. Dans les brumes de son engourdissement, elle se sentait glisser naturellement le long de la spirale et, de nouveau, elle eut l'obscur sentiment qu'il n'existait ici ni haut ni bas. Longtemps, vertigineusement, elle tourna.

Lorsque la spirale se termina enfin, et qu'elle sentit sous ses doigts les contours de l'ouverture au-dessus de laquelle se trouvaient les plus profonds donjons de Joiry, elle se hissa en un dernier effort et resta longtemps allongée sur le sol dur et froid, tandis que les brumes qui encombraient son esprit se dispersaient, la laissant seule avec ce poids funeste qu'elle portait en elle. Lorsque les ténèbres eurent cessé de tournoyer autour d'elle et que le sol se fut stabilisé, elle se leva avec lassitude et repoussa la dalle fermant l'ouverture. Ses mains frissonnèrent malgré elle au contact de l'anneau froid et lisse qui n'avait jamais vu la lumière du jour.

Lorsqu'elle se retourna, elle comprit pourquoi les ténèbres n'étaient plus aussi impénétrables. Une lumière vacillante dessi-

nait les contours du trou qu'elle avait percé dans le mur... y avait-il un siècle de cela ? Après ce long séjour dans l'obscurité, cette lueur l'aveugla presque. Elle resta un moment immobile, protégeant ses yeux d'une main, puis elle se décida à rejoindre la lumière familière des torches. C'était certainement le père Gervase qui attendait son retour. Même lui n'avait pas osé s'aventurer jusqu'au bord du puits.

Elle sentait vaguement qu'elle aurait dû éprouver un soulagement intense à la perspective d'être enfin revenue à la sécurité et au monde des hommes. Mais, en montant péniblement la pente qui la menait à la lumière et à la chaleur, elle ne ressentait que le poids de l'horreur fatale emprisonnée dans son esprit accablé.

Elle franchit l'ouverture béante et se dirigea vers la lumière des torches qui l'attendaient, se souvenant avec un triste sourire qu'elle l'avait agrandie afin de pouvoir échapper éventuellement à quelque horreur qui l'aurait poursuivie lors de son retour. Hélas, elle ne pouvait échapper à l'épouvante qu'elle portait en elle. Il lui sembla que son cœur battait plus lentement et qu'il s'arrêtait presque parfois, avant de repartir comme un coureur épuisé.

Elle émergea dans la lumière des torches, pâle et chancelante, la bouche rougie par le sang coulant de sa lèvre, ses jambes nues sous les jambières et son épée souillée par les petites monstruosités qu'elle avait tuées à l'entrée du souterrain. Sous les mèches défaites de ses cheveux roux ses yeux avaient le regard vide et froid, tourné vers l'intérieur, de ceux qui ont vu des choses innommables. Sa beauté dure et resplendissante était devenue terne et souillée comme la lame de son épée ; en voyant son regard, le père Gervase frissonna et se signa.

5

Un petit groupe l'attendait — le prêtre sombre et inquiet, Guillaume splendide à la lumière des torches, grand et arrogant, et une poignée d'hommes d'armes apeurés dansant d'un pied sur l'autre en tenant des torches vacillantes. Quand Jirel aperçut Guillaume, un éclair momentané redonna vie à ses yeux mornes et lugubres, et son cœur las bondit comme un cheval qui sent l'éperon, envoyant un sang rageur courir dans ses veines.

Guillaume, magnifique dans son armure, nonchalamment appuyé sur sa grande épée et la toisant dédaigneusement de toute sa hauteur, sa petite barbe noire en avant. Guillaume, aux mains de qui Joiry était tombé. Guillaume.

Rien au monde n'était plus lourd que le fardeau qu'elle portait au cœur de son être — un fardeau si lourd qu'elle avait peine à ne pas fléchir les genoux, si lourd que son cœur peinait. Elle avait une envie irrésistible de s'abandonner, de s'effondrer à jamais sous ce poids écrasant, de s'étendre, vaincue, dans le lieu glacial et gris qu'elle entrevoyait confusément à travers les nuages qui s'amoncelaient autour d'elle. Mais Guillaume était là, sinistre et souriant, et sa haine envers lui la rongeait avec âpreté. Elle devait faire cet effort. A n'importe quel prix. Car elle savait maintenant que la mort l'attendait si elle portait ce fardeau trop longtemps. Elle savait que c'était une arme à double tranchant, capable de se retourner contre celui qui la brandissait s'il tardait trop à frapper. Elle le savait malgré les brumes qui s'épaississaient dans son cerveau. Il lui fallut rassembler toutes ses forces pour faire les quelques pas qui la séparaient de lui. Elle trébucha à la fin, laissa échapper son épée qui tomba avec un bruit assourdissant, puis leva les bras vers lui.

Il la saisit violemment de ses mains dures et chaudes. Avec un rire triomphant et haïssable, il pencha la tête pour prendre la bouche qu'elle lui offrait. Juste avant que s'unissent leurs lèvres, il dut voir son regard sauvage et victorieux. Mais cela ne le fit pas hésiter. Sa bouche écrasa lourdement celle de Jirel.

Ce fut un long baiser. Elle le sentit se raidir entre ses bras. Elle sentit les lèvres pressées sur les siennes se glacer et, peu à peu, le sombre poids qu'elle portait en elle s'allégea, s'éleva, quitta son esprit embrumé. Un sang riche et généreux coula de nouveau dans ses veines. Le monde reprit vie. Elle s'arracha à Guillaume et recula d'un pas pour regarder son visage, avec des yeux où se faisait jour un terrifiant triomphe.

Elle vit les couleurs l'abandonner, la rigidité de la pierre envahir ses traits rudes. Seuls ses yeux demeuraient vivants — des yeux torturés où naissait la compréhension. Elle en fut heureuse, car elle voulait qu'il sache ce qu'il en coûte d'embrasser Jirel de Joiry sans en être prié. Elle observa ses yeux tourmentés avec un cruel sourire et elle vit quelque chose de froid et d'étranger l'envahir, faisant lentement naître en lui une émotion que nul homme n'avait jamais expérimentée. Elle sentit cette émotion

dans son regard — inconnue, épouvantable, telle que nul être de chair et de sang n'aurait dû la connaître. Un désespoir insondable et glacé que seul peut-être avait ressenti quelque inconcevable créature hantant le vide informe et gris, un désespoir trop hideux, trop étranger pour qu'un être humain pût le supporter. La lugubre épouvante qu'elle lut dans ses yeux la fit frissonner, et elle comprit qu'il existait des émotions, des peurs et des joies trop étrangères aux facultés des êtres de chair pour qu'ils puissent leur survivre. Elle vit cette épouvante se répandre en lui, grise et froide comme le fer, faisant craquer la substance même de son corps sous son poids implacable.

Puis le changement devint apparent. Une stupéfaction mortelle envahit Jirel, tandis qu'elle se demandait comment son corps et son âme avaient pu supporter la semence de cette terrifiante floraison ; il n'y avait rien d'étonnant à ce que son cœur eût ralenti sous ce poids insoutenable. Il se tenait debout, les bras en avant, figé dans la position où elle l'avait quitté. D'immenses frissons commencèrent à agiter son corps qui vacillait au rythme des torches, spectre gris dans la coquille de son armure, aux yeux emplis d'un indicible tourment. Elle vit la sueur perler sur son front et un filet de sang couler de sa bouche comme s'il s'était sectionné la langue dans l'agonie de cette inconcevable émotion. Un dernier frisson l'agita avec violence et il rejeta la tête en arrière, sa petite barbe noire et frisée levée vers le plafond ; les muscles noueux de son cou se tendirent désespérément et, de ses lèvres, jaillit un long cri d'une totale inhumanité. Le sang de Jirel se glaça et elle se boucha les oreilles pour ne pas entendre. Ce cri avait une signification : il exprimait une émotion atroce, qui qui n'était ni la peine ni le désespoir ni la colère, mais qui était bien plus étrangère et d'une tristesse infinie. Puis ses genoux fléchirent, ses longues jambes cédèrent ; il tomba dans un fracas de métal et resta étendu, immobile, sur le sol de pierre.

Nul doute n'était possible. Il était mort. Jirel le regarda, figée dans une immobilité totale, et il lui sembla que toutes les lumières du monde venaient de s'éteindre. Un moment auparavant, il était encore si grand et plein de vie, si majestueux dans la lumière des torches... Elle sentait encore son baiser, la dure chaleur de ses bras...

En un éclair aveuglant, elle comprit ce qu'elle avait fait. Elle connaissait maintenant la nature de la violente ivresse qui l'envahissait chaque fois qu'elle pensait à lui ; elle comprenait le

sens du rire railleur du démon de lumière — et elle sut de quel prix elle devait payer le cadeau du démon. Plus jamais, dans l'univers entier, il n'y aurait de lumière, maintenant que Guillaume n'était plus.

Le père Gervase la prit doucement par le bras. Elle se dégagea d'un geste impatient et mit un genou à terre devant le corps de Guillaume, baissant la tête pour que ses cheveux roux cachent ses larmes.

Traduit par Frank Straschitz.
Titre original : Black god's kiss.

FRITZ

LEIBER

Le vaisseau lève l'ancre à minuit

Malgré de nombreuses nouvelles parues dans notre pays, le lecteur français reste dans une ignorance quasi totale de l'envergure réelle de l'œuvre de Fritz Leiber, l'un des plus féconds et des plus inspirés des auteurs américains de la grande génération : celle dont les débuts remontent à la période 1940. Deux romans seulement de Leiber ont en effet paru en France : A l'aube des ténèbres, *au Rayon Fantastique en 1958, et* Guerre dans le néant, *feuilleton publié — au milieu d'ailleurs de l'incompréhension d'une bonne*

partie du public — dans les numéros 1 et 2 du nouveau Galaxie.

L'éclectisme du talent de Leiber lui a permis d'aborder avec bonheur à peu près tous les genres. A ses débuts, il a écrit des nouvelles fantastiques où le surnaturel s'insère dans le décor réaliste du monde moderne quotidien. A l'opposé de cette veine, il a produit à la même époque une étonnante série d'heroïc fantasy épico-burlesque : les aventures du Grey Mouser (un ancêtre de Cugel l'Astucieux de Jack Vance), dont les nouvelles ont fourni la matière de trois recueils intitulés Swords of Lankhmar, Swords against wizardry et Swords in a mist. Dans son roman Conjure wife, la sorcellerie fait bon ménage avec la science. Dans une autre série de nouvelles et de romans (à laquelle appartient Guerre dans le néant), il décrit les phases multiples d'un vaste conflit mené par deux races extra-terrestres à travers le Temps et auquel les humains sont épisodiquement mêlés. Beaucoup de ses nouvelles publiées dans les années cinquante sont des tableaux amers ou sarcastiques de mondes post-atomiques ou de sociétés futures aliénées ; d'autres renversent avec allégresse les tabous sexuels dont Leiber a été, avec Sturgeon et Farmer, l'un des principaux dénonciateurs dans la science-fiction ; d'autres encore explorent les abîmes du subconscient ou les dédales psychanalytiques des déviations de la personnalité. Enfin, dans l'un de ses plus récents romans : The wanderer (qui reçut le Hugo du meilleur livre SF de l'année lors de sa parution en 1965), Leiber brosse en une gigantesque fresque le tableau de la grande panique qui s'empare de l'humanité au moment où le globe terrestre va être frappé par une catastrophe à l'échelle planétaire.

De l'énumération qui précède, on retient l'idée, déjà énoncée plus haut, de la variété du registre dans lequel s'exerce l'inspiration de Leiber. Variété qui se retrouve aussi dans la diversité des styles qu'il emploie, dans sa manière non orthodoxe d'aborder des thèmes qui sembleraient exiger des traitements plus conventionnels (une des raisons, principalement, de l'accueil incertain rencontré en France par Guerre dans le néant). Si les textes de Leiber ont un point commun, c'est précisément de ne pas plus se ressembler qu'ils ne ressemblent à ceux d'un autre auteur. Et pourtant, il y a toujours quand même entre eux un air de famille, la « touche » Leiber, une certaine acuité de regard, une optique différente, une intelligence et une sensibilité voilées explosant parfois en une gerbe de lyrisme, un mélange de tendresse et de cynisme, de pessimisme et de générosité, une amertume masquée sous la désinvolture, un non-conformisme qui lui fait écarter les solutions de facilité au risque de choisir des voies biscornues qui le coupent de son public, un refus permanent de ce qui est « dans le vent » et qui « peut plaire ». Au total : l'œuvre d'un écrivain solitaire, têtu, parfois déconcertant, souvent inoubliable, rébarbatif pour qui l'ignore, enrichissant pour qui a appris à l'aimer. Un écrivain aujourd'hui âgé de 59 ans, dont de récentes photos nous montraient le majestueux visage au faciès aristocratique, aux yeux de visionnaire, à la léonine chevelure de neige. Un écrivain qui, à son âge, conserve une verdeur de ton et une jeunesse d'inspiration que pourraient lui envier beaucoup de ses contemporains ou même de ses cadets : Simak (65 ans) qui, malgré des

réussites encore notables (1), *n'est pas exempt d'une certaine tendance à verser dans le rabâchage ; van Vogt (58 ans), devenu pratiquement incapable d'écrire ; Asimov (50 ans), qui ne se consacre plus qu'à la vulgarisation scientifique ; Sturgeon (51 ans), que de dramatiques problèmes personnels ont éloigné depuis longtemps de la création littéraire. A leurs côtés, Leiber poursuit impavidement une production dont rien ne semble devoir entamer le cours serein et toujours renouvelé. Il a récemment reçu un Hugo (le troisième de sa carrière) pour son récit* Gonna roll the bones, *classé meilleure novelette de l'année 1968. Et son dernier roman en date :* A specter is haunting Texas, *qui vient de sortir aux Etats-Unis, s'impose déjà comme l'un des livres les plus fracassants et les plus controversés de l'année (sa version française paraîtra prochainement en feuilleton dans* Galaxie*). Ajoutons que le public français aura bientôt une vue plus complète de l'œuvre de Leiber, puisque la trilogie du Grey Mouser sera éditée l'an prochain dans un hors série du C.L.A. et que l'on murmure qu'un éditeur parisien — non spécialisé dans la SF — s'intéresserait à* The wanderer.

Dans cette œuvre si diversifiée, Le vaisseau lève l'ancre à minuit *occupe une place bien rangée. C'est un Leiber classique et très « sage » que nous présente cette nouvelle : une histoire d'amour « pas comme les autres », toute en finesse, en résonances douce-amères, écrite presque avec la nostalgie d'une aventure vraiment vécue.*

A. D.

(1) Comme notamment *La planète des ombres*, un roman qui marque un heureux renouvellement de sa manière et dont la parution a débuté dans le numéro de mai de *Galaxie*.

CECI est l'histoire d'une femme qui était belle. Et d'un monstre.

C'est aussi l'histoire de quatre habitants de la planète Terre — stupides, égoïstes, enfermés dans leur contexte social. Nous quatre : Es qui était plus ou moins une artiste, Gene qui étudiait les atomes — et qui était en révolte contre le monde et contre lui-même — Louis qui philosophait et Larry — c'est moi — qui essayait d'écrire des livres.

C'était en août — un mois d'août étrange et étouffant — que nous avions fait la connaissance d'Helen. La date est fixée dans ma mémoire car notre petite ville venait de voir sa torpeur de bourgade du Midwest troublée par une série d'accès de panique, ce genre de grandes peurs qui suscitent une vague de faits divers insolites dans les journaux ou qui en

sont le produit — il est malaisé de dire où est la cause et où est l'effet. Des gens avaient vu des soucoupes volantes et entendu des bruits dans le ciel ; un membre de la section de géologie du collège avait tenté sans succès de découvrir une météorite. Un paysan qui habitait du côté des anciennes fosses à charbon était dans tous ses états : quelque chose « de grand et sans forme » avait semé l'affolement dans son poulailler et effrayé sa femme ; pendant deux jours, on avait fouillé les environs. En vain : c'était encore un de ces « monstres ruraux » jetant l'effroi dans les chaumières.

Les citadins eux-mêmes n'avaient pas été épargnés : leur fertile imagination s'était enrichie d'un « cambrioleur hypnotiseur », un individu apparemment inoffensif qui braquait une lumière tamisée dans les yeux des gens et, la nuit, fredonnait un chant de sirène devant leur maison. Durant une semaine, les élèves du lycée de jeunes filles avaient couiné deux fois plus fort après le crépuscule, les hommes avaient dévisagé les étrangers en roulant hardiment les épaules et les femmes s'étaient penchées avec inquiétude aux fenêtres pour sonder l'obscurité une fois les lumières éteintes.

J'étais allé prendre Gene à la bibliothèque du collège en compagnie de Louis et de Es dans l'intention d'aller manger un morceau avant de rentrer. Nous parlions de ces mystérieuses affaires, encore que, à ce moment, tout le monde ou presque eût cessé de s'y intéresser : une pincée de surnaturel qui donne le frisson, voilà un sujet de conversation tout trouvé quand il fait trop chaud pour penser sérieusement. L'allure traînante, nous nous sommes rendus à la Lune Bleue, l'unique restaurant ouvert la nuit fréquentable que possède notre morne petite ville (s'il y en a un, c'est à cause de la « jeunesse déréglée » constituant la population du collège) et nous avons découvert que Benny avait engagé une nouvelle serveuse.

C'était réellement une beauté dont le charme était beaucoup trop exotique pour l'établissement : des masses de boucles d'or pâle ramenées sur le sommet de la tête, un visage à la coupe aristocratique (je devinais à son regard gourmand que Es se voyait déjà en train de le sculpter), les yeux les plus rêveurs et les plus sereins qui fussent au monde.

Elle vint à notre table et attendit en silence notre commande. Sans doute parce que sa beauté nous désorientait, nous fîmes à fond notre numéro des « intellectuels expliquant avec précision et

patience leurs désirs à un représentant obtus du prolétariat ». La jeune fille nous écouta attentivement, acquiesça et ne tarda pas à revenir avec un plateau.

Louis avait commandé une simple tasse de café : elle lui apportait en plus la moitié d'une pastèque.

Louis contempla le fruit un moment, puis il gloussa et s'exclama d'une voix incrédule : « Tiens, c'était effectivement ça que je voulais. Mais je l'ignorais. Vous avez dû lire dans mon subconscient ! »

— « Qu'est-ce que c'est ? » s'enquit la serveuse. Sa voix grave et ravissante avait les mêmes intonations que celle de Benny.

Plongeant dans sa pastèque, Louis esquissa à son intention une explication rudimentaire du subconscient, susceptible d'être comprise par un élève du cours élémentaire, mais la jeune fille n'en fit aucun cas :

— « Vous vous en servez pour quoi ? » voulut-elle savoir.

Louis, qui ne manquait pas d'esprit, répondit :

— « Je ne m'en sers pas : c'est lui qui se sert de moi. »

— « Et c'est comme ça que ce doit être ? »

La question nous laissa pantois. Aussi, comme c'est moi le spécialiste de la bande quand il s'agit de traiter avec les classes inférieures, je lançai brillamment :

— « Comment vous appelez-vous ? »

— « Helen. »

— « Depuis combien de temps travaillez-vous ici ? »

— « Depuis deux jours, » dit-elle en faisant mine de regagner le comptoir.

— « Et où étiez-vous avant ? »

Elle leva les bras. « Oh... ici et là. »

Sur ce, Gene, dont l'humour incline au fantastique, intervint :

— « Vous êtes venue dans une soucoupe volante ? »

Elle se retourna vers lui et dit : « Vous êtes un malin. »

Il n'empêche qu'elle resta à rôder aux alentours de notre table à remplir les sucriers ou à faire Dieu sait quoi d'autre, tandis que nous donnions à notre conversation un tour des plus érudits, chacun de nous dévidant joyeusement sa petite bobine de jargon intellectuel à demi assimilé et d'opinions personnelles à moitié dégrossies. Mais sans cesse, nous avions conscience de la présence d'Helen.

La chose se produisit au moment où nous sortions. Nous étions devant la porte. Je ne sais quelle impulsion nous fit nous retour-

ner tous les quatre. Helen était derrière le comptoir et nous regardait. Ses yeux n'avaient plus rien de rêveur : son regard était attentif, intense et rayonnant. Elle souriait.

Mon coude frôlait le bras nu de Es — on était à l'étroit dans l'embrasure de la porte — et je sentis qu'elle frissonnait. Puis elle tressaillit imperceptiblement et je devinai que Gene qui la tenait par l'autre bras (ils se fréquentaient plus ou moins, tous les deux) avait resserré son étreinte.

Pendant peut-être trois secondes, nous sommes restés figés, le regard braqué sur Helen. Puis celle-ci baissa timidement les yeux et se mit à essuyer le comptoir avec un chiffon.

Nous avons gardé un silence total sur le chemin du retour.

Le lendemain nous sommes retournés chez Benny, plus tôt que la veille. Helen était toujours là, aussi belle que dans notre souvenir. Nous avons encore échangé avec elle quelques brèves remarques sur le mode taquin — sa voix ne ressemblait plus à celle de Benny — et nous avons organisé à nouveau un petit feu d'artifice d'intellectualité à son bénéfice. Avant de partir, Es s'approcha du comptoir et s'entretint en privé avec elle. La conversation dura une minute environ et s'acheva sur un coup de menton approbatif d'Helen.

— « Tu lui as demandé de poser ? » m'enquis-je lorsque nous fûmes sortis.

Elle hocha la tête et s'écria avec enthousiasme : « Cette fille a une académie unique au monde ! »

— « Au monde et ailleurs, » confirma Gene de mauvaise grâce.

— « Et un crâne passionnant. C'est à ne pas croire ! »

Que ce fût Es qui eût effectivement brisé la glace était caractéristique de notre comportement à tous quatre. Comme la plupart des intellectuels, nous étions assez timides et nous dressions sans cesse des barrières entre les autres et nous. Nous nous raccrochions à notre adolescence et à nos années de collège encore que, à l'exception de Gene, nous l'eussions tous quitté avec notre diplôme en poche. Au lieu de nous lancer dans la vie réelle, nous vivions aux crochets de nos parents et faisions de petits travaux de recherche pour les professeurs (Es avait quelques élèves auxquels elle donnait des leçons particulières). Dans cette ville, nous étions chez nous, nous avions un statut reconnu. Il était admis que nous étions terriblement intelligents et subtils, et on nous considérait comme les bohèmes locaux (bien que nous fussions

tout ce que l'on voulait sauf ça). Alors que, dans le monde réel, nous aurions été des blancs-becs.

Car le monde nous faisait peur. Nous redoutions qu'on ne s'aperçoive que les aptitudes et les projets dont nous nous vantions se réduisaient à bien peu de choses — et nos réalisations concrètes à zéro. Es n'était qu'une artiste médiocre ; elle refusait de se mettre à l'école des grands maîtres, surtout de ceux qui étaient encore en vie, de crainte que ne s'engloutisse son intéressante petite individualité. Louis n'était pas un vrai philosophe ; il se bornait à cultiver toute une série d'enthousiasmes intellectuels et à vivre en un état permanent de surexcitation intime — autant que stérile — par le truchement des pensées d'autrui. Pour ma part, mon moyen de défense contre le réel était une attitude supérieure et cynique ; j'avais amassé une remarquable collection d'informations glanées un peu partout, j'avais une opinion arrêtée sur n'importe quoi — et je savais toujours pourquoi rien ne valait la peine qu'on s'y intéresse. Gene, quant à lui, était le meilleur de nous quatre — et aussi le pire. Il était le plus jeune de la bande et n'avait pas terminé ses études ; il laissait percer des promesses dans le domaine de l'énergie nucléaire et des mathématiques. Mais quelque chose — peut-être sa petite taille, ainsi qu'une enfance confinée dans un milieu rural et puritain — lui avait donné un caractère ombrageux, l'esprit de contradiction et un goût de la violence qui risquait de lui causer un jour ou l'autre de graves ennuis. Il s'était déjà fait retirer son permis de conduire pour imprudence au volant et nous avions dû intervenir à plusieurs reprises — une fois sans succès — pour qu'il ne se fasse pas assommer dans les bistrots.

Nous parlions beaucoup de nos « travaux ». En fait, nous consacrions le plus clair de notre temps à lire des magazines et des romans policiers, à flâner, à nous saouler et à tenir des palabres intellectuelles sans fin.

Si nous avions une vertu, c'était la loyauté mutuelle qui nous liait, en dehors du fait que chacun de nous avait désespérément besoin des autres comme public. Il y avait toutefois une certaine authenticité dans notre fidélité.

Bref, comme tant d'êtres vivant sur une planète où l'esprit qui s'éveille vient à peine de prendre conscience des chaînes qui l'entravent, nous étions lâches, effrayés, frustrés, égocentriques, indolents, vains et prétentieux.

Considérant à quel point nous étions figés dans nos attitudes

mentales, l'impression phénoménale qu'Helen fit sur nous ne laisse pas d'être plus surprenante encore. En effet, un mois après avoir fait sa connaissance, notre hostilité à l'égard du monde extérieur avait fondu, nous nous intéressions sincèrement aux gens au lieu d'avoir peur d'eux et nous commençions à faire œuvre créatrice. Quelle stupéfiante victoire pour une petite serveuse inconnue!

Ce n'était pas qu'elle nous eût pris en main, ni qu'elle se donnât en exemple, ni rien de pareil. C'était même tout le contraire : je doute qu'elle ait prononcé plus d'une demi-douzaine de phrases positives (et elle n'agit qu'une seule fois de manière impulsive) pendant tout le temps où nous fûmes en contact avec elle. Son comportement était plutôt celui d'un meneur de jeu qui ne donne jamais son point de vue personnel mais se contente d'inciter les autres à exprimer le leur — c'était une maïeutique.

Nous nous rendions chez Es, par exemple ; Helen était en train de se rhabiller derrière le paravent ou prenait une tasse de thé entre deux séances de pose. Nous entamions un débat. Pendant un moment, elle écoutait, l'air rêveur, ombre parmi les ombres de la vieille pièce haute de plafond. Puis elle commençait de poser ses étranges petites questions et chacune nous découvrait de nouveaux horizons. Quand la discussion prenait fin — parfois à la Lune Bleue, parfois sous les érables du campus, parfois devant les puits de mine désaffectés et submergés — nous avions abouti quelque part. Au lieu de la clore en haussant les épaules avec lassitude, en ronchonnant cyniquement contre l'univers ou en nous saoulant pour oublier notre inutilité, nous nous séparions avec un plan d'action : des données à vérifier, quelque chose à écrire, une hypothèse à contrôler.

Et les gens ! Ah ! les gens... Comment aurions-nous jamais pu nous rapprocher d'eux sans Helen ? Sans elle, le brave Gus serait demeuré pour nous le vieux plongeur larmoyant de Benny. Mais, grâce à elle, nous le connûmes tel qu'il était vraiment : un héros de roman qui avait parcouru les Sept Mers, qui avait cherché de l'or dans l'Orénoque avec vingt Indiennes en guise de porteurs (parce que les mâles étaient trop paresseux et trop fiers pour se louer en aucune circonstance), qui avait marché à la tête de sa troupe d'amazones, un nouveau-né dans ses bras généreux (parce que les femmes lui avaient assuré qu'un petit d'homme était le seul fardeau dont un adulte pouvait se charger sans déchoir).

Gene lui-même se radoucissait. Je me rappelle que deux chauf-

feurs de camion jolis garçons s'étaient un jour mis en tête de courtiser Helen à la Lune Bleue. Aussitôt, les muscles de la mâchoire de Gene saillirent, son regard devint inexpressif tandis que son épaule droite commençait à s'agiter — et je me préparai à un esclandre. Mais Helen lâcha un mot de ci de là en riant avec douceur et entreprit de poser des questions aux deux routiers. Dix minutes plus tard, nous étions tous à l'aise et nous apprenions des choses que nous n'avions jamais imaginées sur les autoroutes mangées d'ombre, les diesels et leurs fiers pilotes à l'âme noire, si semblables à Gene par leur humeur acariâtre.

Mais c'était sur le plan individuel que l'influence d'Helen était le plus manifeste. Les œuvres de Es acquirent une envergure nouvelle. Elle renonça sans un regret au maniérisme qu'elle prisait jusque-là et développa rapidement un style classique qui, en même temps, était en quelque sorte, en prise directe sur le futur. A l'heure actuelle, elle est parvenue à la renommée ; ses sculptures sont toujours bonnes mais, au temps de sa « période hélénique », elles possédaient une sorte de magie que Es n'a pas retrouvée depuis. Cette aura subsiste dans ses œuvres d'alors, notamment dans le nu qu'elle fit d'Helen et qui recèle toute la sérénité, toute la rigueur des plus beaux spécimens de la statuaire égyptienne, plus beaucoup d'autres choses encore. Voyant l'ébauche prendre forme sous nos yeux, observant l'argile se muer en Helen sous les doigts de Es, nous avions vaguement le sentiment que, d'indéfinissable façon, Helen devenait en même temps Es tandis que Es devenait Helen. Et les rapports qui se nouaient ainsi entre les deux femmes étaient d'une telle beauté et d'une telle subtilité que Gene lui-même ne pouvait pas en prendre ombrage.

Dans le même temps, Louis abandonna ses amusements philosophiques inconstants et découvrit le champ de recherche pour lequel il était réellement doué : un mélange de sémantique et de psychologie introspective destiné à explorer l'univers intérieur chaotique de l'expérience humaine. Son approche aujourd'hui n'a plus le brio qu'elle avait quand Helen stimulait son intelligence, certes ; néanmoins, il poursuit avec ténacité des travaux qui promettent de compléter de toute une série de mots nouveaux le vocabulaire de la psychologie et, peut-être, de la langue anglaise.

Gene n'était pas encore mûr pour un travail créateur, mais l'étudiant d'avenir qu'il se bornait à être jusque-là devint à la surprise de ses maîtres un sujet brillant et des plus assidus. En dépit du nuage qui, désormais, assombrit son existence et ternit sa ré-

putation, il a réussi à trouver un poste intéressant dans un grand centre de recherches nucléaires.

Et moi... moi, je me suis réellement mis à écrire. Il est inutile d'en dire davantage.

Il nous arrivait parfois de débattre en petit comité de la mystérieuse influence qu'Helen avait sur nous, encore que, à cette époque, nous ne lui en attribuions nullement le crédit, et nous avions élaboré une théorie : Helen était un être totalement « naturel », un « noble sauvage », un pont menant à l'univers des réalités prolétariennes. Es fit une fois remarquer qu'Helen n'avait pas pu avoir une enfance freudienne. Louis parlait de son courage social spontané et Gene de l'effet catalytique de sa beauté. Et parfois nous attribuions simplement l'influence d'Helen sur chacun de nous à quelque différence distinguant son mode de vie du nôtre.

Chose bizarre, lors de ces discussions, nous n'évoquions jamais l'étrange, l'électrique expérience que nous avions connue tous les quatre le jour où nous avions fait sa connaissance — ce déchirement fugitif que nous avions ressenti en nous retournant au moment de sortir de la Lune Bleue — et nous manifestions même une singulière réticence à en parler. Aucun d'entre nous n'exprimait jamais à haute voix la conviction qui, j'en suis sûr, nous avait tous effleurés par instants, à savoir que nos théories psychologiques ne valaient rien pour expliquer la personnalité d'Helen, qu'elle possédait des pouvoirs intuitifs et mentaux (cachés pour la plupart) qui la distinguaient totalement de tous les autres habitants de la Terre, qu'elle avait toutes les apparences d'une créature venue d'un autre monde : un monde plus sain et plus beau.

Somme toute, ce genre de réflexions n'est pas tellement extraordinaire : c'est ce que tout homme pense de la femme qu'il aime. Ce qui m'amène à exposer mon explication personnelle et secrète de l'influence d'Helen sur moi (à l'exclusion de tout autre).

Une explication on ne peut plus simple : j'aimais Helen et je savais qu'elle m'aimait.

C'était amplement suffisant.

Cette révélation eut lieu un mois à peine après notre première rencontre. Es avait organisé une petite soirée chez elle. Comme j'étais le seul de la bande à avoir une voiture, j'avais mission de prendre Helen chez Benny quand elle aurait fini son travail. En chemin, je passai devant une maison qui représentait de mauvais

souvenirs pour moi : une fille dont j'avais été fou et qui m'avait repoussé y avait habité. (Non, soyons honnête : c'était moi qui m'étais détourné d'elle malgré mon ardent désir, à cause d'une tragique lâcheté dont le souvenir me brûle encore comme un fer rouge.)

Helen dut se douter de quelque chose en voyant mon expression car elle me demanda d'une voix douce : « Qu'y a-t-il, Larry ? » Et comme je feignais de n'avoir pas entendu, elle ajouta : « Une histoire de fille ? »

Elle était si amicale que je craquai et lui racontai tout. Nous étions assis dans la voiture éteinte, arrêtée devant la porte de Es. Je me laissai aller, je revécus l'aventure de A à Z et retrouvai la même honte cuisante. Quand j'eus fini, je détournai les yeux du volant que j'avais contemplé fixement. La lumière du lampadaire nimbait la tête d'Helen d'une pâle auréole et son chandail en angora blanc en faisait une autre, plus pâle encore, autour de ses épaules. La partie supérieure de son visage était dans l'ombre mais un reflet caressait ses lèvres pleines et son étroit menton qui ressemblait presque à celui d'un fennec ou d'un renard.

— « Mon pauvre petit, » murmura-t-elle. Et, la seconde d'après, nous étions dans les bras l'un de l'autre. Comme nous nous embrassions, je sentis naître et monter en moi un pur sentiment de soulagement, de courage et de puissance.

Un peu plus tard, elle me dit une chose que, même sur le moment, je trouvai très sage :

— « Que cela reste un secret entre toi et moi, Larry. N'en parlons pas aux autres, pas même allusivement. » Et, après une pause, elle ajouta avec une imperceptible gêne : « J'ai peur qu'ils n'apprécient pas. Plus tard, peut-être... mais pas encore tout de suite. »

Je comprenais ce qu'elle voulait dire. Gene, Louis et même Es n'étaient qu'humains — donc irrationnels — dans leur jalousie et, s'ils apprenaient notre idylle, cela créerait une gêne et nuirait aux relations ferventes mais presque enfantines qui nous unissaient tous les cinq (conséquence que n'aurait jamais eue l'amour de Es et de Gene : Es était une fille plutôt froide et empruntée et nous étions rarement jaloux, Louis et moi, de l'affection qu'elle portait à ce pauvre et colérique Gene).

Aussi quand, faisant irruption chez elle, nous trouvâmes les autres en train de dire du mal de Benny, accusé de faire faire des heures supplémentaires à Helen, nous convînmes que c'était

une brute mal léchée et sans entrailles ; bientôt, la fête battait son plein, nous nous esclaffions et bavardions sans contrainte. Nul n'aurait pu deviner que la situation s'était enrichie d'un élément nouveau et merveilleux.

Dès lors, tout fut différent pour moi : j'avais quelqu'un. Helen était (pourquoi s'abstenir des lieux communs : ils sont vrais) ma déesse, mon adoratrice, mon esclave, mon maître, mon inspiration, mon réconfort, mon refuge... Oh ! je pourrais écrire des volumes pour dire ce qu'elle représentait à mes yeux !

Et je crois que je passerai ma vie à en écrire. Oui je pourrai écrire des pages entières pour décrire un seul des radieux moments que nous avons connus ensemble. Je pourrai me perdre parmi les spectres amers des sensations — une flèche de lumière dans ses cheveux, le claquement de ses talons sur un trottoir de briques, sa présence rayonnante illuminant une chambre misérable, son visage endormi que je scrutais en quête d'expressions qui n'étaient pas de ce monde...

Pourtant, ce fut sur le plan intellectuel que l'influence d'Helen, sur moi se manifesta avec le plus de force. Elle libéra mes pensées, leur ouvrant les portes d'un cosmos infiniment plus vaste. J'étais à ses côtés, nos mains se touchant légèrement dans l'ombre, tandis que, venu de la fenêtre empoussiérée, un rayon de lune argentait sa chevelure — et, la seconde suivante, mon esprit s'élançait à des milliards de kilomètres d'altitude, il planait comme un insecte iridescent au-dessus d'un million de mondes à la vie éclatante.

Ou bien je partais à l'assaut des murs dressés à l'intérieur de mon esprit — remparts implacables et abrupts érigés là depuis l'âge de l'homme des cavernes.

Ou encore l'univers devenait un miraculeux réseau dont l'araignée était le temps. Je ne le voyais pas dans son intégralité — dans toute l'éternité, nulle créature ne pourrait en voir plus du trillionnième — mais j'en éprouvais la plénitude.

Parfois, la glaciale beauté de tels moments était insoutenable et je frissonnais soudain de terreur. Alors, le décor qui m'entourait basculait dans le cauchemar et je m'attendais presque à ce que les yeux d'Helen se mettent à luire d'un mince éclat félin, que ses cheveux deviennent crépitants de vie, que ses bras se tordent comme des membres dépourvus d'os ou que sa peau resplendissante se détache d'elle, révélant une immonde et noire silhouette de fourmi.

Puis cela se dissipait et tout n'était plus, à nouveau, que beauté, une beauté encore intensifiée par cet éphémère instant d'horreur.

Mon esprit est revenu à sa claudication mais j'ai toujours en mémoire la saveur de cette liberté intérieure que m'apporta l'amour d'Helen.

De ce qui précède, on déduira peut-être que nous étions souvent seuls ensemble, Helen et moi — ce qui n'est pas conforme à la vérité. Nous n'avions pas, nous ne pouvions pas avoir beaucoup de temps à nous, à cause de la bande. Mais nous en avions suffisamment. Helen avait l'art et la manière. Jamais les autres n'ont rien soupçonné.

Dieu sait que, parfois, je mourais d'envie de les mettre dans la confidence ! Mais, chaque fois, je me remémorais l'avertissement d'Helen et je devais avouer qu'il était judicieux.

Il faut voir les choses en face. Tous autant que nous sommes, nous sommes des êtres infatués d'eux-mêmes et de tempérament possessif. En tant qu'individus, nous faisons de notre mieux pour attirer l'attention. Nous intriguons pour forcer l'admiration. Nous flottons ou nous coulons selon que nous avons le sentiment que l'on nous rend un culte ou que l'on se contente d'avoir de la sympathie pour nous. Nous exigeons trop de la personne que nous aimons. Nous voudrions qu'elle soit l'infaillible stimulant de notre moi.

Et quand nous sommes solitaires, s'il nous arrive de voir que quelqu'un d'autre est aimé, l'enfant vorace en nous se réveille, le sauvage s'exaspère, le puritain frustré serre les dents. Nous bouillons de rage, nous nous sentons offensés, nous haïssons.

Non... je ne pouvais pas parler aux autres de ce qui existait entre Helen et moi, je le voyais bien. Pas à Louis. Pas même à Es. Quant à Gene, compte tenu de l'éducation bornée qu'il avait reçue, il eût été profondément choqué par ce qu'il aurait déduit de nos rapports. Nous étions censés être des jeunes gens menant une vie fort libre, des « bohèmes », mais à la vérité nous étions corsetés de rigorismes. Gene en particulier. Et les autres presque autant.

Je savais ce que j'aurais ressenti si Helen avait eu une liaison avec Louis ou avec Gene. C'est tout dire.

A parler franc, j'éprouvais une sérieuse admiration en voyant que mes amis, tout seuls, parvenaient à faire ce que, pour ma part, je ne pouvais réussir que grâce à l'amour d'Helen. Ils élargissaient leurs horizons intellectuels, devenaient créateurs, tra-

vaillaient et persévéraient — tout cela sans avoir la compensation qui m'était dévolue. Je ne savais vraiment pas comment je me serais tiré d'affaire si je n'avais eu l'amour d'Helen. Et, à mon admiration pour Louis, Es et Gene se mêlait une sorte de respect.

Nous obtenions réellement des résultats. Nous avions inventé une conception nouvelle du monde, un haut lieu mental étranger à toute vanité comme à tout égoïsme, exclusivement centré sur le fonctionnement et les joies de la pensée. La bande était une espèce de lentille destinée à observer l'univers à la fois de l'intérieur et de l'extérieur.

N'importe quel groupe est capable de se structurer selon un principe analogue — il suffit de le vouloir. Seulement, il est rare qu'on s'y décide parce que l'on n'a pas la source d'inspiration requise.

Nous, nous avions Helen.

Nous ne cessions de méditer — presque toujours sans formuler nos pensées — sur le caractère mystérieux de son action sur nous. Le fait est qu'elle était mystérieuse. Il y avait maintenant six mois que nous la connaissions et nous n'en savions pas plus sur ses antécédents que le premier jour. Même à moi, elle ne disait rien à ce propos. Elle avait été « ici et là », c'était une « errante », elle aimait « les gens ». Elle nous racontait toutes sortes d'épisodes fascinants, mais il était impossible de savoir si elle y avait effectivement été mêlée ou s'il ne s'agissait que d'histoires entendues chez Benny.

Nous essayions parfois de la faire parler de son passé, mais elle éludait sans peine nos questions et nous n'aimions pas la harceler.

Soumet-on la Beauté à un contre-interrogatoire ? Exige-t-on d'un directeur de séminaire qu'il exprime ses convictions ? Fouille-t-on le passé d'une déesse ?

Pourtant, les faux-fuyants d'Helen nous causaient un certain malaise. Elle nous échappait, en quelque sorte. Peut-être nous échapperait-elle définitivement.

Si nous n'avions pas été aussi passionnés par notre avancement intellectuel, nous nous serions inquiétés. Et si je n'avais pas été aussi heureux, si tout n'avait pas été aussi harmonieux, aussi parfait, je ne me serais pas contenté de demander incidemment à Helen de m'épouser pour l'entendre me répondre : « Pas maintenant, Larry. »

Oui, elle était mystérieuse.

Et elle avait ses excentricités.

D'abord, elle tenait à travailler chez Benny alors qu'elle aurait pu trouver une douzaine d'emplois plus intéressants. Le restaurant était sa fenêtre sur la rue de la vie, disait-elle.

Et puis elle aimait faire de longues randonnées dans la campagne, même quand la neige tombait dru. La rencontrant au retour d'une de ces promenades, je fus contrarié et voulus me mettre en colère. Elle ne fit que sourire.

Cependant, quand le printemps revint et s'épanouit en été, elle refusa de se baigner avec nous dans notre fosse favorite.

Ces fosses sont les vestiges d'anciens gisements houillers superficiels aujourd'hui épuisés. Les gigantesques excavations creusées par les mineurs d'antan se sont remplies d'eau et de la verdure, des arbres ont poussé sur leurs bords. Ce sont des endroits merveilleux pour nager.

Mais Helen s'obstinait à ne pas nous accompagner à la fosse où nous allions — c'était une des plus grandes et, pourtant, des moins fréquentées. Nous en choisîmes une autre pour lui faire plaisir mais, comme celle qu'elle n'aimait pas se trouvait à proximité de la ferme où, en août, le « monstre rural » avait semé la panique, Louis en profita pour ironiser :

— « Peut-être qu'un monstre hante cet étang, » dit-il. « Peut-être que c'est une créature d'un autre monde venue dans une soucoupe volante. »

C'était par une chaude journée qui incitait à l'indolence. Nous nous étions baignés dans notre nouveau trou d'eau et étions en train de nous sécher tout en fumant. La remarque de Louis lança dans une série de spéculations sur le thème des créatures d'ailleurs venant secrètement rendre visite à la Terre et de leurs problèmes — notamment celui du camouflage.

— « Peut-être qu'elles nous observent à distance, » suggéra Gene. « Avec la télévision et des microphones ultra-sensibles. »

— « Sans oublier la clairvoyance et la clairaudition, » fit Es que la parapsychologie intéressait assez.

— « Mais pour se mêler vraiment aux gens... » murmura Helen. Vêtue d'un short et d'un soutien-gorge, elle était allongée sur le dos et observait avec intensité les nuages qui dérivaient dans le ciel. Sa peau bistrée et hâlée avait une teinte chaude qui s'harmonisait de façon ensorcelante à la couleur de ses cheveux. Brusquement, je saisis avec une effrayante acuité que son corps svelte avait une perfection toute féline.

— « L'extra-terrestre pourrait avoir une espèce de déguisement plastique perfectionné, » émit Gene sur un ton dubitatif.

J'intervins dans le débat : « Et pourquoi n'aurait-il pas forme humaine pour commencer ? Vous savez... la théorie selon laquelle les habitants de la Terre seraient des colons interstellaires tombés en décadence... »

Louis me coupa : « Il pourrait prendre possession d'une personne, s'insinuer dans son esprit ou même dans son corps. »

— « Ou s'en fabriquer un autre, » dit Helen d'une voix assoupie.

Cette déclaration faisait partie de la demi-douzaine de phrases positives qu'elle ait jamais proférées.

La conversation roula ensuite sur les motivations de cette hypothétique créature extra-terrestre. Chercherait-elle à détruire les hommes ? Les considérerait-elle comme du bétail ? Nous étudierait-elle ? S'amuserait-elle de nous ? Et Dieu sait quoi !

Cette fois encore, Helen contribua à la discussion. Le regard lointain, mais souriante, elle lança :

— « Je sais que le monstre martien des bandes dessinées convoitant quelque jeune beauté vous fait tous rire. Mais ne vous est-il jamais venu à l'esprit qu'une créature venue d'ailleurs pourrait sincèrement et tout simplement tomber amoureuse de vous ? »

Encore une de ses rares déclarations positives.

C'était là une idée séduisante et nous poussâmes Helen à la développer mais elle ne voulut rien savoir. En fait, elle demeura plutôt silencieuse le reste de la journée.

A mesure que l'été avançait, de plus en plus torride, et que la végétation se faisait de plus en plus luxuriante, le mystère d'Helen nous obsédait davantage. En même temps, une certaine anxiété nous gagnait.

C'était quelque chose qui flottait dans l'air, semblable à l'inquiétude qui s'empare des chiens et des chats sur le point de perdre leur maître. Sans le savoir exactement et sans qu'un seul mot précis eût été prononcé, nous avions peur de perdre Helen.

Ce sentiment était dû en partie à son propre comportement. Contrairement à son habitude, elle trahissait une sorte d'énervement ou, plutôt, de préoccupation. Elle ne s'intéressait plus autant aux gens, chez Benny, et donnait l'impression de tenter de résoudre un problème personnel ardu, de se cuirasser en vue de prendre une décision importante.

— « Vous savez, » nous dit-elle un jour, « je vous aime terriblement, mes petits. » Le ton était celui de quelqu'un qui se sait condamné à perdre ce qu'il aime.

Et il y eut l'affaire de l'Etranger.

Elle avait eu de longs entretiens avec un singulier personnage — pas chez Benny mais en faisant les cent pas dans la rue, ce qui était insolite. Nous ignorions qui était l'Etranger. En fait, nous ne l'avions jamais vu face à face : nous avions seulement entendu parler de lui par Benny et ne l'avions entraperçu qu'à une ou deux reprises. Néanmoins, son existence nous causait du souci.

Qu'on me comprenne bien : notre bonheur persistait mais il était légèrement voilé par cette brume nouvelle et menaçante.

Et, un beau soir, cette brume prit sa forme définitive. Nous avions décidé de célébrer un événement. Pendant quelque jours, nous avions deviné que tout n'allait pas pour le mieux entre Es et Gene et voilà que, brusquement, ils venaient de nous annoncer qu'ils comptaient se marier. A cette occasion, nous avions immédiatement pris le chemin de la Lune Bleue.

Nous en étions à la troisième tournée et nous étions en train de plaisanter à propos de Es parce qu'elle ne faisait pas montre d'un très grand enthousiasme — elle était presque un peu grincheuse — quand il entra.

Avant même qu'il eût regardé de notre côté, avant même qu'il se fût dirigé vers notre table, nous savions que c'était l'Etranger.

Il était mince et avait les cheveux blonds comme Helen. C'étaient là ses seuls points de ressemblance avec elle. Et pourtant, il y avait comme un air de famille entre eux. Peut-être à cause de son maintien, de sa désinvolture absolue.

Il s'approcha et je sentis mes amis se raidir comme je me raidissais moi-même. Tels des chiens devant l'inconnu.

L'Etranger s'immobilisa devant nous et dévisagea Helen comme s'il la connaissait. Nous nous aperçûmes tous les quatre avec une intensité encore inégalée que nous la voulions pour nous seuls (et moi en particulier pour moi seul) et qu'il nous était insupportable qu'elle pût avoir des relations d'intimité avec quelqu'un d'autre.

Pour ma part, le plus intolérable était la pensée qu'il devait exister une sorte de parenté entre elle et l'Etranger, que, derrière ce masque fier au regard lointain, il lui parlait en esprit.

De toute évidence, Gene prit l'Etranger pour un de ces déplai-

sants personnages qui roulent les épaules dans les bars et cherchent la bagarre — et il se mit en devoir d'agir comme s'il appartenait lui aussi à cette catégorie d'individus. Ses traits fins se tordirent en un rictus de mauvais aloi et il se dressa de toute sa taille — ce qui n'était pas beaucoup. Il y avait des mois qu'il n'avait affiché cette attitude de petit dur, laquelle est toujours un symptôme de frustration et l'indice qu'on doute de sa propre virilité, et j'en conçus une tristesse soudaine. Je tressaillis presque quand, relevant le coin de sa bouche, Gene commença : « Dites voir un peu, l'ami... »

Mais Helen lui posa la main sur le bras. Pendant quelques instants, elle contempla l'Etranger sans ciller, puis elle dit enfin : « Je ne veux pas te parler de cette manière. Il faut que tu t'exprimes dans leur langue. »

Si l'autre fut surpris, il n'en montra rien. Il sourit et répondit d'un ton uni avec un léger accent : « Le vaisseau lève l'ancre à minuit, Helen. »

Ces mots me surprirent et me mirent mal à l'aise, car notre ville est située à quelque quatre cents kilomètres de la voie d'eau navigable la plus proche.

Durant quelques secondes, je fus en proie à une sorte de terreur surnaturelle. La salle sombre décorée avec un mauvais goût agressif, les rangées d'épaules affaissées des clients névrosés, la fille boulotte qui jouait aux dés à un bout du bar et le petit écran de télé zébré de hachures à l'autre bout — et, se détachant sur cette toile de fond, Helen et l'Etranger, tous deux les cheveux lumineux et le teint bistre, la physionomie féline et pleine de fierté, face à face comme deux duellistes en garde qui s'opposent mais partagent pourtant le même secret, comme deux aristocrates prêts à vider une querelle, comme... comme tant d'autres choses encore. Je le répète : cela me faisait peur.

— « Tu viens, Helen ? » demanda l'Etranger.

Cette fois, j'étais vraiment terrifié. Comme si je me rendais compte pour la première fois à quel point elle nous était indispensable à tous les quatre — et à moi en particulier. La même terreur se lisait sur le visage de mes amis. Derrière son rictus factice de mauvais garçon, il y avait de l'affolement dans le regard de Gene. Louis lâcha le verre qu'il étreignait et sa tête massive pivota lentement tandis que ses yeux vides se braquaient sur l'Etranger comme les canons d'un cuirassé. Es, qui se préparait à écraser sa cigarette dans le cendrier, suspendit son geste et dé-

visagea Helen — toutefois, en ce qui la concernait, il y avait en elle une autre émotion que la peur.

— « Si je viens ? » murmura Helen comme dans un rêve.

L'Etranger attendait. La réponse avait encore fait monter la tension. Enfin, Es éteignit son mégot avec une hâte maladroite et retira précipitamment sa main. Et je réalisai d'un seul coup que cela devait fatalement finir ainsi, qu'Helen avait eu une autre existence, une existence réelle et bien à elle, longtemps avant que nous ayons fait sa connaissance, que l'Etranger faisait partie de cette vraie vie, qu'elle était mystérieusement venue à nous et que, maintenant, elle allait nous quitter tout aussi mystérieusement.

L'Etranger reprit la parole :

— « As-tu bien tout considéré ? »

— « Oui, » rétorqua Helen.

Il poursuivit d'une voix toujours aussi douce :

— « Tu sais que, à partir de cette nuit, il n'y aura plus de retour. Tu sais que tu seras abandonnée ici pour toujours, que tu seras condamnée à demeurer jusqu'à la fin de ta vie au milieu... » (il laissa errer son regard sur nous comme s'il cherchait un mot) « ... au milieu des barbares. »

A nouveau, Helen posa sa main sur le bras de Gene. Mais son regard demeurait rivé à celui de l'Etranger.

« Quelle est cette attirance, Helen ? » enchaîna ce dernier. « As-tu vraiment essayé de l'analyser ? Je sais que cela peut-être amusant un mois, un an, cinq ans même. C'est une sorte de jeu, un retour à la jeunesse, Mais lorsque ce sera fini, que tu seras lasse de ce jeu, que tu te retrouveras seule, absolument seule et sans espoir de retour... y as-tu réfléchi ? »

— « Oui, j'ai réfléchi à tout ça, » répondit-elle avec le même calme que son interlocuteur mais avec dans son ton quelque chose d'irrévocable. « Je ne chercherai pas à t'expliquer pourquoi car, malgré toute ta sagesse et ton intelligence, je ne pense pas que tu comprendrais. Je sais aussi que je romps mes promesses — et plus encore que des promesses. Mais je ne repartirai pas. Ici je suis avec mes amis, mes vrais amis, des amis qui sont mes égaux : je ne repartirai pas. »

J'aurais juré que les autres éprouvaient la même chose que moi : un sentiment d'exaltation et d'envol. Comme le jaillissement d'une musique silencieuse, comme l'éclat d'une invisible lumière. Helen s'était enfin déclarée. Après les équivoques et les réserves imprécises du printemps et de l'été, elle se rangeait fran-

chement de notre côté. Nous savions tous les quatre que la décision qu'elle avait prise était définitive. Elle était à nous, plus complètement que jamais. Elle était à nous, notre quasi-déesse, notre source d'inspiration, la clé qui nous ouvrait un avenir démesuré, l'être qui nous comprenait toujours, qui avait le don de libérer des forces d'imagination et de sensibilité qui, autrement, seraient restées emmurées au plus profond de nous. Elle était *notre* Helen, désormais, et (je ne pouvais m'empêcher de l'ajouter intérieurement avec exaltation) surtout *mon* Helen.

Et nous ? Nous étions à nouveau la bande, nous étions heureux, équilibrés, nous avions la sagesse du Ciel et de l'Enfer, nous faisions la fête, nous nous amusions de tout ce qui pouvait advenir.

L'atmosphère avait changé du tout au tout. L'inquiétante aura qui entourait l'Etranger s'était dissipée et il n'en demeurait plus rien. Il n'était plus qu'un de ces individus singuliers comme on en rencontrait sans cesse en compagnie d'Helen.

Il se conduisit presque comme s'il s'en rendait compte. Il sourit et dit très vite :

— « Fort bien. J'avais deviné que tu prendrais cette décision. » Il fit un mouvement pour s'éloigner, puis ajouta : « Oh ! à propos, Helen... »

— « Oui ? »

— « Les autres m'ont chargé de te dire adieu de leur part. »

— « Dis-leur adieu de la mienne et transmets-leur tous mes vœux. »

L'Etranger acquiesça et fit à nouveau mine de prendre congé mais elle demanda :

— « Et toi ? »

— « Je te reverrai une dernière fois avant minuit, » répondit-il avec insouciance. Et il prit la direction de la porte.

Je ne sais pourquoi mais nous pouffâmes tous de rire. Sans doute le soulagement... Et aussi — Dieu nous pardonne ! — le triomphe ! En tout cas, je suis sûr d'une chose : trois d'entre nous (peut-être même tous les quatre) eûmes sur le moment le sentiment que nos rapports avec Helen étaient plus solides, plus enivrants qu'ils ne l'avaient jamais été. C'était le zénith de notre bonheur. Nous étions ensemble. L'Etranger s'était évanoui et, avec lui, les étranges menaces informulées qui lui faisaient escorte. Helen s'était déclarée. L'avenir se déployait devant nous, gonflé de toutes les réussites créatrices vers lesquelles elle nous guiderait.

En cet instant, tout était parfait. Nous étions l'humanité, une humanité vibrante de vie qui avançait d'un pas conquérant.

Je le répète : c'était parfait.

Et seuls les êtres humains savent comment détruire la perfection.

Seuls les êtres humains sont assez vains et cupides, assez égoïstes pour cela, chacun désirant tout et le désirant pour lui seul.

Ce fut Gene qui cassa tout, Gene qui était incapable de supporter un aussi grand bonheur et qui ne pouvait faire autrement que de l'anéantir, poussé par une peur de soi-même, par la volonté puritaine d'être son propre bourreau, par un désir de mort dont j'ignore tout.

Ce fut Gene. Mais ç'aurait pu être n'importe lequel d'entre nous.

Il avait le visage en feu et il souriait — il riait, plus exactement — avec (je sais maintenant ce que c'était) une suffisance arrogante et stupide. Il posa une main sur le bras d'Helen — jamais aucun d'entre nous ne l'avait touchée avec autant de familiarité — en disant : « C'est sensationnel, chérie. »

Ce fut moins ces paroles que tout ce que ce geste avait de possessif. De brutalement possessif. Et ce fut sûrement cette attitude de propriétaire qui fit éclater Es, qui la poussa à parler d'une voix terriblement amère mais si basse qu'il nous fallut un moment avant de comprendre où elle voulait en venir.

Quand nous comprîmes, ce fut l'atterrement.

Elle accusait Helen de lui avoir volé l'amour de Gene.

Il est difficile de faire comprendre à autrui le choc que nous ressentîmes : c'était accuser une déesse de sacrilège.

Les doigts tremblants, Es alluma une autre cigarette et termina :

— « Ta pitié, je n'en veux pas, Helen. Je ne veux pas que Gene m'épouse pour sauver les apparences comme on épouse une maîtresse mise au rebut. Je t'aime, Helen, mais pas suffisamment pour te laisser me prendre Gene et le rejeter ensuite. Non. Je tire un trait. »

Elle se tut comme si l'émotion l'étranglait.

J'ai dit que nous étions atterrés. Mais pas Gene. Ses joues étaient encore plus rouges que tout à l'heure. Il vida le reste de son verre et nous dévisagea, visiblement sur le point d'exploser à son tour.

Helen, qui avait écouté Es avec un vague sourire et un froncement de sourcils attristé, en hochant la tête de temps à autre, adressa à Gene un coup d'œil suppliant, mais il ne tint pas compte de cet avertissement muet :

— « Non, Helen, » dit-il. « Es a raison. Je suis content qu'elle ait parlé. Nous avons commis une erreur en cachant nos sentiments. Ç'aurait été une erreur pire encore si j'avais tenu cette sotte promesse que je t'ai faite de me marier avec elle. Tu te laisses trop mener par la pitié et la pitié n'est pas de mise dans une affaire de ce genre. Je ne veux pas faire de peine à Es mais il vaut mieux qu'elle sache que c'est une autre union que nous célébrons ce soir. »

Je demeurai sans voix, incapable de croire que ce pochard, cet énergumène cramoisi prétendait qu'Helen était sa maîtresse, sa future femme.

— « Tu es un immonde petit sagouin, » murmura Es sans le regarder.

A ces mots, Gene devint blême mais il continua de sourire.

— « Peut-être Es ne me le pardonnera-t-elle jamais, mais je ne pense pas que c'est de moi qu'elle est jalouse, » fit-il d'une voix rauque. « Ce qui la met hors d'elle, c'est moins l'idée de me perdre que de perdre Helen. »

Du coup, je recouvrai l'usage de la parole.

Mais Louis me devança. Sa main tomba lourdement sur l'épaule de Gene.

— « Tu es saoul et tu parles comme un ivrogne doublé d'un crétin. Helen n'est pas à toi : elle est *à moi.* »

Tous deux se levèrent sans que la main de Louis quitte l'épaule de Gene.

Mais au lieu de s'empoigner, ils se tournèrent vers moi.

Parce que je m'étais levé, moi aussi.

— « Mais... »

Je fus incapable d'aller plus loin.

C'était inutile : ils avaient compris.

La main de Louis retomba.

Nous regardions tous Helen. Avec un dégoût horrible et glacial. Et une immense douleur.

Elle rougit et baissa les yeux. Ce fut plus tard seulement que je fis le rapprochement avec le regard dont elle nous avait enveloppés le premier jour, chez Benny.

— « Mais je suis tombée amoureuse de vous quatre, » fit-elle dans un souffle.

Alors, nous parlâmes — ou plutôt Gene parla pour nous. J'ai honte de l'avouer mais, sur le moment, je palpitais d'une joie brûlante en entendant les noms inqualifiables dont il la traitait. Je ne souhaitais qu'une chose : que le fouet cingle, que les pierres volent.

A la fin, ses injures se firent plus ignobles.

Alors, Helen accomplit le seul acte impulsif qu'elle eût jamais accompli sous nos yeux.

Elle gifla Gene. Une seule fois. Sèchement.

Il n'y a que deux partis à prendre quand une déesse — même déchue — vous envoie au tapis : se traîner dans la poussière et implorer son pardon ou devenir apostat et sacrifier au démon.

Gene choisit la seconde solution.

Il quitta la Lune Bleue en chancelant comme un ivrogne.

Son départ mit fin à la réunion. Gus et le barman, qui se préparaient à intervenir, retournèrent, soulagés, à leur travail.

Louis s'approcha du bar, Es sur ses talons. Moi, j'allai au fond de la salle, juste sous l'écran de télé zébré de hachures, et je pris un double scotch.

Derrière la barrière d'une douzaine de dos, je voyais Es qui s'efforçait de jouer les dévergondées. Elle murmurait des choses à l'oreille de Louis. En même temps, avec plus de maladresse encore, elle flirtait avec un consommateur. Par intervalles, elle poussait un rire perçant et dépourvu de gaieté.

Helen n'avait pas bougé. Elle était restée assise à la table, tête basse, une ébauche de sourire aux lèvres. A un moment donné, Gus s'approcha d'elle mais elle eut un geste de dénégation.

Je commandai un autre double-scotch.

Brusquement, mon cerveau se mit à fonctionner fébrilement. Sur trois niveaux à la fois.

Sur un premier plan, je vouais Helen aux gémonies. Je voyais que tout ce qu'elle avait fait pour nous, que la structure mentale créatrice que nous avions édifiée ensemble — que tout cela avait eu pour base un mensonge. Helen était d'une vilenie et d'une abjection inexprimables. C'était surtout sur ce plan que je souffrais du tort qu'elle m'avait fait.

Le second plan était totalement différent. Là, une araignée de glace, issue d'univers insoupçonnés, s'était immiscée dans mon esprit et j'étais en proie à une terreur surnaturelle. Je faisais la

somme des petites bizarreries voilées que nous avions décelées dans le comportement d'Helen. Les paroles de l'Etranger avaient été un déclic et, maintenant, mille détails commençaient à s'ajuster : son arrivée qui avait coïncidé avec la soucoupe volante, le « monstre rural » et le mouvement de panique, l'intérêt qu'elle portait aux gens et qui était celui d'un explorateur visitant une région inconnue, l'impression qu'elle donnait de détenir des pouvoirs cachés, ses efforts pour ne jamais rien dire de précis comme si elle prenait garde de ne pas révéler la moindre bribe d'un savoir interdit, ses longues promenades à travers champs, l'aversion que lui inspirait le grand trou d'eau pourtant si peu fréquenté (qui était assez vaste et profond pour qu'un navire y évolue ou qu'un sous-marin s'y dissimule), et, par-dessus tout, le sentiment qu'elle nous donnait parfois, même quand nous étions le plus envoûtés par elle, de n'être pas de la Terre.

Et, maintenant, il y avait ce vaisseau qui lèverait l'ancre à minuit. Au cœur des grandes plaines !

Quelle sorte de vaisseau ?

A ce niveau, mon intelligence se cabrait, se refusant à regarder en face le résultat de son propre raisonnement. C'était trop inimaginable, trop éloigné du monde de la Lune Bleue, de Benny et de sa petite serveuse chichement payée.

Quant au troisième plan, il était encore plus confus. Mais il était présent de façon sous-jacente. Là, je commençais d'entrevoir Helen sous un jour meilleur et nous-mêmes sous une plus sombre lumière. Je voyais l'insensibilité dissimulée derrière notre conception de l'amour — et, derrière la trahison d'Helen, la loyauté envers ce qu'il y avait de meilleur en nous. Je commençais à voir que nous étions conduits de façon détestable, comme des enfants gâtés.

Certes, ce troisième niveau n'existait peut-être pas, à ce moment. Peut-être tout cela ne m'est-il venu qu'après. J'essaye peut-être tout simplement de me flatter d'avoir été un peu plus perspicace, un peu plus « grand » que les autres.

Pourtant, j'aime à me dire que je me suis éloigné du bar et que j'ai fait deux pas en direction d'Helen, et que ce furent seulement les terreurs issues du « second niveau » qui me firent hésiter après ces deux pas mal assurés, jusqu'au moment où...

Je me rappelle que la pendule indiquait onze heures et demie.

Le visage de Gene était d'une pâleur mortelle et la tension faisait saillir ses muscles.

Il avait une main dans sa poche.

Il n'avait d'yeux que pour Helen. Ils auraient aussi bien pu être seuls tous les deux. Il vacillait — ou tremblait. Brusquement, un terrible spasme d'énergie le raidit. Il avança vers la table.

Helen se leva et marcha sur lui, les bras ouverts. Il y avait dans son sourire ébauché toute la pitié, tout le fatalisme — et tout l'amour — de l'univers.

Gene sortit un revolver de sa poche et tira six fois. Quatre fois au corps, deux à la tête.

Helen demeura un instant comme pétrifiée, puis elle s'affaissa dans le nuage de fumée bleue. Quand le courant d'air en eut dissipé les volutes, nous vîmes qu'elle gisait face contre terre, une de ses mains tendues effleurant le soulier de Gene.

Et soudain, avant que les gens aient hurlé, avant que Gus et l'autre serveur aient bondi par-dessus le bar, la porte s'ouvrit et l'Etranger entra. A partir de cet instant, aucun d'entre nous n'aurait pu faire un geste ni prononcer un mot. Nous courbions l'échine pour fuir son regard, comme des chiens coupables d'un méfait.

Pourtant, il n'y avait ni colère, ni haine, ni même de mépris dans son regard. Ç'aurait été plus facile à supporter.

Non, même quand il passa devant Gene — Gene qui tenait entre deux doigts le revolver et qui, la tête penchée en avant, hébété d'horreur, éloignait millimètre par millimètre son pied qu'étreignait la main inerte d'Helen — même quand il lui jeta un bref coup d'œil, l'Etranger le contempla comme un homme aurait pu contempler le taureau qui aurait encorné un enfant, ou son singe familier qui aurait mis sa maîtresse en pièces au cours d'un incompréhensible accès de rage animale.

Sans un mot, il prit Helen dans ses bras et sortit avec son fardeau, une tragique expression de regret et de résignation sereine peinte sur ses traits.

Mon histoire est presque achevée. Gene fut arrêté, naturellement, mais on ne peut accuser un homme d'avoir tué une femme lorsque la victime n'a pas de véritable identité et qu'il n'y a pas de cadavre prouvant qu'un meurtre a été commis.

Car on ne retrouva pas le corps d'Helen. On ne retrouva pas davantage trace de l'Etranger.

Finalement, Gene fut relâché et, à présent, ainsi que je l'ai déjà dit, il gagne sa vie malgré le nuage qui entache sa réputation. Nous nous voyons de temps en temps et j'essaye de le consoler,

de lui expliquer que ç'aurait tout aussi bien pu être Es, Louis ou moi, que nous étions tous des imbéciles égoïstes et aveugles.

Chacun a repris son travail. Qu'il s'agisse de sculpture, de sémantique, de littérature ou de recherches atomiques, nous sommes les uns et les autres loin d'être aussi brillants que lorsque nous étions en compagnie d'Helen. Mais nous nous obstinons. Nous continuons. En nous disant que c'est ce qu'elle aurait voulu.

Et notre esprit fonctionne maintenant sur le troisième plan — mais seulement par à-coups, car il lui faut lutter contre l'aveuglement et l'égoïsme sauvages qui l'obscurcissent sans cesse. Pourtant, dans nos meilleurs moments, nous comprenons Helen, nous comprenons ce qu'elle tentait de faire, ce qu'elle s'efforçait d'apporter au monde même si le monde n'était pas prêt à recevoir ce don. Nous avons une vague idée de la passion qui l'habitait et qui l'a conduite à renoncer aux étoiles pour quatre misérables vers de terre aveugles.

Mais, seuls ou ensemble, presque tout le temps, nous pleurons Helen. Nous savons qu'elle s'en est allée beaucoup plus loin que là où sa dépouille a été inhumée à des dizaines ou des milliers d'années-lumières de distance. Nous regardons sa statue faite par Es, nous lisons un ou deux de mes poèmes sur elle. Nous nous rappelons, notre esprit s'anime à demi et l'idée de ce qui aurait pu se passer si nous avions gardé Helen nous torture. Nous la revoyons assise dans l'ombre du studio de Es, prenant son bain de soleil sur l'herbe après la baignade, nous souriant chez Benny. Et nous souffrons.

Car on n'a pas deux fois la chance de rencontrer quelqu'un comme Helen.

Nous le savons parce que, une demi-heure après que l'Etranger eut quitté la Lune Bleue en l'emportant dans ses bras, un immense météore rugissant et flamboyant a traversé le ciel (selon certains, il filait verticalement en direction des étoiles) et que, le lendemain, on a constaté que l'eau de l'ancien puits de charbon où Helen refusait de se baigner avait jailli comme un geyser, inondant les champs qui resteront submergés pendant les mille ans à venir. A croire qu'un poing géant s'était abattu sur la Terre.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : The ship sails at midnight.

THEODORE

STURGEON

Le prodige

L'être en marge, l'être différent, et sa solitude par rapport à une société qui le rejette ou qu'il refuse : un des thèmes majeurs — on l'a maintes fois souligné — de l'œuvre de Sturgeon. La démarche du héros sturgeonien est un combat pour dépasser cette solitude, pour tirer parti de cette différence, afin de parvenir, à un niveau supérieur, à s'accomplir : expérience que vivent les personnages de Cristal qui songe *et, sur un plan plus absolu, les cinq mutants qui aboutissent à former globalement une entité unique dans* Les plus qu'humains *(ces deux romans, ainsi que l'annonce la publicité figurant dans ce numéro, viennent d'être réédités au C.L.A.). Mais il arrive parfois aussi que la différence soit insurmontable et que l'accomplissement échoue, comme c'est le cas dans la pathétique aventure du petit Andi, qui nous est racontée dans cette nouvelle.*

A. D.

MAYB, Gardienne en chef du troisième secteur de la Crèche, s'agita dans son sommeil. Elle enfonça sa tête grisonnante dans le matelas et ses traits se crispèrent. Son sommeil était profond mais ne pouvait endiguer la pression harcelante, silencieuse, insistante qui s'infiltrait dans son esprit. Le sommeil était un rempart aussi dérisoire que le drap qu'elle avait instinctivement rabattu sur ses oreilles.

— « *Mayb !* »

Elle se retourna face au mur, refusant mentalement de faire la différence entre l'énoncé de son nom et l'autre chose — la chose muette et impérative.

« *Mayb !* »

Elle ouvrit les yeux, vit la phosphorescence rouge de l'annonciateur et se redressa en grommelant. Elle grimaça en prenant conscience qu'il y avait eu deux appels. Mettant les pieds par terre, elle se pencha en avant et appuya sur la touche de l'annonciateur.

— « Oui, Examinateur ? »

— « Pouvez-vous faire quelque chose pour ce sale... pour le petit Andi ? » La voix était sonore mais dolente. « J'ai besoin de sommeil. »

— « Je vais voir ce qu'il veut, » répondit Mayb avec résignation. « Mais, Examinateur, je crois que d'être aux petits soins pour lui en pleine nuit lui fait plus de mal que de bien. Ce n'est pas ainsi qu'on s'occupe des enfants. »

— « Celui-ci n'est pas un enfant ordinaire, » répliqua l'Examinateur, remarque qui était superflue. « Et je vous répète que j'ai besoin de dormir. Faites ce que vous pourrez, Mayb. Et merci. » Le voyant s'éteignit.

Autrefois, songea Mayb, maussade, tout en enfilant son peignoir, je me figurais que je serais capable d'avoir raison de ce petit démon. C'était avant qu'il ait commencé à prendre conscience de son pouvoir.

Elle sortit dans le hall et murmura amèrement : « Subtilité ! » Le secteur un de la Crèche, où les enfants entraient à l'âge de neuf mois, et le secteur deux, où aboutissaient ceux qui n'avaient rien révélé de fâcheux au bout de dix-huit mois d'observation, étaient des secteurs simples : les mutants et les aberrants étaient faciles à déceler. La subtilité intervenait au niveau du secteur trois, car à ce stade les métabolismes anormaux, les muscles et les organes sous-développés ou non développés, les esprits à seuil

élevé de réactivité étaient déjà détectés et leurs porteurs éliminés, et seul le comportement demeurait comme indice de la normalité.

Mayb aimait les enfants, tous les enfants, ce qui était l'une des qualités essentielles qu'exigeait le métier de Gardienne. Quand il s'avérait nécessaire de recommander que l'un d'eux passe à l'éliminateur, il lui arrivait parfois de tergiverser et, quand c'était fini, de pleurer. Mais s'il fallait le faire, elle le faisait — autre chose essentielle pour être une bonne Gardienne. Pourtant, se disait-elle, dans le cas d'Andi, elle n'avait pas été une très bonne Gardienne. Peut-être avait-elle voué trop de tendresse — au début, du moins — à ce petit démon au visage espiègle et disgracieux, au teint extraordinaire, aux cheveux d'or bruni et dont les yeux étaient ceux d'un vrai roux. Elle se rappelait — bien qu'ayant peine, à présent, à évoquer son affection pour lui — comment elle avait repoussé ses premières craintes qu'il ne fût un Irrégulier, comment elle avait essayé de se convaincre que les exaspérantes exigences d'Andi n'étaient qu'un phénomène passager, que sa propension à se conduire comme un véritable fléau céderait la place à un comportement normal.

D'un autre côté, se disait-elle en traversant le hall à pas lents, cela peut paraître inhumain de le penser mais des choses pareilles justifient le code de la norme. De telles choses, il faut se les rappeler quand on doit envoyer un adorable bambin à la chambre silencieuse pour y attendre le léger sifflement du gaz et la chute dans l'incinérateur.

Mayb réagit avec violence à cette dernière réflexion et, tremblante, se demanda si elle ne devenait pas insensible en vieillissant, si elle ne faisait pas grief à l'enfant de lui causer un désagrément personnel. Elle écarta cette idée et s'efforça pendant un instant de ne plus penser. Puis elle se prit à regretter confusément qu'on ne fût plus aux tout premiers temps du programme de Normalité, deux siècles auparavant. Cela avait dû être merveilleux. La Normalité avait priorité. Les enfants étaient placés en observation dans les Crèches : ou bien ils étaient normaux ou bien on les éliminait. L'homo superior pouvait attendre. L'humanité n'avait pas le choix : ou l'homme redeviendrait ce qu'il était avant la Quatrième Guerre Mondiale — un mammifère dont il était possible de prédire que la progéniture serait conforme — ou l'avenir serait un tissu de batailles entre mutants qui, isolés ou en groupes, mèneraient la guerre sainte au nom du principe. « Ce que je suis est la norme. »

Mais maintenant, bien que la motivation du programme fût toujours la même et que le fonctionnement des Crèches demeurât inchangé, une idée nouvelle s'affirmait chaque jour avec plus de force : observer les Irréguliers avec toujours plus d'attention dans l'espoir que la vie, peut-être, pourrait être accordée à l'un d'eux. Un Irrégulier dont l'irrégularité même pourrait être bénéfique à l'humanité tout entière, qui serait un génie, un grand artiste dans tel ou tel domaine, qui aurait un talent phénoménal d'organisateur ou ferait un prodigieux ingénieur. L'ébauche de l'homo superior serait par définition un Irrégulier. Toutefois, l'Irrégulier n'était pas forcément l'homo superior et le travail consistant à passer les déviants au crible pouvait être terriblement éprouvant. Ce qui, par exemple, était le cas pour Andi.

Retenant sa respiration, Mayb ouvrit la porte de l'alcôve, ce qui eut pour effet d'allumer la lumière, et les farouches effluves émanant de l'enfant cessèrent. Il se dressa dans son lit tel un petit phoque rose et se mit à genoux en clignant des yeux.

— « Eh bien, qu'est-ce que tu veux ? »

— « Je veux un verre d'eau et puis une plastibulle et je veux aller nager. »

— « Tu as de l'eau dans ta chambre, Andi, » répondit Mayb sur un ton bienveillant. « On a rangé toutes les plastibulles et ce n'est pas l'heure de se baigner. Pourquoi ne peux-tu pas être un bon petit garçon et dormir comme les autres enfants ? »

— « Je suis *pas* comme les autres enfants, » répliqua avec énergie le garçonnet. « Je veux une plastibulle. »

Mayb soupira et se rabattit sur une vieille astuce psychologique :

— « Qu'est-ce que tu préfères ? Un verre d'eau ou une plastibulle ? » Tout en parlant, elle posa le pied sur la pédale du distributeur et l'eau se mit à couler avec un gargouillis tentateur. Avant même de très bien savoir ce qu'il faisait, Andi avait sauté à bas du lit et buvait bruyamment, tandis que se dissipait le désir qu'il avait de la plastibulle.

— « C'est meilleur quand c'est toi qui appuies sur la pédale, » dit-il, charmeur.

— « Tu es bien gentil, Andi, mais sais-tu que je dormais et que j'ai été forcée de me lever pour venir te voir ? »

— « Bon, » fit aimablement l'enfant.

Mayb s'approcha de la porte comme il grimpait dans son lit. « Je veux aller nager. »

— « On ne nage pas la nuit. »

— « Si : les poissons. »

— « Tu n'es pas un poisson. »

— « Alors, les canards. »

— « Tu n'es pas... » Non ! Cela pourrait durer comme ça toute la nuit ! « Maintenant, jeune homme, au lit ! »

— « Raconte-moi une histoire. »

— « Ce n'est pas l'heure. Je t'en ai déjà raconté une avant que tu te couches. »

— « Tu l'as racontée à tout le monde. Je veux que tu m'en racontes une pour moi tout seul. »

— « Je regrette, mais ce n'est pas le moment, » dit fermement Mayb en appuyant sur le bouton qui éteindrait la lumière lorsqu'elle refermerait la porte. « Maintenant, ferme les yeux et fais de beaux rêves. Bonne nuit, Andi. »

Elle referma en hochant la tête et bâilla. Au même instant, l'ordre silencieux, pressant, péremptoire, impossible à contenir, éclata dans son cerveau de façon lancinante. La télépathie était chose courante avec le chaos de mutations bizarres et non viables qui se manifestaient depuis la Quatrième Guerre mais cela... ça dépassait l'imagination ! C'était insupportable. Mayb pouvait sentir l'Examinateur se dresser sur son lit, se bouchant vainement les oreilles et poussant des imprécations. Elle rouvrit la porte.

— « Andi ! »

— « Eh bien, raconte-moi une histoire. »

— « Non, Andi. »

L'enfant se tourna vers le mur. Son corps se raidit. A la première vague de fureur qui déferla en provenance de son esprit, Mayb poussa un cri et se martela les tempes de ses poings.

— « Bon... bon ! Laquelle veux-tu ? »

— « Celle de l'ours et du tiglon. »

Elle s'assit lourdement au bord du lit. Andi s'adossa contre le mur, ses étranges yeux vrillés sur Mayb — ronds, impitoyables, attentifs.

— « Couche-toi d'abord. »

— « Non. »

— « Andi ! » dit-elle sévèrement.

Pour une fois, l'enfant obéit. Elle recouvrit son corps lisse et rose du drap qu'elle borda soigneusement. Un geste apaisant qui

suggérait une idée de chaleur, de calme et surtout de sommeil. Mais, avec Andi, ce fut peine perdue. Mayb commença :

— « Il était une fois un ours qui était tout nu parce que sa mère était radioactive. Un jour qu'il se promenait à côté d'une mine de néon, surgit un tiglon. Un tiglon est moitié tigre et moitié lion. Et il dit :

Holà, l'ours ! Point de poils tu n'as.
Tu n'es pas normal. Va-t-en de là !

» Et l'ours lui répondit :

Tu me chasses à tes risques et périls.
Tiglon, tu n'es pas normal : tu es stérile.

» Alors, ils se mirent à se battre. Le tiglon se battait avec l'ours car il croyait qu'il était bien de naître normal, même si l'on ne pouvait pas avoir de bébés. Et l'ours se battait avec le tiglon car il croyait bien d'être comme il était du moment qu'il pouvait avoir des bébés, même si sa mère était radioactive. Et ils se battirent, se battirent tant et si bien qu'ils moururent tous les deux. Tout cela parce qu'ils avaient tort l'un et l'autre.

» Alors, cent lemmings sortirent des rochers tout autour de la mine de néon. Ils gambadèrent autour de l'ours mort et du tiglon mort, et ils s'accouplèrent, et ils eurent bientôt des bébés, un millier de bébés, et ils vécurent tous longtemps et devinrent très gros. Sais-tu pourquoi ? »

— « C'étaient des quoi ? »

— « Des lemmings. Eh bien, ils... »

— « Je veux de la limonade, » dit Andi.

Mayb leva les bras au ciel avec exaspération. Impossible de soigner un Irrégulier par l'endoctrinement !

— « Je n'ai pas fini. Si les lemmings ont vécu, c'est parce que leurs bébés étaient comme eux. C'est ce qu'on appelle la conformité de descendance. Ils n'étaient ni... »

— « Tu sais ce que j'aurais fait si j'avais été un ours sans poils, moi ? » cria Andi en sortant des couvertures. « J'aurais dit au tiglon : toi, ne me touche pas ! Je te déteste. Ne me touche pas ou gare ! » Sous le choc des ondes d'émotion qui émanaient de l'enfant, Mayb faillit tomber à la renverse. « Si tu t'approches, je te ferai griller ta cervelle ! » Le geyser d'énergie psychique qui accompagna le dernier mot était si intense que la Gardienne gémit comme si elle avait essuyé l'impact d'un rayon I.

Andi se recoucha et lui adressa un grand sourire.

« Voilà ce que j'aurais fait, moi, » conclut-il d'une voix douce.

— « Seigneur ! » murmura Mayb. Elle se mit debout et eut un geste de recul, comme si l'enfant était chargé d'explosif à haute puissance. Son mouvement était totalement involontaire.

— « Maintenant, tu peux t'en aller, » fit Andi.

— « Bien. Bonne nuit, Andi. »

Il se dressa sur un coude : « Et tu ferais mieux de te dépêcher, espèce de vieux tiglon ! »

Mayb ne se le fit pas répéter deux fois. Une fois dehors, elle se laissa aller contre l'encadrement de la porte. Elle était couverte de sueur. Tous les muscles tendus, elle resta quelque temps l'oreille aux aguets. Aucun son ne venait de l'alcôve. Alors, elle exhala un immense soupir de soulagement et regagna sa chambre.

Cet incident était le troisième de la semaine et ce service nocturne imprévu lui faisait sentir tout le poids de ses vingt-huit années de travail à la Crèche. Bouillante de colère, elle bâilla et se prépara à profiter du peu de sommeil qui lui restait.

— « *Mayb !* »

Elle tressaillit dans son sommeil. *Non, pas une deuxième fois !* protesta son subconscient. *Ça ne vas pas recommencer ! Qu'on l'envoie à la chambre silencieuse et qu'on en finisse !* A nouveau, elle fit inconsciemment le geste futile de tirer les couvertures pardessus ses oreilles.

« *Mayb ! Mayb !* »

Le voyant lumineux de l'annonciateur lui paraissait plus pâle, à présent. Mayb tourna la tête vers le mur, battit des paupières et s'assit sur son lit en poussant un cri. Ses yeux se posèrent sur la pendule : il lui fallut la regarder trois fois pour croire à ce que le cadran disait.

— « Oh ! non, non, non ! » murmura-t-elle tout en appuyant sur la touche de l'annonciateur. « Oui, Examinateur... Je suis navrée ! Je ne me suis pas réveillée. J'ai dormi trois heures de trop. Oh ! que vais-je faire ? »

— « Ne vous faites pas de souci, » répondit le haut-parleur. « J'ai fait débrancher votre gong. Vous aviez besoin de sommeil. Mais venez me rejoindre dans mon bureau. Andi s'est sauvé. »

— « Sauvé ? Ce n'est pas possible ! Il était prêt à s'endormir... Oh ! la porte ! J'étais tellement bouleversée quand je l'ai quitté... j'ai dû oublier de la verrouiller. Oh ! mais c'est épouvantable, Examinateur ! »

— « Ne vous énervez pas. Essie a pris votre service. Elle est nouvelle et ne connaît pas tous les enfants. Aussi ne s'est-on aperçu qu'Andi manquait à l'appel qu'au moment de la période de temps libre. Venez. Nous allons essayer de voir ce qu'il convient de faire. »

Le voyant s'éteignit et la touche se remit au point mort avec un déclic.

Mayb s'habilla en marmonnant. Elle prit le corridor ascendant, s'engagea sur une rampe de descente élastique, tourna à droite et franchit une porte au-dessus de laquelle flottaient les lettres du mot EXAMINATEUR.

La pièce ressemblait davantage à un petit salon qu'à un bureau. « Oh ! mon Dieu... mon Dieu ! » fit-elle en s'immobilisant.

— « Pauvre Mayb ! » L'Examinateur — le teint rose, la peau tendue, les cheveux comme du coton — avait un visage bienveillant. « Depuis le début, c'est vous qui avez eu la plus mauvaise part. Vous n'avez rien à vous reprocher. »

— « Qu'allons-nous faire ? »

— « Connaissez-vous la mère d'Andi ? »

— « Oui. C'est Beth-Biblio. »

— « Ah ! oui. » L'Examinateur hocha la tête. « J'allais la prévenir mais j'ai pensé qu'il vaudrait peut-être mieux que vous vous en chargiez. »

— « Tout ce que vous voudrez, Examinateur. Quand je pense à ce petit malheureux errant en liberté... »

L'Examinateur eut un rire bref. « Pensez aussi aux malheureux qu'il rencontre en chemin ! Bien... Commencez par l'appeler chez elle. »

Mayb manipula l'index qu'elle fit glisser sur la liste du personnel de la bibliothèque, repéra le numéro et dit quelques mots en se penchant sur l'écran qui s'alluma aussitôt. Un instant plus tard, la surface opaque se dissipa comme du brouillard chassé par le vent et le visage d'une jeune femme se forma. Elle était rousse et c'était manifestement d'elle qu'Andi tenait ses yeux.

— « Vous souvenez-vous de moi ? Mayb-Crèche. Je suis la Gardienne de Secteur d'Andi. »

— « Oui, » répondit la femme.

— « Andi est-il chez vous ? »

— « Non. »

— « Vous en êtes vraiment sûre ? »

La mère d'Andi s'humecta les lèvres.

— « Evidemment ! Il est bien enfermé dans votre sale Crèche ? Qu'est-ce que vous manigancez ? Vous voulez m'amener par la ruse à signer l'autorisation de l'envoyer à la Chambre Silencieuse ? ».

— « Allons, Beth ! Personne n'a jamais cherché à vous prendre en traître. Nous vous avons simplement transmis un rapport et nos recommandations. »

— « Je sais, je sais, » rétorqua la femme d'un air renfrogné. « Si je signe, vous le ferez disparaître et si je ne signe pas, vous ferez appel et le Conseil d'Examen vous soutiendra. Comme c'est toujours le cas ! »

— « C'est que nous devons être très prudents. Les Gardiennes... »

— « Les Gardiennes ! » gronda Beth. « Jolies Gardiennes qui laissent un enfant de quatre ans s'échapper de la Crèche ! »

— « Nous ne sommes pas les gardiennes des enfants, » répliqua Mayb avec dignité. « Nous sommes les Gardiennes de la Norme. »

— « Vous ne le retrouverez jamais ! Jamais, vous m'entendez ? » Et l'écran s'éteignit.

— « Andi est-il avec elle ? » demanda l'Examinateur dont les yeux scintillaient.

— « Mon Dieu ! Oh ! mon Dieu... »

— « Je voudrais que le Conseil n'ait jamais décrété ces contrôles de prédisposition ! S'ils n'existaient pas, cette affaire ne serait jamais arrivée. Il y a dix ans, nous aurions discrètement mis cet enfant hors de la circulation après avoir constaté que c'était un Irrégulier. Maintenant, il nous faut passer trois semaines à enquêter, à fouiller et à sonder au cas où, par hasard, l'irrégularité se révélerait être un talent nouveau. Je vous le dis comme je le pense : cela finira par désorganiser les Crèches. La mère du dernier avorton venu soutiendra que son petit monstre est un génie ! »

— « Si seulement j'avais fait plus attention ! Si seulement j'avais pris soin de fermer cette porte ! » La Gardienne se tordit les mains.

— « Calmez-vous, Mayb. Tout ira bien, j'en suis certain. »

— « Que vous êtes bon ! » Sa voix résonna soudain de façon surprenante dans le silence de la pièce. « Seigneur ! Et si cette femme le cache vraiment ? Je veux dire... si elle l'a enlevé ? Vous

rendez-vous compte de ce qui arriverait si on laissait cet enfant se développer ? »

— « C'est une idée terrifiante ! »

— « Pensez donc ! Il sait déjà de quoi il est capable et il n'a que quatre ans. Imaginez ce que seront ses effluves quand il aura atteint l'âge adulte ! Vous le voyez surgissant au milieu d'une ville ? Il n'aurait qu'à vouloir n'importe quoi pour l'avoir. Il l'obtiendrait ! Et il serait impossible de l'arrêter. Quand il fait cela, il est totalement hors d'atteinte. »

L'Examinateur la prit par le bras et la poussa avec douceur devant le miroir mural.

— « Regardez-vous, Mayb. Vous ne ressemblez plus du tout à la Gardienne digne de confiance que vous êtes. Supposez qu'Essie vous voie dans cet état : vous ne pourriez plus jamais rien lui enseigner. Je dirige la Crèche. C'est un privilège et je dois accepter un certain nombre de soucis pour mériter un tel honneur. Alors, laissez-moi me faire du tracas : c'est mon rôle. »

— « Comme vous êtes bon, » sanglota Mayb. « Mais... j'ai peur ! Tellement peur ! »

— « Moi aussi. C'est une sale histoire. Mais ne vous inquiétez pas. Allez donc vous reposer un moment. Et pleurez si vous en avez envie : cela vous fera du bien. Après, vous reprendrez votre service. » Il lui tapota affectueusement l'épaule. « Ce n'est quand même pas la fin du monde. »

— « Ce pourrait l'être, » répondit-elle d'une voix étouffée. « Ce pourrait l'être si des êtres de cette espèce se promenaient en liberté en réclamant, en exigeant, en ne s'arrêtant qu'après avoir obtenu ce qu'ils veulent ! »

— « Rentrez chez vous. »

Mayb sortit en se tordant les mains.

Le lendemain matin, presque à la même heure, Mayb fut appelée au bureau. Elle se trouvait dans la salle commune où elle apprenait aux enfants à chanter :

Il y avait dans une ville anormale
Un jeune homme appelé Ramicale.
Ses enfants étaient des roussettes
Et des esturgeons à deux têtes.
Ciel ! Quelle calamité fatale !

Ce fut au milieu des clameurs de joie des enfants que faisaient

exulter les cocasses mésaventures de Ramicale que lui parvint l'ordre de l'Examinateur.

Le masque de gaieté superficielle qu'elle arborait se désagrégea.

— « Temps libre ! » annonça-t-elle.

Ce signal était, pour les petits, la permission de jouer. Les surveillants invisibles derrière les glaces sans tain se penchèrent, leurs diagrammes de réactions normales à portée de la main.

L'Examinateur était seul dans son bureau. Il se frottait les mains.

— « Quand je vous disais que tout s'arrangerait, Mayb ! » lança-t-il à la Gardienne quand elle se présenta.

— « Andi ? Vous l'avez retrouvé ? Vous avez appelé la police ? »

Il éclata de rire. « C'est elle qui l'a appelée. D'elle-même. Elle n'a pas pu le supporter. Sa propre mère ! »

— « Où est-il ? »

— « Elle l'amène... et je crois justement que la voici... »

La porte s'ouvrit et une Aide-Gardienne annonça :

— « Beth-Biblio, Examinateur. »

Bousculant l'employée, Beth fit son entrée. Sa flamboyante chevelure rousse était en désordre ; elle était blême et ses yeux étaient hagards. Elle serrait l'enfant inerte dans ses bras.

— « Tenez... le voilà ! Prenez-le... vite ! C'est au-dessus de mes forces ! Je croyais que j'y arriverais mais je ne peux pas. Je ne savais pas ce que je faisais. Je suis une bonne citoyenne. Je veux faire mon devoir. Je respecte la loi, la Norme et la race. Je devais être folle ! J'avais des arguments tout prêts à vous donner... au sujet d'Andi... de son droit à survivre. Je vous aurais dit qu'il pouvait survivre mieux que quiconque, qu'il pouvait avoir tout ce qu'il désirait rien qu'en le voulant sans que personne puisse lui dire non. » C'était un torrent de mots qui s'échappaient de ses lèvres. Elle déposa le petit corps immobile sur le canapé. « Mais je ne savais pas que c'était à ce point ! Il m'a harcelée toute la nuit et m'a empêchée de dormir et il s'est enfui le matin. Impossible de le retrouver. Il me haïssait, et quand je l'ai vu, quand j'ai couru vers lui, il m'a haïe de tout son esprit, et plus j'approchais, plus il me haïssait ; telle était sa haine que je ne pouvais pas le toucher. Alors, les gens se sont attroupés, ils le regardaient comme si c'était un monstre, et c'en est un, il les haïssait tous, tous sans exception. Et puis quelqu'un a appelé un agent de

police qui l'a arrosé de poudre à sommeil. Andi a lancé un flot de haine qui a fait hurler tout le monde, les gens se sont dispersés en courant et il n'a pas cessé de les haïr jusqu'au moment où il s'est endormi. Reprenez-le ! Où est ce papier ? Où est-il ? »

— « Du calme, Beth, je vous en supplie ! Vous allez mettre toute la Crèche en émoi, y compris les enfants. »

— « Où est le papier ? » répéta-t-elle dans un cri si discordant que les oreilles de Mayb se mirent à tinter.

L'Examinateur prit le formulaire en deux exemplaires et le tendit à Beth. Il lui présenta un stylo.

Quand elle eut signé, Beth s'écroula en larmes dans un fauteuil.

— « M... Mayb ! » dit une voix frêle.

— « Il se réveille. Vite, Mayb ! Conduisez-le à la chambre silencieuse. »

La Gardienne prit vivement l'enfant dans ses bras et, ouvrant la porte d'un coup de pied, s'éloigna en courant. Elle passa deux portes. La troisième donnait sur une alcôve en tout point identique aux autres sauf que la porte en question était noire. Et que le compartiment recelait certains dispositifs invisibles. Cette fois, Mayb n'oublia pas de faire jouer le système de verrouillage.

La tension qui l'habitait était telle que son teint était terreux lorsqu'elle regagna le bureau.

— « C'est fait, Examinateur. »

L'Examinateur hocha la tête et se dirigea vers le pupitre de commande. Il enfonça un bouton d'un coup de pouce délibéré et un témoin rouge s'alluma.

— « Andi ! » gémit Beth.

Mayb s'approcha d'elle et la prit par les épaules.

— « Calmez-vous. C'est le mieux. Cela n'arrive plus très souvent. Autrefois, on s'en servait tout le temps. Bientôt, nous n'aurons plus jamais besoin de nous en servir. »

L'expression de l'Examinateur était amère et triste. Les victimes minoritaires se moquent bien des statistiques, songeait-il.

Adoptant une autre tactique, Mayb continuait de communiquer avec la mère d'Andi :

« Nous restaurons peu à peu la Norme, Beth. Réfléchissez à ce que cela veut dire. Jadis, les hommes vivaient dans l'assurance qu'ils étaient vraiment humains, humains à cent pour cent, qu'ils possédaient tous les sens, tous les talents et toutes les facultés que les humains peuvent avoir. Et nous sommes en train d'y

revenir ! C'est triste, affreusement triste, mais c'est de cette façon qu'il faut agir. Il n'y a pas d'autre moyen. »

Mais toutes ces pensées soigneusement choisies ne parvenaient pas à endiguer l'intolérable pression mentale qui commençait de filtrer jusqu'à eux, issue de la chambre silencieuse.

Le voyant lumineux devint jaune.

— « Andi... »

Mayb rassembla désespérément les pensées qu'elle transmettait à la mère d'Andi :

— « Et c'est une bonne Norme, déterminée par un conclave réunissant les esprits les plus éminents et les plus objectifs du monde. Tenez ! Quelques-uns de ces législateurs étaient déviants par rapport au Code de Normalité qu'ils ont eux-mêmes élaboré. Songez au courage... »

Un appel au secours fusa, lancinant et déchirant ; l'émission mentale s'assourdit, vacilla un instant, reprit et se tut brutalement. Un fragment de phrase s'insinua dans l'esprit de Mayb : « ... au jour de notre mort. » Elle savait que ces mots provenaient de l'Examinateur debout, rigide, devant le pupitre, une poignante expression de répulsion sur les traits. Il se retourna et, d'un geste sec, abaissa un levier. L'incinérateur était plein, maintenant.

— « Ne pleurez pas, » émit Mayb à l'adresse de la mère en larmes. « C'est préférable pour lui. Il n'aurait jamais connu le bonheur, même si les hommes l'avaient laissé en paix. Pauvre, pauvre petite créature inachevée ! Imaginez ce qu'aurait été son existence ! Imaginez-le capable de parler sans jamais savoir quand il crierait ou hurlerait, incapable d'entendre autrement qu'avec ses oreilles — le seul non-télépathe du monde entier ! »

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : Prodigy.

ROGER

BLONDEL

La chambre n° 22.731.412

Le texte inédit qu'on va lire était à l'origine un chapitre du roman Bradfer et l'Eternel (*Laffont*), *d'où l'auteur le retira avant la publication. Plusieurs critiques — dont Alain Bosquet dans* Combat *— n'ont pas hésité à qualifier ce roman de chef-d'œuvre, et Gérard Klein a dit*

lui-même dans Fiction *(n° 136) le bien qu'il en pensait. Roger Blondel, que nous avons questionné sur ses conceptions littéraires et sur ses buts, nous a répondu qu'il était tout à fait d'accord avec ce que notre critique avait dit de lui, à savoir qu'il aspirait à se mouvoir librement « dans les univers du fantastique » et qu'il allait dans la même voie que d'autres auteurs, comme Boris Vian, Obaldia, Sternberg, Beckett, « qui ont fait justice, à propos du roman, de certains mythes », mais « qui disent quelque chose, et le disent à leur manière ».*

La chambre n° 22.731.412, *fantasmagorie onirique et poétique, et en même temps extraordinaire exercice de langage où le Verbe lui-même accède à une dimension fantastique, donnera à nos lecteurs une idée, sinon de* Bradfer et l'Eternel, *du moins de la manière très personnelle de Roger Blondel. Celui-ci a publié sous son nom trois autres romans :* Le mouton enragé *(Gallimard),* L'archange *et* Le bœuf *(Laffont) ; ces deux derniers, qui touchent à la S.F. et à l'insolite, ont aussi été signalés en leur temps dans nos rubriques de critique (n°s 121 et 157). Roger Blondel est aussi l'auteur, sous le pseudonyme bien connu de B. R. Bruss, de nombreux romans dans les collections « Anticipation » et « Angoisse » du Fleuve Noir, ainsi que de deux nouvelles dans nos numéros 8 et Spécial 12. Il est également peintre — toujours sous le nom de B. R. Bruss — et a fait à Paris, il y a trois ans, une exposition de ses œuvres (souvent influencées par la S.F.) qui retint l'attention de la critique d'art.*

Roger Blondel, qui est né avec le siècle, est d'origine auvergnate et vit en Auvergne une bonne partie de l'année.

A. D.

La rue Montorgueil, dans les étages les plus hauts de ses maisons, est propice aux rêves qu'apporte le vent d'ouest, celui-ci, le plus humide, étant le plus chargé de formes flottantes, surtout dans les approches de l'aube. Bradfer dormait sur son lit jaune, couché sur le dos, mais se tenait loin de son corps immobile, aux joues propres et aux narines élégantes. Il se promenait ailleurs. Il avait traversé des défilés nuageux et mous, glissé sur des pentes presque liquides, vu des êtres qui fuyaient en tous sens, insaisissables. Depuis un moment il errait dans une espèce de village escarpé, d'allure mauresque, mais ce village était situé au cœur même d'une immense cité industrielle. De tous côtés dans les lointains on sentait la présence de hautes cheminées, de hauts fourneaux, de

tréfileries, d'aciéries, de docks et de comptoirs, de populations profondes. Il montait et descendait des rues étroites, longeait de basses maisons aux pierres nues, quand soudain éclata une grande et nombreuse bagarre entre il ne savait qui et qui, ni pourquoi, mais à laquelle il se trouva mêlé. Le tumulte s'éloigna vers d'invisibles décors, mais il demeura aux prises avec un adversaire qu'il voyait mal, jeune et bondissant, grimaçant, changeant parfois de visage. Se battant ainsi, ils dérivèrent vers des champs, des rochers sortant du sol, des arbustes alignés au bord d'une pente escarpée surplombant une vallée plate. C'était une sorte de combat abstrait et gesticulant ; Bradfer ne sentait pas les coups, il en donnait de terribles, dominant enfin l'adversaire, l'écrasant, l'usant, le rapetissant, le réduisant quasiment à rien, au point que celui-ci, au bout d'un moment, ne fut plus entre ses mains qu'une clef, une grosse clef rouillée et un peu tordue. Cette clef, il la roula dans du papier, l'attacha à une ficelle, la fit tournoyer comme une fronde et la jeta loin, vers la vallée. Il entendit le floc qu'elle fit en tombant dans l'eau. L'instant d'après il était dans un bizarre et long véhicule de bois, plat et rectangulaire, en compagnie d'une quinzaine d'autres hommes. Tous étaient assis sur des bancs, comme dans une barque. D'abord Bradfer eut l'impression qu'ils roulaient sur la terre ferme, au fond du val qui s'était élargi ; toutefois il ne pouvait discerner le moyen de propulsion du véhicule, qui avançait entre de hauts herbages. Bradfer, qui siégeait à gauche sur le même banc que deux ou trois autres voyageurs, laissait pendre au-dehors sa main, sentant entre ses doigts le frôlement des verdures. Soudain il comprit qu'ils se mouvaient sur un élément liquide ; sa main plongeait maintenant dans une eau sournoise, épaisse, marécageuse, peuplée de longues algues. Le véhicule continuait à avancer, assez lentement, sans qu'ils eussent à intervenir. C'était un glissement doux et agréable, à travers un paysage devenu plat, au fond d'une faible dépression de terrain. Il ne savait pas où il était, où il allait, ni d'où venaient ceux qui se trouvaient avec lui. Sa main fut happée par une main venue des profondeurs, une main glissante mais ferme, et que recouvraient les innombrables feuilles minuscules d'une plante aquatique. Il tira, sortit de l'eau noire un bras, une tête, un homme entier qui avec son aide se hissa hors du marécage et s'assit au bord de l'embarcation, laissant ses jambes pendre dans l'eau. C'était le personnage avec qui il s'était battu quelques instants plus tôt et

qu'il avait réduit à la dimension, la forme et le poids d'une grosse clef. Bradfer n'en éprouva pas de surprise. Le fait lui parut simplement curieux, mais en aucune façon inconvenant. L'homme était vêtu d'un pantalon et d'une vareuse d'aspect militaire. Son visage semblait reposé, un visage très ordinaire d'homme ordinaire d'une trentaine d'années, plutôt blond, le nez pointu, la joue plate, l'œil sans grande chaleur, la lèvre mince, un faible sourire sur ses traits. Il dit à Bradfer : « Ne vaudrait-il pas mieux qu'on soit copains ? »

— « Ça vaudrait mieux, » dit Bradfer. L'homme l'embrassa avec une certaine émotion. Un instant plus tard ils étaient tous deux, sans savoir comment ils avaient quitté le bateau, devant une longue grille qui bordait une cour immense où se dressaient de mornes bâtiments qui devaient être des casernes. Des gens s'y pressaient autour de deux ou trois gendarmes qui parlaient avec animation. Bradfer tâta sa poche-revolver où d'ordinaire il mettait son portefeuille. Le portefeuille n'y était plus. Sous ses doigts il ne sentait que deux ou trois vieux tickets d'entrée dans les cinémas. Sur le trottoir s'éloignait une fille mince vêtue d'un pantalon noir et d'une blouse blanche qui tombait droit. Ses cheveux étaient coiffés en queue de cheval. Elle faisait en marchant se dandiner ses hanches. Le nouvel ami de Bradfer courut, la rattrapa, lui prit le bras, la ramena et dit : « C'est elle la voleuse. » Bradfer se mit à la fouiller, promenant ses mains sous ses vêtements, touchant de ses doigts les seins et les côtes. Elle ne bougeait pas, se laissait faire, souriait vaguement, soupirait un peu, comme sous l'effet d'une excitation sexuelle. Le compagnon de Bradfer déclara : « Elle a dû donner ton portefeuille à une autre fille qui est là-bas. » Ils partirent tous trois le long du trottoir, Bradfer tenant au poignet la demoiselle au blouson blanc. A cinquante mètres, un taxi était arrêté, la portière ouverte. Dedans était assise l'amie de la voleuse. Celle-ci, se dégageant brusquement, sauta dans la voiture et donna l'ordre de démarrer au chauffeur, ce qu'il fit aussitôt. Mais Bradfer avait eu le temps de s'accrocher de la main gauche à la portière qu'elle n'avait pas pu refermer, et il resta ainsi suspendu, emporté. L'auto maintenant roulait tout au bord d'une levée de terre, en sorte que ses jambes pendaient dans le vide. Malgré l'inconfort de cette position il n'éprouvait point de fatigue, tant son corps était léger. Léger comme celui d'une mouche qui se tient par une patte à un mur. En vain il criait au chauffeur de faire halte : celui-ci

ne l'entendait pas ou ne voulait pas l'entendre. Dans sa main droite, Bradfer tenait une longue canne hindoue en bambou, ornée d'un pommeau d'argent représentant des têtes d'éléphant. Il allait s'en servir pour briser la vitre de la portière avant lorsqu'elle lui échappa. C'est à ce moment qu'il vit aux mains de la fille qu'il avait fouillée un de ces longs et minces parapluies de femme alors à la mode, un parapluie dont le manche était fait d'une élégante arabesque de cuivre. « C'est, » pensa Bradfer, « le serpent d'Eve transformé en objet usuel. » Elle s'en servit comme d'une lance pour le frapper, tentant de lui piquer le visage, les yeux. Elle l'atteignit mais lui traversa la tête sans qu'il en éprouvât la moindre incommodité. « Je suis transparent, » pensa-t-il. « Et je sens que si elle continue je vais tomber amoureux d'elle. » Il saisit la fille par la cheville et la tira hors du taxi. Ils flottèrent dans le vide tous deux. Elle marchait sur une corde invisible, avec des gestes gracieux, tenant toujours à la main son parapluie qu'elle avait ouvert et s'en servant comme d'un balancier. Ses jambes, maintenant gainées dans un maillot noir, étaient très longues, très douces ; elle avait les yeux bridés, le teint jaune, un fin et mince sourire. Bradfer flottait à vingt pas d'elle, dans l'air, sans support, il agitait les bras et les jambes pour se mouvoir et la rejoindre mais demeurait sur place, comme une mouche prise dans une légère toile d'araignée. L'air était collant, contrariant. La Chinoise s'éloignait sur sa corde pendue au ciel, elle ne fut bientôt plus qu'un tout petit point perdu dans les lointains de l'espace. « Me voilà tout seul, » pensa Bradfer. « Que vais-je devenir ? »

Il s'éveilla, regarda l'heure, referma l'œil, s'enfonça dans un couloir garni de portes numérotées, monta un escalier, prit un autre couloir, les numéros des portes étaient de huit ou dix chiffres, il gravit un autre escalier, marcha encore, monta encore, marcha, monta, marcha, monta, il cherchait la porte 22.731.412, mais les portes n'étaient pas numérotées dans l'ordre, car rien ne l'est dans la nature, c'est une évidence, se disait-il, il ne sert de rien de s'insurger contre les évidences, et cet hôtel est réellement grand, il monta, marcha, montamarcha, montarcha sans rencontrer personne, mais il avait le pied léger, de grandes ressources d'impatience, et les tapis dans les couloirs étaient doux et silencieux, l'ennui c'est qu'il avait rendez-vous avec Angelica

qui habitait la chambre 22.731.412 et il avait peur d'être en retard, ce qui est toujours terrible pour un premier rendez-vous, il ne connaissait Angelica que par sa photo qu'il avait dans sa poche, mais ils se sentaient irrésistiblement attirés l'un vers l'autre, aimantés par des effluves inconnus, nous sommes si seuls au monde, pensait Bradfer, quand une petite lueur se présente il faut aller vers elle immédiatement, il fit trois kilomètres dans un couloir à pas feutrés et rapides, dans la lumière avare que répandaient tous les vingt mètres de petites lampes bleutées, il monta un escalier, prit un autre couloir, il ne savait pas comment la photo d'Angelica était venue dans sa poche ni comment il se faisait qu'il avait avec elle ce rendez-vous, mais il avait la photo, il avait le rendez-vous, la nature est pleine de trous incompréhensibles, de failles, de mystères, il y a des milliards de photographies dans le monde et des milliards de rendez-vous, on s'envoie son portrait, on se téléphone ou on s'écrit, on peut s'écrire de la Nouvelle-Guinée au Canada, de Hong-Kong à Honfleur, de La Garenne-Colombes à Montrouge, on se voit ou on ne se voit pas, on se quitte, on se retrouve ou on ne se retrouve pas, on se téléphone ou on ne se téléphone pas, on peut même se faire ou ne pas se faire des signaux optiques, c'est comme ça, la Terre tourne, les pervenches refleurissent au printemps, on est comme l'oiseau sur la branche, les tapis étaient élastiques et longs, chaque porte avait son numéro en noir sur une petite plaque blanche émaillée, il monta un escalier, il monta deux escaliers, les numéros entraient dans sa tête mais jamais le bon, ses semelles touchaient le tapis, on marche beaucoup dans la vie quand on dispose de ses deux jambes, il allait dans les couloirs déserts comme au fond d'une mine, d'une mine pleine de tapis, avec la photo d'Angelica dans sa poche, il connaissait aussi sa voix, peut-être l'avait-il entendue au téléphone ou lorsque passait un certain nuage, une voix qui dès les premiers mots vous fait trembler de douceur, comme si vous étiez saisi de douce angoisse, saisi d'un tourment doux, je vais être en retard, se disait-il, il ne se rappelait plus à quelle heure était le rendez-vous mais il avait la certitude qu'il serait en retard, pourtant il savait qu'elle l'attendait, qu'elle l'attendrait inexorablement, peut-être même éternellement, il monta, marcha, marcha, monta, marmonta, regardant les portes et leurs petites plaques émaillées aussi inexplicables que les cailloux le long d'une grève, avec leurs chiffres noirs sur l'émail blanc, leurs combinaisons obscures, leurs serrures in-

crochetables, leurs poignées en porcelaine blanche faites pour épouser le creux des mains humaines, le creux de la main d'Angelica, ou de Bradfer, ou de n'importe qui, les murs étaient gris, uniformément, d'un gris absolument gris qui ne penchait ni vers le bleu, ni vers le jaune, ni vers le rose, un gris tout court, et les portes aussi étaient grises, et aussi le tapis, seules les plaques émaillées étaient blanches comme le blanc de l'œil, et les chiffres noirs étaient les regards de ces yeux-là, Bradfer les scrutait, très vite car il était furieusement pressé, mais avec attention, car il ne voulait pas risquer une erreur, laisser échapper le regard d'Angelica, le regard unique d'Angelica parmi ces milliards de regards indifférents, il sentait sous ses pieds le tapis, il voyait les plinthes grises, les embrasures grises des portes, la frise grise qui courait le long du plafond, il montait les marches, très vite, en s'aidant de la rampe de fer pour aller plus vite encore, pour hisser plus vite son corps léger, je vais être très en retard, je le sens, pourtant il ne pouvait pas courir dans les couloirs, il lui fallait explorer rapidement mais minutieusement chaque étage, bien voir les numéros des portes, de chaque côté, il ne pouvait pas courir, il ne pouvait que marcher, monter, marcher, marcher, monter, marmonter, montarcher, sur sa photo Angelica avait un visage ovale, comme presque toutes les créatures humaines, des cheveux, comme presque toutes les créatures humaines, des yeux, des dents, et elle avait des seins, comme presque toutes les femelles humaines, on la voyait nue, car sur les photos de cette sorte on ne peut voir les gens que nus et comme percés par un regard transcendant, elle avait des cuisses, des pieds, des ongles, mais tout en elle était douceur poétique, transparence, câlinerie supérieure, où donc était la chambre 22.731.412 ? dans quel couloir de l'espace ? à quel étage de la durée ? Il monmarchait, il marmonchait, usant ses yeux sur les petites plaques d'émail, cherchant le chiffre de la grande effusion, les tapis étaient interminables, ah ! le regard d'Angelica ! le regard unique d'Angelica ! et cette immense promesse de douceur, de beauté, je vais être en retard, je suis certainement déjà affreusement en retard, il hâtait le pas, examinait à une cadence accélérée les petites plaques, ne croisait jamais personne, les gens devaient dormir ou être déjà sortis, mais Angelica l'attendait, l'attendait depuis toujours, l'attendrait éternellement dans la chambre 22.731.412, ah ! s'il avait trouvé dans cet hôtel un portier qui aurait pu le renseigner, mais il n'y avait visiblement ni portier, ni concierge, ni garçons d'étage, ni valets

de chambre, les voyageurs devaient se débrouiller seuls, faire seuls leurs lits, faire seuls leur destin, les petites ampoules bleues semblaient figées dans le ciel du plafond, on ne pouvait tirer d'elles aucune indication, elles éclairaient faiblement, c'était tout, elles répandaient leur petite lumière bleutée sur les portes, les murs, les tapis, les plaques, les paysages et c'était tout, la nature est toujours si insensible, il monta des marches, il ne savait plus à quel étage il était, l'angoisse d'arriver trop tard, d'arriver peut-être après quelque accident, quelque drame stupide, lui serrait la gorge, nous sommes si seuls, Angelica est si seule, ses pas silencieux ne laissaient pas plus de traces sur les tapis que dans l'air le vol d'une mésange, il marchait à travers l'épaisseur du temps gris, il eut soudain une émotion devant une porte, une de ces émotions qu'on a parfois quand on regarde les numéros gagnants de la loterie, il était devant la porte 22.731.413, mais ce n'était pas la bonne porte, il n'avait pas gagné, il s'en fallait d'un chiffre, d'un chiffre seulement, d'un abîme, la porte suivante avait le numéro 177.864.151, et la suivante le numéro 3.456.899, et la suivante le numéro 32, la nature est d'une telle indifférence envers les chiffres, la vie est une loterie, il courait maintenant le long des couloirs, enregistrant avec la rapidité de l'éclair les numéros à droite, à gauche, sa tête ressemblait à un métronome en action, il montait des étages, des étages, des étages, enfilait des couloirs, des couloirs, des couloirs, cherchant toujours la chambre d'Angelica, la chambre qui portait le numéro 22.731.412, il volait sur les tapis, glissait comme sur des patins à roulettes, c'est inouï ce qu'il peut y avoir de monde dans cet hôtel, si seulement j'avais le numéro de téléphone d'Angelica, je l'appellerais pour lui dire que je suis en route, que j'arrive, que j'accours, que je vais la prendre dans mes bras, la faire fondre sur ma poitrine, les ampoules bleutées défilaient à une allure vertigineuse, et tous ces yeux d'émail qui le regardaient au passage, qui au passage lui jetaient un regard indifférent et rapide, comme sont indifférents les regards des étoiles quand on se promène dans la voie lactée, il montait des étages, il montait des étages, il tontait des métages, des tétages, des étages, tirant sur la petite rampe de fer, et tout à coup il déboucha sur le toit, sur la haute terrasse vide, dans la nuit que remplissait le ciel, et ce ciel était tapissé de chiffres, de petits signes lumineux et lointains, de petites plaques blanches et noires, minuscules, presque imperceptibles, et il resta un instant immobile et frappé d'imbécillité, com-

me cela lui arrivait toujours devant les grands spectacles de la nature. Soudain, là-haut, une étoile lâcha un cri, un cri inconnu, familier, d'une terrible douceur, peut-être le cri d'Angelica que le destin était en train d'égorger. Il se réveilla, regarda l'heure, ouvrit les rideaux.

Revue des livres

L'AN 2000 par Herman Kahn et Anthony Wiener

On sait qu'il est une version particulièrement fantaisiste de la science-fiction qui porte le nom de prospective et qui met en principe en œuvre un ensemble de moyens rationnels de prédiction de l'avenir. L'expérience a montré jusqu'ici d'abondance que si les poètes ne se trompaient pas toujours, les spécialistes faisaient par contre fausse route avec une régularité qui désarme les statistiques. C'est donc avec scepticisme qu'il convient d'étudier l'imposant volume tiré par Herman Kahn et Anthony Wiener des travaux projectifs de l'Hudson Institute, longtemps dirigé par le premier cité. Avec un scepticisme d'ailleurs bientôt renforcé par l'analyse des « méthodes » retenues, mais aussi avec intérêt car il s'agit d'une mine de documents, de points de vue, de réflexions sur l'avenir proche. Le lecteur aura intérêt à s'armer d'abord de l'excellent *Art de la conjecture* de Bertrand de Jouvenel.

Daniel Bell qui préface l'ouvrage en précise d'ailleurs les limites. Il ne s'agit pas de prévoir l'avenir *comme si le temps n'était qu'un gigantesque tapis tout tissé et déroulé depuis quelque lointaine origine »*, mais d'un effort *« pour esquisser les avenirs possibles »*. Le titre même du livre souligne une autre limite. L'an 2000 est la *dernière* année de notre siècle. Le prochain ne commencera qu'en 2001, *stricto sensu*. Les anticipations ici présentées se donnent donc comme la prolongation de tendances, comme l'épuisement des possibilités du passé et non comme autant de franches ouvertures sur des avenirs différents.

Les techniques de prévision à long terme utilisées par l'Hudson Institute peuvent être ramenées, sommairement, à trois familles qui correspondent, chacune, à un domaine différent. Sur le plan économique, la méthode est celle de l'extrapolation raisonnée et globale des tendances passées. Dans le domaine scientifique et technique, la méthode n'est ici pas décrite et elle est beaucoup plus hésitante sans doute ; il y a gros à parier qu'elle s'inspire plus ou moins des études Delphi effectuées par la Rand Corporation. Dans le domaine plus synthétique de la politique internationale, le procédé retenu est celui du scénario.

Il est évidemment plus aisé de critiquer la mise en œuvre particulière qui est faite ici de ces techniques que de les utiliser soi-même, et l'Européen que je suis se sent d'autant moins habilité à le faire qu'il n'existe de ce côté de l'Atlantique aucun travail d'envergure si l'on excepte les recherches intéressantes mais limitées par le défaut de moyens que publie Bertrand de Jouvenel dans ses *Futuribles*, devenues *Analyse et Prévision*, et auxquelles j'ai occasionnellement contribué. Disons, car il y a des cadavres qu'il faut qu'on enterre, que les *Cahiers de Prospective* ne valent pas tripette et que, si l'on met de côté leur style pompeux à moulures, leur contenu intellectuel n'a pas plus de rigueur que celui des « études » de *Planète*, ce qui n'est pas beaucoup dire. La seule fonction intelligible des *Cahiers de Prospective* est d'ordre idéologique : elle consiste à justifier les aberrations du présent en les présentant comme les germes nécessaires des grandioses accomplissements de l'avenir, ou encore à diriger doctement la baguette du magister vers des lende-

mains épouvantables, mais sans jamais poser concrètement le problème concret des conditions concrètes de leur évitement. Les prospectivistes sont des précieuses ridicules qui auraient lu les utopistes du siècle dernier. On verra à la fin de cet article que, pour être d'une viande plus solide, les travaux américains de l'Hudson Institute n'en remplissent pas moins, à défaut de toute véritable signification scientifique, une fonction idéologique. Et la question que l'on peut se poser est de savoir si, en l'absence d'une science sociale bien établie, toute appréhension de l'avenir n'est pas, essentiellement et peut-être seulement, une façon de déployer une idéologie que l'usage superficiel de méthodes scientifiques a pour but de faire passer pour la nature des choses.

Les efforts de l'Hudson Institute laissent en effet le « spécialiste » sur une impression de malaise intellectuel. Au plan le plus général, ces recherches témoignent d'un empirisme certes bien venu en une matière aussi délicate mais qui exclut exagérément, comme font nombre de travaux anglo-saxons, la réflexion épistémologique, ou qui la rejette dans l'accessoire. Comment et pourquoi les chercheurs de l'Hudson Institute savent-ils que tel possible est probable (et même seulement possible) ? Comment et pourquoi ont-ils été amenés non seulement à le privilégier mais même à le concevoir ? Voilà le type de questions que le lecteur aguerri se pose à chaque page tournée. Et il se trouve sans cesse tenté de répondre que cet empirisme recouvre et masque en réalité son contraire apparent, l'intuitionnisme. L'empirisme se veut en principe fidélité à la réalité, au fait, à l'objet, mais à partir du moment où la multiplicité des faits et de leurs conséquences se présente comme inintelligible, le choix qui est subtilement opéré et qui présente les apparences — mais les apparences seulement — de la rationalité, procède de l'intuition sinon même de l'inspiration. Il arrive que cette difficulté épistémologique soit cachée, consciemment ou non, derrière la prolongation mécanique d'une tendance bien attestée dans le passé et dès lors donnée pour un fait simple. Mais que signifie ce fait ? Est-il vraiment simple ?

En l'absence d'une théorie explicative bien éprouvée du « fait », il n'a en réalité aucune signification et son extrapolation aucune validité. Le fait empirique que le mouvement d'un pendule tende à s'amortir n'a aucun intérêt tant que l'on n'a pas dégagé deux théories distinctes, celle de la conservation de l'énergie et celle du frottement.

Le compagnon classique de l'empirisme anglo-saxon — et qui ne fait pas défaut ici — est l'éclectisme philosophique, historique et sociologique. Une multitude de théories sont invoquées par les chercheurs du Hudson Institute, en particulier dans le domaine de la sociologie. Elles paraissent servir des fins de justification et de rationalisation plutôt que d'explication, d'autant que leurs incompatibilités se trouvent proprement escamotées. Or, de deux choses l'une, ou bien une théorie forme un ensemble cohérent de prédicats et si elle entre en contradiction avec une autre théorie qui présente les mêmes caractéristiques, l'une des deux est entièrement fausse ; ou bien l'une des deux — ou les deux — est partiellement vraie seulement et ne présente plus de garantie de cohérence ; elle ne peut plus être citée dans sa totalité comme référence ou dans une de ses parties sans arbitraire, à moins de justifications qui nécessitent finalement l'échafaudage d'une nouvelle théorie synthétique à la fois plus vraie et plus cohérente que les précédentes. Les chercheurs de l'Hudson Institute donnent l'impression de se dispenser de cet effort et de choisir non seulement entre les théories celles qui les arrangent, mais encore, au sein des théories, les points particuliers qui leur conviennent. L'utilisation, par exemple, de la théorie marxiste est caractéristique. Elle est donnée pour vraie jusqu'à un certain point et pour non fondée au-delà. Mais l'épreuve de sa cohérence n'est nulle part sérieusement tentée. Or si elle est incohérente, elle ne vaut pas la peine d'être citée, sauf à titre de curiosité historique, et si elle est cohérente, elle ne peut guère être détaillée à la carte. Il n'est pas possible de se réclamer de l'autorité de la totalité et

de ne retenir que la commodité de la fraction.

La tentation de l'éclectisme est évidemment d'autant plus forte que la plupart des théories sociales et même économiques sont faibles, si on les considère d'un point de vue purement logique. Mais il est pour le moins délicat de fonder un système fort de déductions sur les faiblesses de constructions dont on retient comme prémisses certaines propositions seulement. A transgresser cette règle, on risque le fatras. Une autre aberration courante de l'équipe de l'Hudson Institute, qui cumule à la fois empirisme apparent, intuitionnisme et éclectisme, tient à l'usage inconsidéré de l'analogie historique. C'est ainsi que les parallèles populaires aux Etats-Unis entre l'Empire Romain et l'empire américain sont ici repris avec délectation : il va de soi que cette analogie recouvre seulement des jugements de valeur arbitraires dont le chapitre IV, intitulé *La société post-industrielle,* contient une collection absolument remarquable.

Ainsi la démarche générale de Kahn, de Wiener et de leurs acolytes n'est-elle en réalité pas plus rigoureuse que celle d'écrivains qui, eux au moins, ne prétendent pas faire œuvre scientifique ou même seulement rationnelle. Elle ne dépasse guère le niveau du bluff intelligent. Un examen ici nécessairement rapide des trois grandes « techniques » de prévision déjà signalées achèvera d'en convaincre.

La prolongation de tendances économiques ou démographiques dûment attestées dans le passé peut paraître offrir toutes les garanties de rigueur. Il faut bien voir pourtant qu'elle est doublement ambiguë. Elle l'est d'abord pour raison d'empirisme : les mécanismes qui ont dominé la tendance ne sont pas dans l'état actuel des choses, même en démographie, suffisamment élucidés pour que l'on puisse écarter l'idée que la tendance a été fonction de circonstances inconnues et particulières qui ne se prolongeront pas nécessairement. Au contraire, cette idée doit être l'hypothèse de règle. Sinon, on isole implicitement, on rend autonome d'une façon arbitraire un indicateur particulier qui est en réalité relié à tous les autres aspects de la vie économique et sociale. La deuxième ambiguïté est encore plus grave : elle concerne notamment les projections dites « sans surprise » du Produit National Brut d'un certain nombre de pays. A supposer que l'évolution soit conforme à la prévision qui est exprimée en milliards de dollars et en dollars par tête d'habitant, la projection ne fournit aucune indication sur le contenu de la grandeur obtenue. Or, du point de vue économique et social, c'est ce contenu qui possède une structure, qui donne son sens au chiffre global. Il est complètement absurde d'imaginer que cette structure demeure stable pendant les trente prochaines années. La grandeur obtenue au terme de la projection n'a donc à peu près aucun sens. Elle ne donne aucune idée des conditions effectives de vie à la fin du siècle et elle ne permet aucune inférence sur les conditions économiques et sociales du moment. Elle risque même de conduire à penser que, dans un certain délai, tel pays, la France ou l'Indonésie, atteindra le niveau de production d'un « pays-pilote » comme les Etats-Unis à une date antérieure et que, par suite, ce pays ressemblera alors à ce qu'étaient les Etats-Unis à tel moment de leur histoire. Toute l'expérience historique tend à établir la fausseté de ce genre d'assertions.

Il est certain que Kahn et Wiener ne tombent pas sans résistance dans des pièges aussi grossiers, mais il est moins évident qu'ils n'y poussent pas de toutes leurs forces le lecteur non averti et le raffinement apparent de leurs hypothèses paraît bien ne constituer qu'un masque idéologique.

La méthode Delphi qui a été appliquée dans le domaine scientifique et technique par la Rand Corporation n'est citée ici que pour mémoire puisqu'il n'y est fait qu'indirectement allusion dans *L'an 2000*. Il est cependant nécessaire de dire ici qu'elle repose sur des sortes d'enquêtes d'opinion effectuées auprès de spécialistes qualifiés des différentes branches. Les enquêteurs procèdent à plusieurs itérations, c'est-à-dire qu'ils laissent aux experts la possibilité de modifier ou de compléter leurs réponses après qu'ils aient pris connaissance de celles de leurs collègues. En effet, une découverte prévue

dans un domaine peut entraîner la possibilité d'une découverte dans un autre domaine. La méthode Delphi revient donc à la consultation des oracles scientifiques du moment et elle tire sans doute son nom du précédent antique de l'oracle de Delphes. Elle ne dégage par conséquent que le futur du présent. Or nombre des découvertes essentielles des vingt dernières années étaient faiblement prévisibles à moyen terme (3 à 5 ans) et sans doute totalement imprévisibles à long terme, par exemple le transistor et le laser. Ce serait une erreur de croire pour autant qu'elles ont surgi par hasard. Mais la réunion des circonstances qui les ont rendues individuellement possibles a correspondu à des cheminements extrêmement complexes. A moins que la science humaine soit presque parvenue au stade ultime de son développement, ce qui paraît peu vraisemblable, il y a gros à parier que les découvertes essentielles des trente prochaines années échappent complètement à la prévision « rationnelle », c'est-à-dire à l'attention présente des experts. Il sera par contre certes toujours possible de trouver dans le très vaste univers des anticipations littéraires quelques intuitions justes. Mais c'est là un type de « prévisions » — celui des précurseurs — qui ne prend son sens qu'au moment même où il perd tout intérêt autre qu'anecdotique.

Aussi bien, conscients de ces difficultés, Kahn et Wiener n'ont-ils accordé à la science et à la technique qu'un chapitre assez mince.

C'est au domaine politique et en particulier aux relations internationales que les chercheurs de l'Hudson Institute ont appliqué la troisième méthode et peut-être intellectuellement la plus intéressante, celle des « scénarios ». Il s'agit ici d'écrire le développement vraisemblable d'une situation de départ — en règle générale, une crise — en analysant les alternatives possibles. La « technique » est donc, on le voit, très proche de celle de l'écrivain et les « découvertes » ne sont guère différentes de celles auxquelles nous ont habitué les journalistes et les romanciers de la politique-fiction. Mais le procédé a de ce fait son revers : il reflète, comme toute œuvre littéraire, les connaissances, les opinions, l'idéologie du ou des auteurs du scénario. La multiplication des « variations canoniques » n'y change rien. Et, en tant qu'écrivain, Herman Kahn témoigne surtout d'un pessimisme quant à l'espèce humaine qui ne va pas sans une délectation à peine secrète. On se souvient alors qu'il passe pour avoir inspiré à Stanley Kubrick le personnage du Dr Folamour et qu'un faux *Report from Iron Mountain*, ressemblant comme un frère aux travaux de la Rand Corporation ou de l'Hudson Institute, paraissait voici quelques années aux Etats-Unis et feignait de répondre à la question : « Qu'avons-nous à craindre de la paix ? » en proposant un habile plaidoyer en faveur de la guerre au moins froide. La question angoissée que l'on se pose dès lors est moins de savoir si les scénarios de Kahn sont fondés que de savoir quelle influence ils peuvent exercer sur la conception du monde de la classe dirigeante américaine. Le dernier chapitre, qui s'efforce de codifier un certain nombre de bons sentiments, vise à dissiper cette impression. On ne peut dire qu'il y parvient. Et le malaise sur les méthodes que l'on signalait se résout alors en un malaise sur l'idéologie. Il est impossible d'oublier que la plupart des recherches de l'Hudson Institute qui fondent le présent livre sont financées par le Pentagone. Il est impossible de ne pas voir que l'idéologie sous-jacente à presque toutes les hypothèses était celle de James Forrestal avant d'être professée par la famille Dulles. Il est impossible enfin de ne pas s'apercevoir que le livre tout entier est centré sur la société américaine vue sous un certain angle. Il est certes normal qu'un ouvrage américain fasse une place essentielle à l'avenir américain et il n'est pas contestable que les Etats-Unis, première puissance mondiale, contribueront sans doute plus que tout autre pays à la formation de l'avenir immédiat. Mais c'est une autre chose d'articuler toute l'histoire du monde, passée et à venir, par le jeu des causalités proposées et des analogies, autour du destin particulier de l'Amérique du Nord. C'est faire passer l'empire américain de la catégorie de l'objet (d'étude) à celle du sujet et c'est ôter à l'ouvrage à peu près toute valeur scientifique

puisque ses conclusions, même multiples, voire disparates, sont déjà contenues dans ses intentions. Un ouvrage récent comme précisément *L'empire américain* de Claude Julien recèle, bien qu'il soit seulement historique, plus de prolongements prospectifs que *L'an 2000* parce qu'il a pour objet avoué d'étude les Etats-Unis dans le monde et que ses analyses du passé et du présent sont plus profondes et mieux documentées que celles du livre de Kahn et Wiener. Il n'est évidemment pas question d'en rendre compte ici. Mais c'est un ouvrage dont la lecture est indispensable au lecteur de *L'an 2000*.

Les lacunes de *L'an 2000* sont en effet très significatives, mais elles ne le sont que pour le spécialiste et l'ouvrage risque d'accomplir pleinement sa fonction idéologique auprès du lecteur ordinaire, même cultivé, à son insu d'ailleurs. Il est ainsi caractéristique qu'il ne soit à peu près pas question des matières premières. Le terme ne figure même pas dans l'index placé à la fin du volume. Or, puisque Hermann Kahn est un fervent de l'analyse des crises politiques, il n'ignore sans doute pas que celle de Cuba, par exemple, est liée à l'existence dans cette île des réserves de nickel les plus importantes du monde qui ont échappé du fait du castrisme au contrôle américain, ni que lorsqu'une société française, en 1965, voulut acheter du nickel c u b a i n, Washington menaça, comme le rappelle Claude Julien, les exportations françaises à destination des Etats-Unis. Il est à peu près impossible, de nos jours, de trouver un seul « point chaud » du globe qui ne soit lié directement ou indirectement à une source essentielle de matières premières. Il y a peu de chances pour qu'il en aille autrement dans les années à venir. Aussi est-il surprenant, au moins pour un esprit naïf, de voir Kahn et ses acolytes limiter leur analyse des crises politiques à venir au niveau politique le plus superficiel, celui des dépêches d'agence. Le réalisme sur le détail sert alors à remplir le grand silence sur les origines des conflits.

Mais parce qu'il fait de l'empire américain le héros et peut-être le seul acteur de l'avenir, l'ouvrage revêt un caractère dramatique qui a contribué à son succès, notamment auprès des chroniqueurs de certains hebdomadaires qui ont une passion toute féodale pour le défi. Ce succès-là est un succès de roman. Car bien que sa valeur littéraire soit assez faible si on la ramène aux critères classiques, *L'an 2000* est un roman. C'est au fond un roman écrit dans un style post-joycien et qui, comme *Ulysse*, se veut total. Au lieu de traiter de vingt-quatre heures de la vie d'un homme, il traite de trente-cinq ans de la vie d'un empire. Ses auteurs font des chiffres, après tout, un usage assez peu différent de celui de Butor dans certains de ses livres. Et peut-être, au fond, le sujet de ce « roman » et le caractère collectif de son écriture et des recherches qui l'ont précédé annoncent-ils une nouvelle forme de la littérature.

Ces quelques réflexions ne doivent pas, au contraire, retenir d'examiner attentivement le gros livre de Kahn et Wiener. Mais elles ont tenté de préciser l'usage qu'on peut en faire si on l'aborde dans une perspective critique. Contrairement à ce qu'on en a abondamment dit, avec horreur ou avec satisfaction, *L'an 2000* ne décrit pas l'avenir. Il décrit une certaine réflexion sur l'avenir, mais c'est déjà bien assez si le livre amène à réfléchir sur les conditions de cette réflexion. La traduction de cet énorme ouvrage est dans l'ensemble satisfaisante bien qu'elle trahisse souvent une ignorance totale des sujets abordés qui la conduit à des approximations fantaisistes. Elle a au moins, dans l'ensemble, le mérite d'être claire.

Gérard KLEIN

L'an 2000 par Herman Kahn et Anthony Wiener : Robert Laffont.

L'HOMME A LA PANCARTE par Gonzalo Arias

L'action de ce roman, achevé en août 67 et publié en Espagne sans nom d'auteur en avril 68, se situe dans un avenir très proche. En s'inscrivant très exactement entre le dimanche 20 octobre 68 et le lundi 12 mai 69 dans la première version du dernier chapitre — la version définitive la prolongeant jusqu'au samedi 11 avril 1970 — elle est même sensiblement contemporaine. *L'homme à la pancarte* n'en est pas moins, dans sa conception et sa démarche, un authentique ouvrage d'anticipation que l'on peut ranger plus précisément sous la bannière de la politique-fiction.

On sait que ce genre-bourgeon de la S.F., actuellement en vogue aux Etats-Unis, fut toujours en France l'objet d'un accueil fort partagé et l'occasion pour certains Courriers des Lecteurs de nous faire assister à de solides empoignades, levées de boucliers et autres déterrements de la hache de guerre. Aussi la tentation pourrait-elle être forte de profiter de ce compte rendu pour ranimer de vieilles querelles. Mais à quoi bon ? Comme elles sont sans issue, qu'il suffise de leur faire un petit salut en passant pour s'en tenir aux informations et aux appréciations que cette rubrique est chargée de dispenser — en toute modestie bien entendu.

L'auteur pose comme hypothèse qu'au moment où l'on fête dans toute la Trujibéria, et plus particulièrement dans sa capitale Villacorte, le trentième anniversaire de l'avènement au pouvoir du maréchal Tranco — toute ressemblance avec des lieux ou des personnages existants relève ici d'une volonté consciente et organisée ! — un Trujibérien moyen, Eusebio Martin, descend dans l'une des principales artères de la ville avec, épinglées sur le devant et le dos de sa veste, deux pancartes identiques où il réclame respectueusement au nom de 71 % de ses compatriotes des élections libres au poste de chef de l'Etat. Il imagine ensuite, sous forme d'une chronique au jour le jour, toutes les conséquences possibles de cette action non-violente, les réactions de la rue, des amis du protestataire, des syndicats, des autorités, de certaines catégories du peuple, spécialement des étudiants.

Naturellement, il serait vain d'attendre de ce livre un quelconque dépaysement. Dépouillé comme une épure, sacrifiant jusqu'au pittoresque auquel le cadre pouvait donner lieu, il risque aussi d'avoir bien du mal à relever franchement de la politique-fiction aux yeux du lecteur français qui, contrairement au lecteur espagnol et on ose presque dire pour son bonheur, est aussi habitué à la floraison des pancartes revendicatrices qu'à celle des primevères. Les passionnés de problèmes politiques et moraux et, d'une façon générale, ceux qui pensent que l'imagination a aussi son rôle à jouer dans ce domaine, y trouveront donc plus leur compte que l'amateur décidé de fiction. Comment une conscience chrétienne peut-elle s'accommoder de la tentation marxiste ? L'utilisation de la violence pour établir un ordre nouveau bannissant toutes les formes de violence est-elle logiquement et moralement admissible ? Une révolution qui se fonde sur la non-violence se condamne-t-elle à l'inefficacité ? Faut-il en contrôler le mouvement pour éviter toute déviation ou convient-il de faire confiance à la spontanéité populaire ? Tels sont quelques-uns des thèmes essentiels sur lesquels s'exerce la réflexion de Gonzalo Arias. Ils nous plongent en pleine actualité, pour ne pas dire en pleine mode, et l'on pourrait craindre sur cet énoncé de voir ressurgir avec eux des slogans dont nous n'avons les oreilles que trop rebattues. En fait, ils sont presque toujours abordés d'un point de vue personnel, c'est-à-dire en fonction d'un tempérament particulier, et sur un ton empreint d'une grave simplicité qui fuit, sans toutefois faire fi d'un léger humour, les prestiges comme les ornières de la satire dévastatrice. Il ne s'agit même pas pour l'auteur de se livrer à un quelconque prosélytisme, fût-il celui de la non-violence. A l'exemple de son héros, il se contente de lancer l'idée d'une formule originale de lutte démocratique et d'en analyser la valeur en la mettant à l'épreuve des faits. Qu'on soit d'accord ou non avec les thèses exposées, le livre en acquiert une remarquable dignité qui assure l'adéqua-

tion du fond et de la forme : à travers son initiative, Eusebio Martin prétend en effet donner comme seule leçon qu'on peut être courageux tout en restant poli.

Cette sérénité suffirait déjà à donner son cachet à *L'homme à la pancarte* mais il y a plus. En rédigeant ce livre d'idées, Gonzalo Arias n'a pas prétendu faire œuvre littéraire ou philosophique. Plus directement et plus simplement, son intention profonde a été de contribuer au réveil de son peuple. A ce titre, son roman est un acte ou plutôt la première étape d'un acte. Car nous ne sommes pas en présence d'un spécimen de cette race bien connue de révolutionnaires en pantoufles qui larguent du haut d'une confortable tour d'ivoire leurs audaces intellectuelles, laissant à d'autres le soin de les mettre en application. Tout se passe comme si Gonzalo Arias s'était fixé un programme ou, pour reprendre l'expression du préfacier de l'édition française, comme s'il avait conçu *une fiction, mais une fiction qui doit arriver.* L'histoire d'Eusebio Martin, son auteur — âgé d'une quarantaine d'années, fonctionnaire, père de six très jeunes enfants — s'est proposé de la vivre et d'apparaître lui-même le 20 octobre 68 en plein Madrid, porteur d'une pancarte appelant ses concitoyens à plaider pacifiquement pour leur liberté politique. Je ne sais si ce fut à cette date précise, mais je sais que ce programme a été mis à exécution. Je ne sais comment les choses se sont passées dans le détail car la presse française a été assez discrète, mais je sais que Gonzalo Arias a été rapidement emprisonné pour quelques longs mois — le livre l'avait prévu — et qu'il n'a pas été suivi — le livre espérait mieux.

Cette façon de vivre ses rêves, ce refus du vieil antagonisme entre le dire et le faire conduisant l'être à un engagement total, cette naïveté si sincère qu'elle finit par forcer le respect sont enracinés dans une vocation typiquement espagnole. C'est dire que *L'homme à la pancarte* est marqué au coin de l'authenticité et même d'une certaine grandeur si on veut bien le considérer avec assez de sympathie pour voir s'y profiler, en un lointain arrière-plan, l'inoubliable silhouette, de Don Quichotte.

Bien qu'il ne mérite pas qu'on lui fasse la moue, reconnaissons pour finir que les qualités de ce livre contiennent ses propres limites. Elles exigent pour être saisies un effort d'accommodation, une certaine familiarité avec l'Espagne et, dans l'ensemble, une participation que le lecteur n'a pas toujours envie de fournir... encore que certains slogans de la propagande « tranquiste » aient un petit air de déjà entendu... On peut formuler un autre regret : l'éditeur français aurait pu davantage exploiter l'originalité du livre en se renseignant sur les péripéties de l'action de Gonzalo Arias pour les consigner en quelques pages qui auraient pris place à la fin du volume ou dans un fascicule séparé. La superposition de la réalité et de la fiction aurait pu donner lieu à un exercice bien excitant et la leçon du roman aurait été plus profonde. En tout cas, et c'est une occasion d'élargir le débat, cette histoire qu'un homme s'apprête à vivre ouvre peut-être à la littérature en général et à la S.F en particulier un nouveau champ d'investigation. Je pense ici à ce que pourrait éventuellement devenir la « protest-story » chère à la jeune génération des auteurs américains mais aussi à la S.F non-engagée. Imaginons un instant qu'en écrivant *L'homme qui vendit la Lune,* Heinlein ait décidé de devenir D.D. Harriman...

Jacques CHAMBON

L'Homme à la pancarte par Gonzalo Arias : Tchou.

LE GOLEM, par Gustav Meyrink

C'est la troisième fois que ce roman, l'un des sommets de la littérature fantastique, est présenté au public français. Et déjà, voici plus de six ans, dans son no 110, *Fiction* avait eu l'occasion d'en rendre compte à ses lecteurs. Tou-

tefois, peut-être n'est-il pas inutile d'ajouter quelques réflexions sur un ouvrage aussi étrange, aussi « hors série » que *Le Golem.*

D'abord, la nouvelle édition nous donne une traduction de Mme Denise Meunier. Précédemment, d'autres éditeurs avaient publié une version signée du Dr Etthoffen et de M. Perrenoud, qui était peut-être fidèle littéralement, mais parfois d'un français un peu abrupt. Sans doute y a-t-il plus de souplesse chez Mme Meunier, mais surtout, ce qui frappe lorsqu'on compare les deux textes, c'est la difficulté certaine que tous ces traducteurs ont dû rencontrer dans leur tâche. J'ignore la langue allemande ; je serais donc incapable de suivre la pensée de Meyrink dans l'ouvrage original, mais j'imagine volontiers qu'il ne doit pas être aisé d'en saisir les nuances subtiles à travers les contours, les replis qu'elle offre, et que l'on devine dès qu'on juxtapose les deux versions.

Le Golem traite du plus noble problème que l'esprit humain se soit jamais posé : celui de *l'immortalité,* et il est bien curieux d'observer le procédé dont a usé Meyrink pour « imager » son sujet. En ce roman — écrit à la première personne — il nous propose un narrateur anonyme, peut-être un « prolongement » de lui-même, que certaines circonstances et les lacis d'une songerie nocturne vont amener à s'identifier avec un personnage inconnu de lui, Athanasius Pernath, auquel il a emprunté par mégarde un chapeau, et dont, par une sorte d'osmose, il va vivre... ou « revivre » la destinée. Or, révélons-le tout de suite, bien que, dans le livre, ce ne soit dit qu'assez tard, ce Pernath est le *double* exact de notre Narrateur. Et la surnaturelle aventure que ce dernier va poursuivre tout au long de sa rêverie lui permettra finalement de voir son *double,* l'hypothétique Pernath, échappant à l'échéance commune de la mort, accédant à un merveilleux empyrée.

Ce qui est caractéristique, ici, c'est l'emploi de ce thème du *double* idéal et triomphant. Car, précisément à l'époque où Meyrink composait *Le Golem,* un savant psychologue allemand, le Dr Otto Rank, écrivait une remarquable étude, depuis traduite en français, sur le même thème du *Double,* si fréquemment exploité en littérature (cf. Hoffmann, J-P. Richter, Musset, Heine, Edgar Poe, Dostoïevsky, Ewers, etc.). Il s'agit là selon Otto Rank, « ... *d'un sentiment profondément ancré dans l'âme humaine, à savoir : les relations de l'individu avec son propre Moi, et la menace de sa destruction complète par la mort, que l'homme essaye d'annihiler par toute cette série de Mythes basés sur la croyance en son immortalité...* »

Il est douteux que Meyrink ait connu Otto Rank, du moins à cette époque (1914-1915). Mais n'est-il pas frappant qu'il soit allé, lui aussi, tout droit au complexe psychologique du double lorsqu'il s'est agi pour lui de projeter cette même préoccupation d'immortalité sur une trame romanesque ?

L'action du *Golem* se déroule dans la vieille ville de Prague. Meyrink en a brossé des tableaux saisissants, notamment ceux du ghetto aujourd'hui démoli, où croupissait une population misérable, mais profondément mystique. Parmi les légendes juives locales, l'une des plus vivaces était celle du Golem : simple masse d'argile pétrie en forme humaine et animée par l'art magique du célèbre rabbin Loew, le Golem a échappé à son créateur et, depuis, il est voué à une errance inconsciente. Il apparaît trois fois par siècle, étant toujours l'intersigne de calamités ou d'événements graves. Cela, c'est le conte populaire. Meyrink y a puisé une signification plus ésotérique.

Je me garderai bien d'une analyse précise de l'action qu'il a imaginée. Laissons aux lecteurs du *Golem* les surprises que leur réserve une Prague tour à tour somptueuse, minable et spectrale. Toutefois, qu'il soit permis de saluer une rare réussite dans la création de l'« atmosphère », dans la manière de camper des figures extraordinaires...

... et d'abord le héros central, cet Athanasius Pernath, modeste ciseleur de gemmes, qui, pour avoir reçu la visite du Golem, prend peu à peu conscience d'une énigme qu'il porte au fond de son âme. Bien qu'il réside dans le ghetto, Pernath n'est pas un Juif, mais un aristocrate frappé d'amnésie. Il y a eu dans son passé une tragédie affreuse, et on a dû lui faire subir l'hypnose

magnétique pour l'arracher à des souvenirs trop cruels. En sa mémoire, une case demeure vide, qu'il serait périlleux d'explorer. Dans la structure du roman, ce recoin obscur trouve une équivalence symbolique en une chambre grillée, condamnée, au fond d'une vieille maison du voisinage, une chambre où nul n'a accès, sauf peut-être le Golem... Pourtant, Pernath sera conduit vers cette chambre secrète, et y franchira le grand tournant de son destin...

Autour de lui gravitent d'autres personnages en haut relief, chacun portant son tourment. N'en nommons que quelques-uns : l'immonde brocanteur Wassertrum, le pathétique étudiant Charousek, la frivole et puérile Angélina, amie d'enfance de Pernath et qui vient tout à trac lui demander secours. Pernath se trouverait enlisé dans un sanglant imbroglio le conduisant à la mort, si, pour son salut, pour l'accomplissement de son évolution spirituelle, il n'avait rencontré deux êtres d'élection : l'archiviste kabbaliste Hillel et sa fille Mirjam, l'une des plus pures, des plus suaves créatures qu'il soit possible de découvrir entre les feuillets d'un livre...

Il convient surtout de souligner les *qualités dramatiques* du récit de Meyrink. Ce qui vient d'en être dit sommairement ici ne doit pas laisser croire à une suite de visions évanescentes. Sans doute l'auteur a-t-il enrobé sous son affabulation quelques concepts chers aux occultistes, mais, sur le devant de la scène, une action très drue, très matérielle, ne cesse de captiver. Les décors sont solidement plantés, savamment peints. Chaque scène est traitée avec précision et réalisme. Il y a là une méticulosité balzacienne. *Le Golem* est probablement le chef-d'œuvre de Gustav Meyrink, et suffit à placer celui-ci au rang des maîtres-écrivains.

Jean-Louis BOUQUET

Le Golem par Gustav Meyrink : Stock.

Ici, on désintègre

LE CONSEIL DES SPECIALISTES

Mauvais .... •
Médiocre .... *
Moyen/assez bon .... **
Bon .... ***
Excellent .... ****
(Blanc : pas lu ou abstention)

	N° de « Fiction » où l'ouvrage a été critiqué	PHILIPPE CURVAL	MICHEL DEMUTH	ALAIN DORÉMIEUX	JACQUES GOIMARD	DEMÈTRE IOAKIMIDIS	GÉRARD KLEIN	STEPHEN SPRIEL	JACQUES VAN HERP	MARTINE THOME PIERRE VERSINS	MOYENNE
L'univers à l'envers .... Philip José Farmer	174/175		****	****	****	***	****	***½	***	***½	3,60
Histoires des temps futurs .... Anthologie	184	***½	***½		***½	***	****	***½		****	3,55
Au carrefour des étoiles .... Clifford D. Simak	183	***	***	**½	****	****	****	***½	***	***	3,35
Le faiseur d'univers .... Philip José Farmer	174/175	***½	****	***	****	****	****	*	***		3,30
En attendant l'année dernière .... Philip K. Dick	182	****	****	****	****	**	***	***½	**	**½	3,20
Ortog et les ténèbres .... Kurt Steiner	184	***	****	***	****	***	***		**½		3,20
La fin de l'éternité .... Isaac Asimov	174	**	***	**½	***½	***	****	****	***	***½	3,15
Un bébé pour Rosemary .... Ira Levin	185	**½	****	****	**						3,10
Les amants étrangers .... Philip José Farmer	174/175	**	***	***½	***	**	****	***½	****	***	3,10

	N° de « Fiction » où l'ouvrage a été critiqué	PHILIPPE CURVAL	MICHEL DEMUTH	ALAIN DORÉMIEUX	JACQUES GOIMARD	DEMÈTRE IOAKIMIDIS	GÉRARD KLEIN	STEPHEN SPRIEL	JACQUES VAN HERP	MARTINE THOMÉ PIERRE VERSINS	MOYENNE
Saga de Xam .... Nicolas Devil	175	***½	***	***	***		****		*½	***	3
2001, l'odyssée de l'espace .... Arthur C. Clarke	185		***	***	**	***	***½	****	**	***½	3
Loterie solaire .... Philip K. Dick	182	***½	***	***	****	**	****	***½	*	**½	2,95
A rebrousse-temps .... Philip K. Dick	182	**½	****	***½	****	*½	***	***	**	***	2,95
Le sceptre du hasard .... Gilles d'Argyre	179	***	***	**½	***½				**	**	2,65
Un coup de cymbales .... James Blish	176		**	*½	**½	**	***	***½	**½	***½	2,55
L'heure .... Walter Lewino	184	***	***	**	**	*	****				2,50
Le principe du loup-garou .... Clifford D. Simak	183	**½	**	**	**½	**	**½	***		***½	2,50
Histoires mystérieuses (tome I) .... Isaac Asimov	185	*	*	*	**½	**	***	**		**½	1,90
Pravda la survireuse .... Guy Peellaert et Pascal Thomas	181	*	**	***	***	*	*	***		●	1,85
La nuit des temps .... René Barjavel	183	*	**	*	●	½	**	***	***	***	1,70
Colossus .... D.F. Jones	184		**	●	*	*	**	***½		**½	1,70
Céphalopolis .... Gonner Jones	184		*	●	●			***	*		1

Revue des films

UN ENTRETIEN AVEC ROBERT BENAYOUN

Le premier film de Robert Benayoun, Paris n'existe pas, *est un film de science-fiction. A l'occasion de sa sortie à Paris, nous avons été poser quelques questions à l'auteur. On pourra lire à la suite de cet entretien un article de Jacques Goimard sur le film.*

Au moment de la rédaction du scénario et de la réalisation de votre film, pensiez-vous faire un film de science-fiction ou du moins un film proche de l'idée qu'on peut se faire de la science-fiction ?

En matière de science-fiction, je n'ai jamais été attiré par la technologie, les histoires de robots, de fusées, etc. Je n'ai jamais eu envie de faire ce genre spécifique de film. J'ai toujours préféré, dans la science-fiction, l'aspect spéculatif, plutôt fantastique, ce que les Américains appellent « fantasy », au sens donné par la revue *Fantasy and Science-Fiction*. J'ai toujours été hostile à des auteurs comme Asimov, Frederick Pohl, van Vogt, Heinlein. Et je leur ai toujours préféré Lewis Padgett, Bradbury, John Wyndham, Fredric Brown ou William Tenn. Ce que je préfère, surtout, ce sont les voyages dans le temps et les histoires de mondes parallèles, lorsqu'ils débouchent sur le fantastique ou sur les légendes : ainsi le vampirisme m'attire beaucoup, lorsqu'il est restitué dans *Je suis une légende*, par exemple. D'autre part, comme je viens du surréalisme, je m'intéresse au fantastique, au merveilleux, sous ses aspects quotidiens, c'est-à-dire se manifestant au travers de faits simples comme le rêve, le hasard, les coïncidences. « Le merveilleux, c'est ce qui tend à devenir réel », disait Breton et c'est le quotidien, dans son aspect de surréalité, qui m'attirait dès le départ.

Dans le mot science-fiction il y a science. Votre film repose-t-il ou non sur des bases scientifiques ?

Mon film repose sur des *théories* scientifiques, qui n'ont jamais été vérifiées. Elles sont dues à William Dunne dont un seul livre, *Le temps et le rêve*, a été traduit en français. Cet Anglais qui était aviateur, ingénieur d'aéronautique et philosophe a écrit trois autres ouvrages (1). Ses théories n'ont jamais donné lieu, et pour cause, à des applications technologiques. Son idée, très belle, était la suivante : le rêve est un repli du temps, grâce auquel une personne peut aussi bien être en rapport avec son avenir qu'avec son passé. Dunne s'appuyait sur un très grand nombre de cas individuels. Il avait fait une enquête qui, à l'époque, avait été publiée dans le *Times* : il avait consulté des milliers de personnes sur leurs rêves, leur avait posé des questions précises et, par recoupements scientifi-

1) **The serial universe**, **Intrusions**, et **Nothing dies**, inédits en français. **Le temps et le rêve** a été publié aux Editions du Seuil.

ques, avait déduit une proportion élevée de prémonitions. Ces enquêtes sont en accord parfait avec les expériences menées par les surréalistes sur le rêve. De toute façon je ne parle pas des théories de Dunne dans mon film, bien que je m'en sois inspiré. Les propos que Serge Gainsbourg tient sur le temps forment une espèce de parodie, un mélange de toutes les théories les plus connues sur le temps, de Hume, Berkeley, Schopenhauer jusqu'à Borges. Mais je n'ai pas voulu faire un film trop intellectuel, trop cérébral. Et je me suis méfié de tout ce qui ressemblerait à une explication.

Ne pensez-vous pas que le personnage joué par Richard Leduc soit possédé par une sorte de démon ?

Non, je ne crois pas. Pour moi Simon Dévereux a la possibilité tangible de remonter le temps. Il saisit là une chance. En réalité le film est rempli de fausses pistes. On peut penser, par exemple, que l'état de Simon provient de l'action d'une drogue « mind-expanding ». En fait il est dans cet état de disponibilité parce qu'il se trouve à un carrefour de sa vie culturelle, sexuelle et sentimentale. Il faut dire que cette histoire, je l'ai fabriquée après coup. L'idée de départ, sur le plan du langage, c'était d'inventer une histoire dans laquelle il y aurait simultanéité complète entre deux temps, avec l'exploitation systématique de toutes les possibilités visuelles que cela pouvait donner. Comment quelqu'un qui se déplace dans deux lieux simultanés peut-il vivre ? Il s'agissait là d'une hypothèse visuelle qui me paraissait nouvelle au cinéma et son élaboration s'est faite progressivement. De plus la conception qu'a Simon Dévereux de la peinture va à l'encontre de ce qui se fait aujourd'hui, à l'encontre du pop, du nouveau réalisme, qui montrent seulement l'apparence immédiate des choses. Simon considère, lui, que la toile vierge est une porte ouverte sur la vision. Et c'est ce qui le prédispose finalement à retrouver le rêve éveillé et l'irréel. Je crois que le ton du film est donné par la toile de Chirico que l'on voit au générique : elle s'appelle *L'énigme de l'heure*. Elle avait fasciné André Breton, dont on connaît l'épitaphe admirable : « Je cherche l'or du temps. » (1)

Pensez-vous qu'il y ait entre les recherches que vous avez faites et celles de Resnais des équivalences, surtout avec Je t'aime, Je t'aime *?*

Mon scénario a été écrit à la fin de l'année 66 et déposé en février 67. Je n'avais à l'époque aucune connaissance du sujet de *Je t'aime, je t'aime.* Je me souviens avoir déjeuné un beau jour avec Alain Resnais, et nous nous sommes confié nos projets mutuels. Lorsque j'ai su qu'il préparait lui aussi un film sur les voyages dans le temps, j'ai été à deux doigts d'abandonner le mien. C'est lui qui, avec une grande gentillesse, m'a encouragé à poursuivre, en me disant que j'envisageais les problèmes du temps d'une façon très différente de la sienne. Dans *Je t'aime, Je t'aime,* Resnais et Sternberg se sont intéressés à une minute précise de la vie d'un homme. C'est cette minute que les savants essayent de capturer. Or, cette minute est celle de sa mort, avec le coup de théâtre que cela implique. Moi, je me suis intéressé au *déroulement* progressif du temps, par petites tranches, j'ai regardé comment les objets et les êtres pouvaient avancer ou reculer dans le temps, pris au sens vectoriel.

Comment vous est venue l'idée de l'apparition féminine dans l'appartement ?

J'ai essayé de retrouver le charme et l'envoûtement de certains romans fantastiques : *Peter Ibbetson, Berkeley Square,* ou des contes de Henry James. Vous savez que Henry James a parlé du temps au moins autant que Proust et Borges. Le conte d'où a été tiré *Berkeley Square* s'appelle d'ailleurs *The sense of the past (Le sens du passé).*

---

(1) Extraite du **Discours sur le peu de réalité** (1924).

J'ai voulu éviter le récit à formule dramatique et j'ai préféré quelque chose de plus envoûtant : remplacer les rencontres stupéfiantes qu'il y a dans les livres de science-fiction par une atmosphère plus fascinante, plus irrémédiable. J'ai lu une centaine de livres de science-fiction pour éviter tous les clichés du genre. Je ne voulais pas qu'il y ait de retournement brusque. A une seule exception : la conclusion. Là, j'ai pensé qu'il fallait terminer par une boucle. Bien souvent, dans ce genre de littérature, la fin est une impasse. Ou bien le personnage est prisonnier de son voyage, de sa découverte, il n'en revient pas comme chez Resnais, ou bien il est victime de son expérience comme dans *La jetée.* J'ai préféré avoir une fin ouverte, donner au personnage une preuve de ce qu'il a vu dans le passé, un peu comme le personnage de Wells rapporte une fleur pétrifiée de l'avenir. J'ai voulu néanmoins que tout reste possible. J'ai refusé une solution d'impasse dramatique. La fin prouve que, à partir du moment où mes héros retrouvent la photo, ils *savent* qu'ils peuvent se déplacer dans le temps. J'ai essayé de créer une image lyrique, une figure poétique ; quelque chose de nouveau s'ouvre pour eux. Ils sont transfigurés par leur découverte, et accèdent ensemble au surréel.

(Propos recueillis par Bernard Cohn.)

PARIS N'EXISTE PAS de Robert Benayoun

Je n'ai pas besoin de vous présenter Robert Benayoun. Tous les amateurs d'insolite connaissent son *Anthologie du nonsense,* un des livres-clé du genre en langue française. Quant aux amateurs de cinéma, ils n'ont que l'embarras du choix entre son *Dessin animé après Walt Disney,* son *Huston* et le grand *Jerry Lewis* qu'il nous livrera tôt ou tard ; et si ces livres, malgré tout peu nombreux, ne leur suffisaient pas, ils pourraient se rabattre sur ses articles de *Positif,* quasi mensuels désormais, à défaut des chroniques hebdomadaires auxquelles nous eûmes droit naguère dans les derniers temps de *France-Observateur.* Aussitôt après, nous tombions de Benayoun en Cournot, tant il est vrai que la roche Tarpéienne...

Voilà pourquoi j'étais grandement inquiet, l'autre soir, en allant à la projection de *Paris n'existe pas.* Depuis douze ans, nous avons vu trop d'excellents critiques se muer en médiocres cinéastes ; le noiraud porte-malheur, après tant d'autres victimes, était-il apparu sur la route de Benayoun ?

Vous me direz que c'était l'état d'âme rêvé pour sortir content de la projection : moins on s'attend à des prouesses, plus on est prêt à se satisfaire de peu. Eh bien, pas exactement. D'abord, l'expérience sert tout de même à quelque chose : je me souviens des inépuisables trésors d'indulgence qui m'habitaient quand j'allais voir les premiers films de Chabrol ou de Truffaut : j'étais prêt à m'extasier sur de petites habiletés de scénario qui m'auraient paru simplement normales dans n'importe quel film standard ; inversement, je pouvais excuser n'importe quel ratage au nom de la rigueur des conditions de tournage, ou de l'inexpérience des débutants. C'était le bon temps ! Depuis, nous avons eu d'innombrables preuves que les mousquetaires de la Nouvelle Vague avaient parfaitement raison de prétendre qu'il n'est pas nécessaire d'avoir fait l'IDHEC pour savoir faire des films ; et qu'ils avaient parfaitement tort, au demeurant, de croire qu'il suffit d'avoir passé dix ans de sa vie à la Cinémathèque pour avoir l'étoffe d'un grand cinéaste. La preuve m'en a été trop souvent administrée, et il n'y a rien dont je me méfie davantage maintenant que des scénarios bien faits, des maladresses de débutant et des clins d'œil aux cinéphiles. J'ai développé une véritable allergie à ce cocktail, et soyez sûrs que si j'en avais reniflé l'odeur dans *Paris n'existe pas,* je serais en ce moment à l'hôpital, fort occupé à soigner un eczéma purulent.

Or je me suis rarement aussi bien porté. J'ai commencé à me sentir bien

dès les premières secondes du film : un univers bariolé, un montage ultra-rapide, des personnages agressifs qui s'envoyaient des vannes grosses comme ça, des situations gênantes ponctuées d'onomatopées reprises des bandes dessinées (et inscrites sur la pellicule sous forme de ballons animés), c'était un peu ce que j'attendais de meilleur de la part de Benayoun, grand amateur de W.C. Fields, de Tex Avery et de Jerry Lewis. Lui aussi faisait de son film un véhicule de sa culture dans la plus pure tradition de la Nouvelle Vague, mais il se référait à la bande dessinée ou à la peinture moderne là où d'autres eussent cité Balzac, Brecht ou Hegel sur fond de musique de chambre ; et surtout il replaçait les procédés du nonsense dans un film qui n'avait rien de comique, ce qui crée une ambiance assez inhabituelle, voire *sui generis* (en attendant que douze bons amis lui piquent cette idée).

Ce n'est qu'un peu plus tard que la véritable surprise a commencé ; surprise tellement énorme qu'il m'a fallu un bon moment pour m'adapter, et me laisser entraîner là où le film me conduisait. Mais non, je ne me trompais pas, les faits sont là : en ces temps de cinéma au dix-huitième degré et de clins d'œil à des cénacles, Benayoun a fait un film *personnel.* A vrai dire, les jalons étaient posés dès le début : le héros du film a un petit air de parenté avec son metteur en scène (ainsi d'ailleurs qu'avec Jerry Lewis). Ce n'est évidemment pas par hasard, mais ce pouvait être par manière de plaisanterie. Cette hypothèse devint douteuse quand il apparut que ce personnage, un peintre, est en train de rater sa carrière parce qu'il se tient à l'écart des modes, et que cet artiste maudit, contrairement à la plupart de ses prédécesseurs célèbres, n'est pas en avance sur son temps, mais *en retard* ! Que Benayoun profite de l'occasion pour nous montrer que ses préférences vont à la peinture surréaliste, ce n'était pas ce qui comptait pour moi (je l'aurais appris avec le générique, si je ne l'avais déjà su auparavant) ; l'important, c'est que son héros ait choisi le *passé.* Au fond de l'inadapté, du lunatique, du solitaire, se découvrait un repli vers l'enfance, un choix déraisonnable, une nostalgie ; le film devenait un grand film œdipien. Et comment pouvait-il en être autrement, à la réflexion, de la part d'un homme qui n'hésite pas à soutenir que Paris n'existe pas ?

Dès lors le choix du voyage dans le temps comme ressort du scénario devenait évident. Le fantastique (1) ne devient réellement efficace que s'il sert de véhicule à une motivation profonde : c'est bien le cas ici. Voyons, Benayoun, cet appartement follement rococo de l'entre-deux-guerres aurait-il eu cette grâce délicate, cette harmonie sereine, cette suavité comblée, si tu n'avais couru en culottes courtes dans un appartement du même genre avec des années devant toi pour contempler le bas des meubles ? Et comment la belle blonde qui l'habite aurait-elle pu t'inspirer un scénario aussi chaste, si elle n'avait représenté à tes yeux celle que par excellence *on ne touche pas* ? *Paris n'existe pas* est un grand film sur l'enfance, et tout compte fait, Benayoun, je crois en voir la raison : c'est que tu n'en as pas été parfaitement conscient.

Car il y a un autre film dans *Paris n'existe pas*, et celui-là (pourquoi le nier ?) me plaît moins. Son héros est pratiquement le même que celui qui vient d'être décrit, mais le regard jeté sur lui a bien changé : il est clinique, vaguement inquiet, porté à soupçonner que la folie du patient se borne à regarder indéfiniment les noix dans un compotier, à s'abîmer dans leur contemplation, à y chercher l'essence de l'être et le secret du temps — comme dans le dernier des nouveaux romans. Les amis du personnage discutent de son cas, comme des adultes responsables, et cherchent les remèdes possibles. Il y a même une moralité, com-

---

(1) J'aime mieux parler ici de fantastique que de science-fiction, malgré les références dont Benayoun s'est entouré au cours de son entretien avec nous. Le voyage dans le temps est le moins plausible, le moins SF des thèmes de S.F. ; et dira-t-on que toute l'histoire du film tient à une simple cigarette fumée par hasard, un soir de cuite ? La magie des objets, leur pouvoir d'envoûtement, leur vocation à rester immuables dans le souvenir, me paraissent bien plus importants pour le film que cette cigarette : or la magie des objets est un thème purement fantastique.

me dans les fables : nous apprenons que l'amour d'une femme est le meilleur remède à la fixation de la mère, comme si nous ne le savions pas déjà ! Mais tout de même, Benayoun, dans la dernière image, y aurait-il cette prairie verte et ces fleurs immaculées, si ton héros n'avait retrouvé d'une certaine manière le chemin de son enfance ? Ta caméra s'éloignerait-elle des amants, si tu n'éprouvais le besoin de les montrer de plus en plus petits, comme des enfants pas bien hauts, perdus dans cet océan de végétation fraîche ? Es-tu bien sûr, tout compte fait, que ton héros a réussi à devenir un adulte, et non pas plutôt qu'il est parvenu à entraîner sa maîtresse dans son enfance et à en faire sa compagne de jeux ? La première solution est certes la plus morale, mais combien la seconde est plus belle ! D'ailleurs, peut-être es-tu parfaitement conscient de cet aspect de ton film ; peut-être est-ce une création volontaire et délibérée. En ce cas, tu vas bien rire, Benayoun, si je te dis pour conclure qu'au fond tu es comme les autres : ton subconscient vaut mieux que toi.

Jacques GOIMARD

GOTO, L'ILE D'AMOUR de Walerian Borowczyk

Voilà un film très insolite, qui m'a laissé plutôt perplexe. Dans dix ans, on s'apercevra peut-être qu'il marque une date, dans le bon et mauvais sens.

On a résumé la Nouvelle Vague en disant qu'elle se composait au fond de jeunes écrivains qui tournaient leur premier film, alors qu'à la génération précédente ils auraient écrit leur premier roman. Avec *Goto*, ce sont les peintres qui passent derrière la caméra. Walerian Borowczyk s'est formé à l'école de la peinture moderne (il a été élève de l'Académie des Beaux-Arts de Cracovie) et cela se sent : son film est plein de curieuses images en deux dimensions, où la profondeur disparaît en même temps que les contrastes d'ombres et de lumières, où les horizontales et les verticales composent une mécanique à la fois efficace et parodique ; l'écran est constamment traité comme une toile, et ce film en noir et blanc trouve dans les rapports de gris la source d'effets plastiques plus inventifs et recherchés que la plupart des films en couleurs. Borowczyk est peintre jusque dans ses défauts : son montage ne vaut pas sa photo, non plus que sa direction d'acteurs (sauf pour Guy Saint-Jean, admirable Grozo), et le rythme du film en souffre parfois ; ses images trop belles manquent leur but et, à force de tirer des effets de matière de la crasse sous toutes ses formes, il poétise et magnifie un univers qu'il voulait kafkaïen. Pour le moment, ces défauts sont largement compensés par la nouveauté et l'attrait du reste ; mais quand dix autres peintres l'auront suivi sur cette voie, il faut souhaiter pour lui qu'il évolue (cela ne paraît nullement impossible : il vient du cinéma d'animation et n'en est qu'à son deuxième long métrage).

A cette veine picturale se superpose un goût bien polonais pour l'absurde, qui rapproche Borowczyk de ses compatriotes cinéastes (lui-même a passé toute sa jeunesse en Pologne et n'est arrivé en France qu'aux environs de la trentaine) et surtout des dramaturges polonais, à commencer par l'admirable Slavomir Mrozek auquel il s'apparente par plus d'un trait. Le film décrit un univers concentrationnaire délirant où le héros commence sa carrière en attrapant des mouches et ne se déplace que sur un wagonnet, en suivant des rails qui le mènent toujours au même endroit. Bien entendu l'histoire est centrée sur une allégorie politique à la Kafka, le seul problème dans une société aussi parfaitement inutile et coupée du monde étant de détenir le pouvoir et d'en exclure les autres (à croire que l'Europe orientale, de François-Joseph à Staline, n'a jamais connu qu'une seule forme de pouvoir). A Goto, « l'île d'amour », tous les hommes sont des bagnards et les femmes des putains ; la seule manière de ne pas être un esclave, c'est de devenir le maître — comme le comprend fort

bien l'admirable et terrifiant personnage de Grozo.

Cette île de cauchemar nous est présentée comme un univers à part, isolé du reste du monde depuis 1887 par un mystérieux cataclysme. Tout laisse penser que Borowczyk a conçu cet univers dans les plus petits détails ; pourtant il est fort avare d'explications et nous laisse généralement en pleine confusion, dans la plus pure tradition du théâtre de l'absurde : « On sait que quelque chose lie les gens, dit-il, mais la plupart du temps on ne sait pas quoi, et ce n'est pas important » (*Cahiers du Cinéma*, no 209). Comme chez Beckett (et naturellement chez Mrozek), ce mystère qui enveloppe jusqu'aux plus petits détails de la vie quotidienne est une source essentielle d'insolite : « Dans *Goto*, on ne peut pas dire que les gens soient différents de nous, ils marchent avec des pieds, des jambes, ils parlent normalement. Seulement, il y a un certain dérangement » (*op. cit.)*.

Cruauté et mystère du monde, ce sont les deux mamelles d'une tradition littéraire fort ancienne, et qui ne nous surprend ici que parce que nous la rencontrons au cinéma, pour la première fois peut-être, sous une forme aussi proche de ses modèles. Ici encore, gageons qu'une dizaine de films construits sur le même schéma nous rendrait plus exigeants en matière d'originalité. Ce n'est pas qu'elle soit absente de *Goto* ; elle s'y trouve, et on lui doit à la fois, je crois, le meilleur et le pire du film.

Le pire du film, c'est l'histoire d'amour entre l'épouse du dictateur et le jeune lieutenant, qui nous ramène aux pires moments de l'œuvre de Carné : l'amour qui sert de refuge, l'amour qui pousse les amants à s'enfuir, l'amour qui échoue parce qu'il n'a pas été jusqu'au bout de la révolte, voilà une série de clichés qui nous reportent trente ans en arrière, et que Ligia Branice, traitée dans un registre tragique qu'elle n'est pas capable de soutenir, ne rend pas plus convaincants. Cette farce sinistre n'avait nul besoin de se muer en mélodrame

Le meilleur, c'est peut-être la puérilité secrète de ce film, la transposition imaginaire réussie d'une incapacité profonde à assumer le monde où nous vivons : « Je ne suis pas sans espoir, avoue Borowczyk, mais je suis trop faible, et nous sommes tous trop faibles » (*op. cit.)*. Alors, il se réfugie dans le passé, arrête le temps en 1887, costume ses personnages comme on l'était alors et multiplie les « mécaniques » vétustes, symboles d'un stade dépassé de la civilisation industrielle, dont les plus curieuses sont peut-être les incroyables douches utilisées par les putains. Non seulement l'univers de *Goto* n'a fait aucun progrès depuis, mais tout laisse penser qu'il a sombré dans une incurable somnolence : pourquoi construire une nouvelle forteresse, puisqu'il y en a déjà une ? Pourquoi extraire du minerai, forger le fer, façonner des outils, puisqu'on trouve des bouts de ferraille ? Borowczyk rejoint ici certains thèmes de la science-fiction post-atomique : son univers est profondément régressif, et ne retient du monde moderne que les éléments parodiques — régularité d'horlogerie, absence de signification apparente, besoin d'un cérémonial, d'un protocole, pour les servants de la machine. Nous sommes dans l'univers du jeu et des jouets : la vocation de Borowczyk pour le dessin animé se comprend aisément. En tout cas, il n'est jamais plus convaincant que dans ce registre.

Jacques GOIMARD



PORTO CRUZ-MADÈRE-TRÈS VIEILLES BOUTEILLES
1860 - 1935 - Sélection 50 Noces d'or
...avec le foie gras, le fromage... SOMPTUEUX !

QUESTIONNAIRE SUR LE NUMERO 186

1. — **Avez-vous apprécié le contenu de ce numéro ?**

....

....

....

2. — **Que pensez-vous de la couverture ?**

....

....

....

3. — **Etes-vous intéressé par les présentations de nouvelles plus longues et plus détaillées ?**

....

....

....

4. — **Classez les nouvelles au sommaire par ordre de préférence.**

....

....

....

....

....

T.S.V.P.

5. — **Précisez votre opinion sur chacune des ces nouvelles :**

1. — ....

....

....

....

....

....

2. — ....

....

....

....

....

....

3. — ....

....

....

....

....

....

4. — ....

....

....

....

....

....

5. — ....

....

....

....

....

....

NOM : ....

ADRESSE : ....

Courrier des lecteurs

Le numéro 183 de Fiction présentait une nouvelle de Josephine Saxton qui appelle quelques commentaires : il conviendrait ici de parler de « **La machine du sommeil** ou de l'exploitation idéologique d'une fausse science ». En effet, cette nouvelle est caractéristique de l'entreprise de dépravation d'une discipline scientifique : l'analyse freudienne, au service d'une certaine idéologie. Ceci est d'autant plus grave que l'auteur s'appuie sur un jargon pseudo-scientifique pour donner à son anticipation une apparence de fondement sérieux et proposer en catimini au lecteur un modèle de société future tout imprégné d'une certaine conception **actuelle** de la société.

1. UNE FAUSSE SCIENCE

a) **Une fausse théorie.**

J. Saxton régurgite un magma de termes jungiens aussi aberrants que dénués de sens, mais qui montrent dans quelle direction son entreprise de dépravation et de détournement va s'orienter :

La psychanalyse de Jung, revue et corrigée par Saxton, nous apparaît comme fondamentalement mécaniste, anti-individuelle, obscurantiste car imprégnée de concepts métaphysico-religieux qui n'ont rien à voir avec une démarche scientifique. Elle se réduit au catalogue d'un certain nombre de symboles, archétypes, auxquels on attribue automatiquement un « sens » bien déterminé. Quel que soit le cas considéré, « dragon » voudra toujours dire « mère abusive » (p. 23), sans préoccupation aucune de la place que ce dragon tient dans le récit du patient : on élimine, comme dit Jung, les interprétations superflues et abusives...

Il est caractéristique à cet égard que l'héroïne, la « psychanalyste » Zona Gambier, omette (p. 34) de se renseigner sur les antécédents du patient, ne lui pose même pas de questions, ne le laisse pas exprimer par son langage le discours perturbé qui est à la base d'une analyse sérieuse. Le rôle de l'« analyste » Zona Gambier est d'ailleurs fort bien décrit : **ce n'est qu'un presse-bouton au cerveau vide** (= « débarrassé » des conflits internes).

Nous voyons donc se dessiner une psychanalyse qui, par ses méthodes mêmes, est antiscientifique, puisque se contentant d'identifier une expression symbolique, abstraite arbitrairement de son contexte, à un catalogue préétabli, sur des bases non précisées, ou issues directement de la considération des grandes et petites religions.

Ce n'est pas gratuitement que Saxton propose cette « thérapeutique », nous le verrons plus loin.

L'objet même et les concepts jungiens utilisés montrent de manière saisissante que cette thérapeutique se réduit à un assemblage de principes idéologiques : on parle de « nature humaine », ce qui a à la fois tous les sens et aucun sens, de moitié d'ego (?), de subconscient, de surconscience (?), d'entité, de Mai-de-l'Ombre... Ces principes, collectés çà et là, ne permettent évidemment pas de définir un objet spécifique à une étude scientifique (puisque la thérapeutique à la Saxton se veut telle). Suprême aveu : **« crainte de Dieu, alibis de l'athéisme »** (p. 59) ; **« religion de la science »** (p. 56).

Néanmoins Saxton ajoute sans pudeur à sa sauce des termes qui, eux, sont

scientifiques, ayant un sens bien précis, tels que : schizophrénie, inconscient, traumatisme de la petite enfance..., pour tenter d'abuser le lecteur.

b) **Une conception religieuse de la machine.**

Nous avons vu que, selon Saxton, la psychanalyse future se contentera de mettre en parallèle un catalogue et un « malade » pour qu'en jaillissent la vérité et la guérison.

Cette méthode est éminemment susceptible d'être adaptée à la machine : qui réaliserait mieux que celle-ci, et avec autant de rapidité et de précision, cet accouplement dérisoire que l'on nomme ici thérapeutique ?

La machine elle-même est infaillible (p. 23), ne peut échouer (p. 35), c'est le symbole de la perfection — à tel point que Saxton ne précisera jamais comment cette merveilleuse machine arrive à concilier des « ondes de pensée », des souvenirs et des carences vitaminiques pour en faire un film.

Ainsi apparaît clairement la première escroquerie intellectuelle de Saxton : une fausse science programmée dans une machine « infaillible » donnera en conséquence une vraie science, une thérapeutique universelle et scientifique ! Ceci est d'ailleurs avoué ingénument page 23 : **« ...des computeurs suffisamment perfectionnés (...) pour que l'on puisse élaborer des méthodes infaillibles permettant d'utiliser des faits jusque-là indémontrables... »**

On remarquera en outre chez Saxton une grande sensibilité à ce qui apparaît, à première vue, une soumission aveugle à l'apparence de scientificité que procure la machine, un respect inconditionnel à un langage qui n'a de scientifique que les consonances (l'apparence...)

Ceci est caractéristique, encore une fois, d'une certaine idéologie.

c) **Une conception bien actuelle de la société.**

Nous voici maintenant en possession d'un faisceau de preuves qui montrent que derrière la nouvelle de Saxton se profile une conception très actuelle de la science, des rapports humains et de la société. En effet :

Le héros de la nouvelle, d'abord homme solitaire, retrouve complètement satisfait le contact avec la foule à la fin du récit. Cet homme, obsédé de propreté (shampooing, p. 14), terrorisé par l'idée de la mort au point d'en être un égoïste criminel (p. 17), place foncièrement ses problèmes au niveau individuel : il pense ainsi (p. 13) que des réflexions et des règles de vie lui sont parvenues de manière « spontanée ».

Il approuve chaleureusement la sélection naturelle qui fait que les gros mangent les petits (p. 15).

D'autre part, Zona Gambier a pour malade un être « renfermé », « antisocial » (p. 21), et ceci est bien son seul défaut, puisque Saxton ne précisera jamais par la suite de quoi souffre exactement le patient.

Le but de la thérapeutique de Gambier sera (p. 21) de rendre cet homme **« libre et fonctionnel, intégré à la société »**. C'est-à-dire libre de faire ce que la société voudra qu'il fasse, car il sera intégré, et se tenant respectueusement à la place qu'on lui assignera, puisqu'il sera fonctionnel.

Cette conception de la liberté est pour le moins suspecte !

Mais de quelle société s'agit-il ?

On nous montre dans le texte un univers de supermarchés, abondamment fournis, possédant tous les biens matériels de la civilisation occidentale actuelle.

On nous apprend que l'Amérique s'est étendue jusqu'à l'Irlande (p. 27).

C'est donc bien de la société américaine qu'il est question dans ce récit.

2. L'UTILISATION IDEOLOGIQUE D'UNE FAUSSE SCIENCE

a) **Le contenu idéologique du texte.**

Résumons donc ce que nous avons décelé sous le vernis de ce récit prétendu d'anticipation :

Le futur sera caractérisé par :

— le principe que tous les phénomè-

nes où est impliqué un individu ne peuvent avoir d'origine que dans cet individu, et pas d'origine sociale ;
— le principe que les gros mangent les faibles ;
— la condamnation de l'athéisme (p. 59) ;
— la condamnation de toute révolte de l'individu contre la société, celle-ci étant supposée parfaite puisque l'on y adapte les hommes et non l'inverse. Cette société si parfaite est expressément celle des U.S.A. à l'heure actuelle ;
— l'obsession de la propreté ;
— la peur de la mort ;
— la nécessité d'une religion, qui doit être appuyée par un support de pseudo-scientificité ;
— la reconnaissance de l'expansionnisme américain comme fait probable et acceptable.

Nous arrivons enfin à percer les desseins de Saxton.

Ce texte est la projection dans le futur de la société américaine actuelle ; cette projection n'est pas une œuvre gratuite, mais entre dans le cadre de l'entreprise de justification permanente dont cette société **a besoin**.

Ainsi il est nécessaire pour elle qu'au niveau des écrivains de S.F. on proclame partout que le seul type de civilisation future possible est celui qui existe actuellement ; aussi proclame-t-on dans les nouvelles de S.F. américaines que ce type de civilisation est non seulement le seul possible, mais le meilleur, et qui plus est, présentant des caractéristiques « améliorées » de ce qu'on a maintenant aux U.S.A.

Le texte nous a révélé ce dont il s'agit :

Ce sera, encore plus qu'aujourd'hui, une société où l'individu perdra toute liberté, sera « fonctionnel » et « intégré ». Ce sera une société malade, la peur de la mort — qui se traduit par l'obsession de la propreté — ne trouvant d'exutoire que dans une grande religion totalitaire, utilisant la machine comme cautionnement et des théories frauduleuses comme justification. Ce sera une société expansionniste, donc agressive, et son système économique sera celui de l'Amérique actuelle : exploitation des peuples du tiers-monde et exploitation des travailleurs abrutis par la grande propagande religio-totalitaire.

b) **Pourquoi évoquer dans** Fiction **cette manipulation ?**

La plupart des auteurs américains de S.F. du passé véhiculaient, c'est bien connu, dans leurs romans et leurs nouvelles une idéologie fasciste, basée sur l'adoration de la force et du militaire (« space-opera »), la mystique du chef-héros...

C'était alors la belle époque de la franchise.

Aujourd'hui, sous le couvert de préoccupations métaphysiques, religieuses, scientifiques, humanistes, la même idéologie est propagée sous une forme plus pernicieuse.

Il convient de ne pas être dupe de cette « transformation » de la thématique dans les nouvelles et romans de S.F. américains contemporains.

D'autre part, en dehors de toute polémique politique, il est intéressant pour l'amateur de S.F. de voir, en grattant le vernis des textes, que derrière l'apparence fantastique ou mythique du récit se dessinent des préoccupations et des traces idéologiques bien actuelles.

Il ne s'agit pas de faire un procès d'intention à Saxton, qui vraisemblablement ne se livre pas à ce jeu de manipulation frauduleuse de manière consciente, mais qui, vivant dans la société où elle est, est imprégnée et inconsciemment pénétrée de la grande Idéologie d'Exploitation, dont nous avons aisément retrouvé les traces dans le texte, idéologie qui contribue à assurer la perpétuation de cette société d'exploitation.

Il est cependant regrettable que des amateurs de S.F. aussi avertis que le présentateur du n° 183 se laissent abu-

ser par le vernis et le ronflant des mots, et parle du « talent impressionnant » de Saxton, alors que ce talent n'est impressionnant que dans les galipettes qu'elle fait subir à une science, véritable, celle-là : la psychanalyse freudienne, et dans la longueur superfétatoire du récit.

Jacques DUVERNAY
Montbéliard

⁂

J'apprends que **Fiction** va être « rénové » et deviendra plus apte à combler les vœux de l'amateur éclairé de science-fiction.

Suis-je un amateur éclairé ? En tout cas cette annonce me réjouit car, depuis quelque temps, **Fiction** sent davantage la soupe populaire que la grande cuisine, et il était temps de faire appel à quelques chefs renommés.

Bien sûr, pendant dix ans, on attendait les révélations que le comité de lecture, qui ne pouvait plus accepter aucun manuscrit, avait soigneusement réservées aux lecteurs avides. Nous avons eu, dans l'ordre, quelques gâteries dans le genre Delly, et plus récemment, quelques contestations capables de marquer l'époque sans marquer la mémoire.

J'ai été frappé, dans le numéro 183 page 137, par cette définition donnée par Lovecraft du fantastique : une histoire qui viole l'ordre établi des choses... Je ne cite pas in extenso ce texte intéressant, mais je voudrais faire remarquer qu'on pourrait s'en inspirer pour donner une définition de la science-fiction : c'est une histoire qui, au contraire, respecte un ordre des choses qui peut être parfaitement arbitraire au départ et parfois farfelu, mais dont l'exploitation doit conserver la rigueur scientifique. Disons pour ceux qui aiment ces termes que, entre le fantastique et la science-fiction, il y a une différence analogue à celle qui existe entre la schizophrénie et la paranoïa.

A ce point, je m'étonne que nos auteurs français, dits cartésiens, semblent moins aptes à voir cette différence que leurs confrères anglo saxons.

Je ne voudrais pas irriter l'épiderme de monsieur Daniel Walther, sensibilisé qu'il est par le courrier des lecteurs ; mais ses qualités de style sont mieux employées dans le fantastique que dans **La terre à refaire** par exemple, qui se veut de science-fiction mais où l'on voit des combattants interstellaires, munis des armes de l'an 40, rouler en camions sur des jetées parfaitement inutiles sur une terre sans eau, et que l'érosion d'ailleurs n'aurait pas laissé subsister. Tout l'enthousiasme de van Vogt n'a jamais rien laissé passer d'aussi illogique.

Dans le même numéro de **Fiction**, monsieur Gabriel Deblander, lui, avec **Le manteau de Joa**, réussit presque à prendre en défaut ma classification ; et n'étant pas auteur j'en serai heureux. Mais peut-être a-t-il trop lu **La tunique de Nessus** et ne s'est-il pas assez relu : **« lorsque Joa a été rentrée et endormie... »** on croirait une mauvaise traduction !

Et ne me croyez pas contempteur systématique des auteurs français, mais voyez-vous, j'aimerais bien que parmi tous ceux qui veulent mettre l'imagination au pouvoir, l'un au moins ait le pouvoir d'imaginer.

André BARDIN
Dijon

Chronique des Revues

La **Revue Roumaine** a consacré son premier numéro de 1968 à la science-fiction. Nous avons pu prendre connaissance sans difficultés de ce remarquable document, car cette publication littéraire possède une édition en langue française. La documentation et la profondeur de vue des auteurs des articles témoignent en faveur de l'attention qui est accordée en Roumanie à la science-fiction.

Il est frappant, en particulier, que dans la première partie de ce numéro, consacrée à un historique et à des réflexions critiques, les auteurs, et notamment Ion Hobana, s'attachent à ne pas borner leurs horizons à la littérature de leur seul pays, mais bien à situer cette dernière dans le courant international. Et ils manifestent une excellente connaissance des œuvres occidentales et notamment françaises, tant classiques que récentes. Ion Hobana tient à rappeler que la science-fiction n'est pas une littérature exclusivement anglo-saxonne : **« Nombre d'exégètes français considèrent ce genre littéraire comme une création presque exclusivement anglo-saxonne, ignorant la contribution d'écrivains tels qu'Albert Robida, J.H. Rosny aîné, Gustave Le Rouge, Maurice Renard et d'autres... »** En effet.

De son côté, Silvian Iosifesco relève un certain nombre d'objections classiques faites à l'endroit de la science-fiction : schématisme, faible valeur scientifique et littéraire, et s'emploie, sans les minimiser, à les réfuter. Il fait remarquer, notamment, citant Kingsley Amis, que le caractère fruste des héros de science-fiction a une signification profonde. C'est que ces héros sont décrits en fonction de leur relations **« avec un monstre, un extra-terrestre, une catastrophe ou une forme de société »**, et non en fonction de leurs relations interpersonnelles. Les véritables personnages des œuvres de science-fiction sont donc des événements ou encore des idées. **« Tandis que le roman ou la nouvelle ordinaire présente quelques analogies avec l'art du portrait ou du tableau d'intérieur, la science-fiction nous offre un paysage où se meuvent des silhouettes ; c'est demander l'impossible que de vouloir que ces personnages lointains soient décrits avec autant de précision que dans un portrait. »**

Si j'ai trouvé personnellement inutile le texte plus ou moins poétique de Martin Soresco, heureusement assez bref, où celui-ci chante assez paradoxalement ici l'attachement à la bonne vieille Terre contre un lyrisme de l'espace qu'il ne peut imaginer que vide, les extraits de romans et les nouvelles qui illustrent ici la science-fiction roumaine viennent rassurer sur la vitalité de cette littérature. Les premiers d'entre eux présentent un caractère historique et évoquent fortement les romans français de l'entre-deux-guerres et la science-fiction américaine techniciste des années trente. Les textes les plus récents témoignent de plus de maturité littéraire. Je citerai notamment la nouvelle de Camil Baciu, **Le soleil orange**, qui est de la veine d'un bon Bradbury tout en évoquant Simak par l'amertume douce qui se dégage de sa conclusion. Il serait certainement intéressant de connaître les autres œuvres de Camil Baciu.

Une dernière partie donne quelques renseignements sur l'audience de la

science-fiction en Roumanie et sur les principales publications. Citons **Récits Scientifiques et Fantastiques**, revue bimensuelle qui paraît depuis douze ans et qui tire à 35.000 exemplaires. Elle est dirigée par Adrian Rogoz, dont on peut lire un intéressant extrait du roman **L'homme et la chimère**. Si l'on se souvient que la Roumanie compte environ vingt millions d'habitants et qu'elle est encore un pays largement rural, il y a de quoi demeurer rêveur (1).

---

(1) La science-fiction roumaine aura sa place à l'avenir dans *Fiction*, car nous avons retenu plusieurs textes des pays de l'Est. (N.D.L.R.)

Gérard KLEIN.

FICTION

Directeur : Daniel DOMANGE.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Secrétaire de rédaction : Michel DEMUTH.
Rédaction et administration :
*Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9*e (744 87-49).
Vente et abonnements :
24, *rue de Mogador, Paris-9*e (874 40-56).
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le nº : France, 3,50 F ; Suisse, 4,90 FS ; Belgique, 47 FB ;
Algérie 4 DA ; Maroc, 4,03 DH.
ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 19 F ; Etranger, 20,80 F
1 an : — 37,80 F ; — 41,40 F
C.C.P. 15.813.98

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. **LA LIGNE : 2,40 F (Taxe incluse). (3 lignes gratuites et remise 10 % pour tous nos abonnés.)**

VENDS *Fiction* nos 2 à 100. Faire offre à M. BORTOLOTTI, 2, rue J. Ferry, 62 - DOURGES.

VENDS 290 romans de SF (*Rayon Fantastique, Métal, Fleuve Noir*) 230 revues de SF (2 séries complètes *Fiction* nos 1 à 100, *Galaxie* ancienne édition, *Satellite*) 280 numéros de *Lectures pour tous* de 1899 à 1939 (nombreux récits de SF — prix Jules Verne) + 10 albums bandes dessinées. Envoi liste avec prix. Ecrire à Michel GAUDO, 44, bd Victor-Hugo, 06 - NICE.

VENDS pour 500 F. Collection complète *Fiction* nos 1 à 180 état neuf. Au plus offrant *Fiction* spécial nos 1 à 6, 11, 13 et *Galaxie-Bis* nos 2, 3, 4 ainsi que les volumes épuisés du C.L.A. nos 1 à 4, 7, 8, 11. Ecrire à A.Y. RICHARD, 12, avenue Trudaine, PARIS-9e.

VENDS au plus offrant *Galaxie* nouvelle édition nos 1 à 32, no 27 ancienne édition, *Mystère Magazine* nos 1 à 64, *Fiction* nos 1 à 170, *Galaxie-Bis* nos 3 à 5, nombreux ouvrages de SF, liste contre deux timbres. Ecrire à M. HERICAULT, « La Lézardière », 65 - LAFITOLE.

VENDS au plus offrant *Fleuve Noir* nos 7, 17, 28, 29, 36, 44, 46, 84, 101, 116, 121, 124, 131, 176, 183, 248, 249, 273, 274, 275, *Rayon Fantastique* nos 34, 65, 67, 97, 98, 99, *Galaxie-Bis* no 4, *Présence du Futur* no 86. Ecrire à M. Daniel MISPOULET, Ecole Maternelle, 33 - GUJAN-MESTRAS.

VENDS revues ronéotypées consacrées au cinéma fantastique : *L'Ecran Fantastique* nos 1, 2 (no 1, Lettre de New York, inédits, actualités), (no 2, Lettre de New York, Horrorscope, cinéma japonais) — Vends également *Metaluna*, revue de la SF au cinéma (no 1, « 2001 : Une odyssée de l'espace », « Le Professeur Quatermass », « Caméra le nouveau monstre japonais », « Terreur atomique », revue des fanzines et films en 8 mm, etc.). Ecrire pour catalogue gratuit à Alain SCHLOCKOFF, 9, rue du Midi, 92 - NEUILLY.

ACHETE *Rayon Fantastique* nos 8, 11, 14 à 27, 31, 34, 36, 37, 41 à 48, 86, 87, 91. Ecrire à M. SIGNE, 2, allée des Troènes, 91 - CHILLY MAZARIN.

RECHERCHE livres collection « Angoisse » *Fleuve Noir* (B.R. Bruss, Kurt Steiner, Marc Agapit, Jean Murelli, etc.). Offre des prix d'achat intéressants. Pour toutes propositions écrire à M. George NAHON, 18, boulevard de Grenelle, PARIS-15e.

RECHERCHE *Démons et merveilles, Le cauchemar d'Innsmouth* et tout autre ouvrage de H.P. Lovecraft. Ecrire à M. Pascal CELLI, Ecole maternelle des Vernes, 42 - RIVE DE GIER.

Dépôt légal : 2e trimestre 1969 — Le gérant : D. DOMANGE
Imprimeries Riccobono - 83 Draguignan